

## Numérisation du traité du Capitaine Albert Ledent

**Titre** : À la baïonnette! Chargez!

**Auteur** : Capitaine Albert Ledent

**Publié** : Paris - Berger-Levrault

**Date de publication** : 1912

Ce document est téléchargeable à cette adresse : <http://www.ffamhe.fr/collectionpalas/a-la-baionnette-ledent.pdf>

La mise en ligne de cette numérisation entre dans le cadre du projet PALAS et l'ouvrage rejoint la Collection PALAS :

[http://www.ffamhe.fr/collection\\_palas](http://www.ffamhe.fr/collection_palas)

- Manuel d'Escrime à la Baïonnette.** *Description du fusil d'assaut pour l'étude précise du double jeu et du corps à corps. Méthode d'enseignement*, par J. GASTON, capitaine au 10<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. 1910. In-8, 86 pages, avec 8 figures et 17 photographies, broché. . . . . 2 fr. 50
- Dressage de l'Infanterie en vue du combat offensif**, par le lieutenant-colonel DE GRANDMAISON. Avec une préface de M. le général LANGLOIS. 4<sup>e</sup> édition. 1910. Un volume in-8 de 188 pages, broché. . . . . 2 fr. 50
- Deux Conférences faites aux officiers de l'État-major de l'armée** (février 1911). *La Notion de sûreté. L'Engagement des grandes unités*, par le colonel DE GRANDMAISON. 1911. Un volume in-8, broché. . . . . 1 fr. 25
- Thèmes tactiques pour la Compagnie, l'Escadron, la Batterie et le Bataillon**, avec une méthode générale de résolution, par le capitaine E. GALET, ancien professeur à l'École de guerre de Belgique. 1911. Un volume in-8, avec 2 planches et 4 cartes, broché. . . . . 6 fr.
- Procédés de Combat du Bataillon et de la Compagnie d'infanterie.** *Cinq conférences*, par le commandant STIEN, du 132<sup>e</sup> régiment d'infanterie. 1911. Un vol. in-8 de 386 pages, avec 24 figures, broché. . . . . 4 fr.
- L'Infanterie française en face de l'Armée allemande**, par E. ALLÉHAUT, capitaine d'infanterie breveté. 1909. Un volume in-8, broché. . . . . 4 fr. 50
- Le Tirailleur Soudanais**, par le capitaine MARCEAU, du 134<sup>e</sup> régiment d'infanterie. 1911. Un volume in-8, avec 8 planches hors texte, broché. . . . . 2 fr. 50
- Études sur la Guerre**, par le lieutenant-colonel MONTAIGNE, breveté d'état-major. 1911. Un volume grand in-8 de 357 pages, broché. . . . . 8 fr.
- La Doctrine de Défense nationale** (*Stratégie moderne. La prochaine guerre franco-allemande. La question des alliances et des ententes, etc.*), par le capitaine SOBB. 1912. Un volume grand in-8 de 420 pages, avec une planche, broché. . . . . 7 fr. 50
- Principes anciens, Tactique moderne.** *Nouvelles lettres à un jeune officier*, par le général BERNARD, commandant supérieur de la défense et de la place de Lyon. 1912. Un volume grand in-8, broché. . . . . 2 fr. 50
- Questions de Philosophie militaire. Instruction et Éducation.** *Propos d'un officier d'infanterie*, par le capitaine de RIPERT D'ALAUZIER, du 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. 1911. Un volume in-8, broché. . . . . 3 fr.
- Le Soldat et la Section au service en campagne**, par le capitaine ROUSSEAU, du 69<sup>e</sup> régiment d'infanterie. 1911. Un volume in-8, avec 3 croquis, broché. . . . . 5 fr.
- Études de Tactique appliquée.** *Le Combat de toutes armes*, par le général PALAT, commandant la 41<sup>e</sup> brigade d'infanterie. 1909. Un volume in-8 de 386 pages, avec 1 croquis et 12 cartes hors texte, broché. . . . . 10 fr.
- La Liaison des armes sur le champ de bataille**, par le capitaine-commandant A. COLLON, de l'artillerie belge. Suivi d'une Note de M. le général H. LANGLOIS. 1911. Brochure grand in-8. . . . . 1 fr. 25
- La Liaison des Armes et des Services**, par le lieutenant-colonel KLEIN. 1909. Grand in-8, broché. . . . . 1 fr. 25

# A la Baïonnette!

## Chargez!

Par le Capitaine LEDENT

DU 145<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE



### BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS

NANCY

Rue des Beaux-Arts, 5-7

Rue des Glacis, 18

1912

Prix : 2 francs

- Une Doctrine sur le Combat de Cavalerie**, par le général Paul DURAND. 1912. Brochure grand in-8. . . . . 1 fr.
- Cavalerie. École de Régiment. Dressage au combat à cheval**, par le colonel DE SÉRÉVILLE. 1909. Grand in-8, 77 pages, broché. . . . . 1 fr. 50
- Le Combat de Cavalerie. Évolutions. Aux auteurs du prochain Règlement.** 1908. Grand in-8, 78 pages, broché. . . . . 2 fr.
- Évolutions et Combat de la Cavalerie en Allemagne et en France**, par P. S. 1910. Grand in-8, 74 pages, broché. . . . . 2 fr.
- Notre Cavalerie dans la prochaine guerre. Considérations sur son emploi, son organisation et son instruction**, par le général VON BERNHARDI. Traduit de l'allemand par P. S. 1910. Un volume grand in-8 de 267 pages, broché. . . . . 5 fr.
- L'Organisation et l'Instruction de la Cavalerie en vue de la guerre moderne**, d'après une conférence allemande (du général VON BERNHARDI), par P. S. 1908. Grand in-8 de 60 pages, broché. . . . . 2 fr.
- L'Instruction des Chefs dans la Cavalerie**, par P. S. 1910. Gr. in-8, br. 1 fr. 25
- Évolution des idées sur le rôle et l'emploi de la Cavalerie**, par le général AUBIER. 1910. Grand in-8, 60 pages, broché. . . . . 1 fr. 50
- Guide pratique du Chef de peloton de Cavalerie (officier de réserve ou sous-officier) en campagne et aux manœuvres**, par le lieutenant M. S. 1910. Un volume grand in-8 de 129 pages, broché. . . . . 2 fr.
- Les Sous-Officiers de Cavalerie dans le Service en campagne**, par G.-H. MARCHAL, lieutenant au 25<sup>e</sup> régiment de dragons. 1910. Grand in-8, broché. . . 1 fr. 50
- Notes sur l'instruction d'ensemble. Instruction à pied. École de peloton. École d'escadron. Les évolutions. L'ordre dispersé. Les échelons**, par le général GESLIN DE BOURGOGNE (UN LANÉGULIER). 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée des « écoles de brigade, de division et d'escadre ». 1910. Un volume grand in-8 de 228 pages, avec 15 croquis et 2 cartes hors texte, broché. . . . . 4 fr.
- Le Service à court terme et la préparation de la Cavalerie en vue de la guerre. Éducation. Commandement. Discipline. Instruction**, par le colonel P. SILVESTRE, commandant le 30<sup>e</sup> dragons. 1906. Un vol. gr. in-8 de 183 pages, br. 3 fr. 50
- La Patrouille de Cavalerie sous toutes ses formes**, par le capitaine P... 1909. Un volume grand in-8, avec 20 croquis, broché. . . . . 2 fr.
- La Cavalerie. Hier et aujourd'hui.** 1909. Grand in-8, 91 pages, broché. 2 fr. 50
- Les Idées allemandes sur la Cavalerie**, par P. S. 1911. Grand in-8, 71 pages, broché. . . . . 2 fr.
- Un Règlement d'emploi et de combat pour la Cavalerie**, par le commandant TOURNADRE. 1911. Un volume grand in-8 de 194 pages, avec une carte, broché. 3 fr. 50
- Exercices pratiques de Cadres. Programmes et comptes rendus. Service en campagne et Méthode d'instruction des cadres**, par le colonel MONSNERGUE, du 15<sup>e</sup> dragons. 1911. Un volume grand in-8 de 173 pages, avec 42 croquis, broché. . . . . 3 fr.
- La Cavalerie russe en Mandchourie**, par le capitaine breveté BOULLAIRE, de l'état-major de la 8<sup>e</sup> division de cavalerie. 1911. Brochure grand in-8 de 55 pages, avec 3 planches. . . . . 2 fr.
- Journal de route d'un Officier d'état-major pendant la Guerre russo-japonaise**, par le lieutenant-général Sir Ian HAMILTON. Traduit de l'anglais par le lieutenant VRADET, du 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Préface de M. le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre. 1909. Deux volumes in-8, 700 pages, avec, hors texte, 32 photographies, 15 cartes et 27 vues panoramiques, brochés. . . . . 20 fr.

*A la Baïonnette !*

*Chargez !*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

Les Invasions de 1814-1815 et 1870 à Montargis. 1 volume.

Les Allemands dans le Gâtinais en 1870. 1 volume.

Historique du 145<sup>e</sup> régiment d'infanterie. 1 volume avec 28 cartes.

Pour paraître prochainement :

Les Opérations de nuit.

# *A la Baïonnette!*

## *Chargez!*

Par le Capitaine LEDENT

DU 145<sup>e</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE



**BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS**

PARIS

NANCY

Rue des Beaux-Arts, 5-7

Rue des Glacis, 18

1912

PREMIÈRE PARTIE

A LA BAÏONNETTE !

*« Les plus utiles leçons sont celles que nous tirons de la guerre. »*

(Général-lieutenant KOULGATCHEF, qui commandait une division de cosaques dans la guerre turco-russe.)

---

*« A la baïonnette !*

*« A ce commandement... Mais est-il besoin de raconter cela ? Il suffit de dire : « Là, on s'est servi de la baïonnette, et c'étaient des Français qui combattaient. »*

(D'ESPARBÈS, *L'Épopée* ; Castiglione, page 186.)

---

*« La balle est une folle ; la baïonnette est une luronne. »*

(SOUVAROV.)

---

*«... tantôt, ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette, si fatale dans des mains françaises... »*

(CHATEAUBRIAND, *Les Natchez*, livre I.)

---

## OÙ IL S'AGIT DE QUELQUES OPINIONS

*Première opinion.* — Il n'y aura plus de guerre (1).

*Deuxième opinion.* — On ne se battra plus jamais à la baïonnette.

*Troisième opinion.* — La cavalerie ne pourra plus jamais charger.

Ces trois opinions découlent d'un même point de vue initial, point de vue absolument faux à mon avis, et qui peut se résumer en ceci : « Les armes sont tellement perfectionnées, les moyens de destruction sont si nombreux et si terribles, qu'une guerre devient presque impossible. Et d'ailleurs, pourquoi se battrait-on, aujourd'hui que chacun a sa part en ce monde, et qu'on peut d'ailleurs recourir, en cas de conflit, à des tribunaux d'arbitrage? »

Ceci serait vrai :

1<sup>o</sup> Si chacun se contentait de la part qu'il possède. Mais, tant que l'envie et l'ambition trouveront un refuge, si petit soit-il, dans le cœur des individus et des souverains, dans les pensées des peuples et des races, il n'en sera rien.

2<sup>o</sup> Quant aux tribunaux d'arbitrage, il n'y a qu'à voir ce qu'ils donnent dans des cas infiniment moins graves que lorsqu'il s'agit d'événements pouvant déchaîner la guerre, dans les cas de grève par exemple; on veut bien se soumettre aux arbitres parce qu'on espère qu'ils vous

---

(1) Voir G. LE BON, *La Psychologie politique et la Défense sociale*, chap. V : Facteurs psychologiques des luttes guerrières, p. 84 et suiv.

donneront raison, mais on ne veut pas se soumettre à leurs arrêts s'ils vous ont donné tort (1).

Et d'ailleurs, que faudra-t-il parfois pour déchaîner les tempêtes guerrières? Le plus souvent, un rien, moins qu'un rien : ce sera la réédition du grain de sable de Pascal. Je vais citer ici quelques exemples de la période ultra-moderne, terme sous lequel je désigne l'époque qui s'étend depuis l'invention et l'emploi des armes à tir rapide, puisque aussi bien c'est l'emploi de ces armes qui, d'après les préopinants dont j'ai noté les apophtegmes, doit produire, par la terreur des résultats entrevus et devinés, les plus pacifiques effets.

C'est ainsi que nous avons failli avoir la guerre :

Avec l'Allemagne, à propos de l'arrestation du commissaire de police Schnæbelé, à Pagny-sur-Moselle, le 21 avril 1887.

Avec le Siam, pour quelques agressions siamoises sur la rive droite du Mékong, en 1893.

Avec l'Angleterre, à la suite de l'incident de Fachoda, le 21 septembre 1898.

Avec l'Allemagne encore, au sujet de l'affaire du Maroc, qui, au lendemain de la visite de Guillaume II à Tanger, avait provoqué la retraite de notre ministre des affaires étrangères, Delcassé, le 6 juin 1905.

Avec Moulaï-Hafid, sultan du Maroc, à cause des attermoissements de ce dernier relatifs à l'acceptation des conditions imposées par la France pour le paiement des frais de l'expédition de Casablanca, le 20 février 1910.

Avec l'Allemagne encore et toujours, par suite de la désertion de soldats de la légion étrangère d'origine allemande, le 25 septembre 1909.

(1) « N'est-il pas permis de sourire, à entendre proposer de remettre à l'arbitrage l'honneur et les intérêts des peuples, lorsque ni la vie, ni l'honneur des personnes ne sont efficacement protégés par les tribunaux ordinaires. » (Lieutenant-colonel MONTAIGNE, *Études sur la Guerre*, p. 260. Berger-Levrault, éditeurs, 1911. 8 francs.)

Nous avons eu la guerre avec la Chine, parce que, en avril 1900, des troubles se produisirent dans cet immense empire, troubles dont plusieurs de nos nationaux furent victimes.

Nous l'avons eue avec le Maroc pour quatre ouvriers français tués à Casablanca, le 30 juillet 1906.

Nous l'aurons peut-être demain, avec... qui peut le savoir, et pour moins que cela encore.

Si nous jetons un coup d'œil à l'étranger, voici ce que nous découvrons.

La cause de la déclaration de guerre des États-Unis à l'Espagne est l'explosion du *Maine*, en rade de la Havane, le 16 février 1898.

L'Angleterre a soutenu une longue guerre contre les républiques sud-africaines parce que, le 29 décembre 1895, un aventurier, le docteur Jameson, agent de la *Chartered Company*, avait franchi la frontière transvaalienne.

La guerre russo-japonaise est la suite d'un état psychologique spécial du peuple japonais, jaloux de la tentative de mainmise de la Russie sur la Corée.

Je borne là ces exemples; il serait facile d'en citer quantité d'autres. Ainsi, du moins dans certains de ces cas, il y a d'un côté des causes parfois minimes, parfois assez graves; de l'autre, souvent d'immenses effets. On pourra objecter que ces causes ne sont quelquefois que des trompe-l'œil, que ce sont des causes déterminantes et non des causes initiales. C'est parfaitement juste. Mais ceci prouve que, derrière les façades diplomatiques, calmes, froides, austères et en apparence pacifiques, couvent des forces à l'état latent, des poudrières qu'une étincelle suffit à faire exploser. Qui provoquera cette étincelle? Que sera-t-elle? Mystère! Un rien parfois : quatre fripouilles déserteurs, et c'en est peut-être assez pour mettre à feu et à sang, non seulement le territoire de deux grandes puissances, mais l'Europe, mais le monde entier. Car il ne faudrait

pas nous illusionner un seul instant; prenons le cas de la France engagée dans une guerre européenne. Croit-on, par exemple, que le Tonkin, l'Annam, le Cambodge, etc., etc., resteraient impassibles. Il y aurait là certainement de nombreuses insurrections, peut-être des soulèvements en masse, et malgré les traités, écrits qui n'ont jamais été signés que pour être violés en temps opportun et quand les circonstances sont favorables pour cela; malgré ces traités, il se trouverait toujours de bons amis de la veille ou de l'avant-veille pour nous tirer cette épine du pied, et nous soulager radicalement par une amputation dont, naturellement, ils seraient les premiers à profiter.

## II

## LES PERTES A LA GUERRE

## A. — Pertes générales.

Et puis, les batailles de l'avenir seront-elles aussi meurtrières qu'on veut bien se les représenter? Là encore, nous n'avons qu'à examiner les « résultats » des batailles des diverses époques pour nous rendre compte que, relativement au nombre des combattants mis en ligne de part et d'autre, la proportion, le « pour cent » des blessés et des tués diminue au lieu d'augmenter.

A quoi tient donc ce résultat qui, à première vue, paraît paradoxal? Tout simplement à ceci. Dans les combats d'autrefois, on ne se servait que d'armes à courte portée; on se regardait dans le blanc des yeux, et tous les coups portaient. Quand deux armées se trouvaient en présence, l'une des deux était pour ainsi dire, et d'avance, anéantie, exterminée. C'était alors le cas, quand on partait à la guerre, de dire qu'on n'en reviendrait que mort ou victorieux. On ne faisait pas de prisonniers : l'état politique de la plupart des peuples comportait l'esclavage, et point n'était besoin de quelques prisonniers de plus ou de moins; on avait des serviteurs tant et plus, on ne faisait prisonniers que ceux de qui on espérait tirer une bonne et forte rançon.

Puis, le temps vint où on lança des traits à des distances de plus en plus grandes, et les pertes commencèrent à diminuer. En même temps, on avait intérêt à ne pas achever les blessés; l'esclavage avait disparu ou tendait à disparaître, et le vainqueur trouvait dans les prisonniers une

large source de revenus, soit par les travaux qu'il leur imposait, soit par la rançon qu'il exigeait d'eux pour les remettre en liberté. Le vainqueur était impitoyable; n'a-t-on pas vu un des plus grands seigneurs de France, Charles d'Orléans, fait prisonnier à Azincourt en 1415, traîné de prison en prison en Angleterre jusqu'en 1440 (vingt-cinq ans!) et finalement n'être rendu à la liberté que grâce à l'intervention et à la protection du puissant duc de Bourgogne? N'a-t-on pas vu des rois traités d'aussi rigoureuse façon? Jean II, qui mit quatre ans pour trouver l'énorme rançon que lui réclamait Édouard III. François I<sup>er</sup>, fait prisonnier à Pavie, ne fut remis en liberté que par le traité de Madrid, 14 janvier 1526, par lequel il cédait à l'empereur Charles-Quint le duché de Bourgogne et le Charolais, renonçait à sa suzeraineté sur la Flandre et l'Artois, à ses droits sur Milan, Asti, Gênes et Naples, et à ceux de la France sur Tournai, Hesdin, Lille, Douai et Orchies. Et les grands capitaines étaient aussi, à ce point de vue, traités de royale façon, tel Du Guesclin, fixant lui-même après Navarette, 1367, sa rançon à 100.000 doubles d'or.

Enfin, les armes à feu firent leur apparition. Les fusils portaient à 100 mètres, les canons à 400 mètres; les distances de tir progressèrent et passèrent à 3 kilomètres pour les premiers, à 6 pour les seconds. Mais, au point de vue du résultat, à quoi servent ces distances, que l'on peut qualifier d'énormes? Je n'hésite pas à le dire: à pas grand-chose. C'est qu'en effet ce n'est pas tout d'avoir des armes portant à des kilomètres; il faudrait encore, pour leur faire rendre le maximum, des tireurs ayant une vue qui leur permette d'utiliser ces engins à de telles distances. Or, ce don-là, c'est dame Nature qui le leur octroie, et plutôt, en général, avec parcimonie, car, en créant l'animal humain, la Nature ne pouvait se douter que le but auquel celui-ci tendrait toujours consisterait dans le moyen de tuer son semblable à des distances de plus en plus grandes.

Le général de Torcy estime que l'étendue de la zone du feu efficace de la mousqueterie est relativement bornée: « 800 mètres, disait-on après la guerre du Transvaal; 600 à 650, dit-on plus volontiers depuis la campagne de Mandchourie (1). »

Aussi, suis-je pleinement de l'avis du colonel Ardant du Picq, lorsqu'il dit: « L'invention des armes à feu a diminué les pertes des vaincus dans les combats; leur perfectionnement les a diminuées et les diminue chaque jour. Ceci ressemble à un paradoxe; mais les chiffres sont là... (2). »

Ardant du Picq ajoute encore:

« La guerre devient plus meurtrière avec les engins perfectionnés. Erreur. L'homme est capable d'une quantité donnée de terreur; au delà, il échappe au combat (3). »

« ...Aujourd'hui, il faut avaler en cinq minutes ce que, sous Turenne, on prenait en une heure (4). »

Examinons donc ces chiffres dont parle le colonel; revenons à nos batailles et voyons le pour cent des pertes:

BATAILLES	DATES	ADVERSAIRES	MORTS	POUR CENT
Platée . . .	479 av. J.-C.	118.000 Grecs sous Pausanias. 300.000 Perses sous Mardonius.	260.000 Perses.	62
Cannes . . .	216 av. J.-C.	50.000 Carthaginois sous Annibal. 80.000 Romains sous Varron et Paul-Émile.	70.000 Romains.	54
Munda . . .	45 av. J.-C.	48.000 sous César. 80.000 sous Cnéius et Sextus Pompée.	1.000 hommes de César; 33.000 des alliés	27
Maubeuge . .	57 av. J.-C.	50.000 Gaulois. 48.000 sous César.	Les Gaulois sont exterminés.	53

(1) GÉNÉRAL DE TORCY, *Les Espagnols au Maroc* (*Revue Militaire générale*, juin 1910, p. 608).

(2) ARDANT DU PICQ, *Études sur le Combat*, p. 103.

(3) *Id.*, *Ibid.*, p. 104.

(4) *Id.*, *Ibid.*, p. 105.

BATAILLES	DATES	ADVERSAIRES	MORTS	POUR CENT
Crécy . . . .	1346	40.000 Français sous Philippe V.	30.000 Français	53
		16.000 Anglais sous Édouard III.		
Denain . . . .	1712	80.000 Français sous Villars.	10.000	5
		120.000 Anglais et Allemands sous Eugène.		
Lissa . . . .	1757	30.000 Prussiens sous Frédéric II.	40.000	32
		90.000 Autrichiens sous Daun.		
Rivoli (1) . . .	1796	16.000 Français sous Bonaparte.	10.000	18
		40.000 Autrichiens sous Alvinzy.		

(1) Tous ces chiffres sont extraits de l'*Almanach Hachette*, année 1896, page 239.

Voici un autre tableau de pertes dans les batailles livrées pendant la période des armes lisses (1).

BATAILLES	ADVERSAIRES	PERTES	PERTES par heure
Mollwitz . . . .	Prussiens . . . .	22.000	22,5
	Autrichiens . . . .	19.000	23,9
Hohenfriedeberg . . .	Prussiens . . . .	59.000	7,9
	Austro-Saxons . . .	70.000	11,4
Soor . . . . .	Prussiens . . . .	22.000	16,4
	Autrichiens . . . .	39.000	12,3
Kesseldorf . . . . .	Prussiens . . . .	30.000	16,3
	Austro-Saxons . . .	31.000	12,3
Prague . . . . .	Prussiens . . . .	64.000	21,9
	Autrichiens . . . .	61.000	14,8
Kolin . . . . .	Prussiens . . . .	33.000	41,5
	Autrichiens . . . .	54.000	15
Leutha . . . . .	Prussiens . . . .	35.000	18,3
	Autrichiens . . . .	65.000	15,4
Zorndorf . . . . .	Prussiens . . . .	36.000	32,5
	Russes . . . . .	42.000	37,1
Torgau . . . . .	Prussiens . . . .	44.000	37,5
	Autrichiens . . . .	52.000	30,8

(1) Chiffres donnés par le capitaine CULMANN, *Les Pertes en Mandchourie* (*Revue Militaire générale*, décembre 1908, p. 682).

BATAILLES	ADVERSAIRES	PERTES	PERTES par heure
Marengo . . . . .	Français . . . . .	38.000	16,5
	Autrichiens . . . .	28.000	23,2
Austerlitz . . . . .	Austro-Russes . . .	86.000	14
	Français . . . . .	75.000	9,3
Auerstädt . . . . .	Prussiens . . . . .	54.000	25,9
	Français . . . . .	26.000	26,4
Eylau . . . . .	Prusso-Russes . . .	83.000	32,5
	Français . . . . .	75.000	38
Aspern . . . . .	Autrichiens . . . .	96.000	22,6
	Français . . . . .	60.000	38,3
Wagram . . . . .	Autrichiens . . . .	118.000	16,1
	Français . . . . .	170.000	11,8
La Moskowa . . . . .	Français . . . . .	124.000	22,6
	Russes . . . . .	104.000	41,3
Lutzen . . . . .	Français . . . . .	130.000	19,2
	Alliés . . . . .	70.000	15
Bautzen . . . . .	Français . . . . .	170.000	12,9
	Alliés . . . . .	94.000	12,8
Leipzig . . . . .	Français . . . . .	200.000	22,5
	Alliés . . . . .	300.000	16
Ligny . . . . .	Français . . . . .	75.000	14
	Prussiens . . . . .	83.000	14,5
Waterloo . . . . .	Français . . . . .	72.000	33,3
	Alliés . . . . .	140.000	15,7

Nous arrivons maintenant à l'époque des armes plus perfectionnées et à tir accéléré ou rapide : carabines et fusils rayés, canons se chargeant par la culasse, en 1859; chassepot et canon à balles français, canon allemand en 1870, etc. Logiquement, nous devrions donc nous attendre à voir augmenter dans des proportions considérables l'hécatombe des morts et des blessés; or, il n'en est rien, ainsi qu'en fait foi le tableau ci-après :

## Époque des armes rayées

BATAILLES	ADVERSAIRES	PERTES	PERTES par heure
Magenta . . . . .	Autrichiens . . . .	58.000	8,1
	Français . . . . .	60.000	7,5
Solferino . . . . .	Autrichiens . . . .	133.000	9,8
	Français . . . . .	151.000	9,5

BATAILLES (1)	ADVERSAIRES	PERTES	
		%	PERTES par heure
Frédéricksbourg . . .	Nordistes . . . . . 413.000	10,6	1,8
	Sudistes . . . . . 78.000	6,4	1,1
Gettysbourg . . . . .	Nordistes . . . . . 120.000	12,5	0,5
	Sudistes . . . . . 62.000	17,7	0,8
Sadowa . . . . .	Prussiens . . . . . 220.000	4,1	0,5
	Autrichiens . . . . . 215.000	8,7	1,1
Wissembourg . . . . .	Français . . . . . 7.000	17,6	2,5
	Allemands . . . . . 39.000	4	0,6
Wörth (2) . . . . .	Français . . . . . 42.000	14,5	1,6
	Allemands . . . . . 91.000	13,2	1,5
Mars-la-Tour . . . . .	Français . . . . . 121.000	11,4	1,1
	Allemands . . . . . 66.000	23,8	2,4
Saint-Privat (3) . . . . .	Français . . . . . 120.000	10,2	1,3
	Allemands . . . . . 200.000	9,8	1,2
Sedan . . . . .	Français . . . . . 108.000	15,7	1,3
	Allemands . . . . . 166.000	5,4	0,5
Coulmiers . . . . .	Français . . . . . 40.000	4	0,4
	Allemands . . . . . 18.000	3,9	0,4
Loigny . . . . .	Français . . . . . 98.000	15,8	1,8
	Allemands . . . . . 38.000	10,8	1,2
Plevna I (4) . . . . .	Russes . . . . . 10.000	28	4
	Turcs . . . . . 14.000	21,4	3,1
Plevna II . . . . .	Russes . . . . . 33.000	22,5	2,3
	Turcs . . . . . 23.000	5,2	0,5
Plevna III . . . . .	Russes . . . . . 80.000	19,4	0,5
	Turcs . . . . . 35.000	11,4	0,3

(1) Chiffres fournis par le capitaine CULMANN, *Les Pertes en Mandchourie (Revue Militaire générale, décembre 1908, p. 682).*  
(2) A Wörth, le 2<sup>e</sup> zouaves et le 2<sup>e</sup> tirailleurs perdirent 60 % de leur effectif.  
(3) A Saint-Privat, la Garde prussienne perdit 33 % de son effectif.  
(4) Guerre de siège.

A ce tableau, ajoutons pour 1870 le suivant (1) :

TABEAU

(1) BENECH, *Conférences sur le Service de santé ; Cours de l'École de guerre, 1895-1897*; chiffres cités d'après le général Canonge.

BATAILLES	COMBATTANTS		PERTES	
	FRANÇAIS	ALLEMANDS	FRANÇAIS	ALLEMANDS
			%	%
Orléans . . . . .	15.000	16.000	4,6	5,6
Villers-Bretonneux . . . . .	25.000	39.000	5,5	3,3
Beaune-la-Rolande (1) . . . . .	40.000	45.000	7,5	2,2
Villers-Cœuilly . . . . .	70.000	40.000	5,7	4,2
Villepion . . . . .	20.000	16.500	5	5,7
Pont-Noyelles . . . . .	30.000	25.000	3,4	3,7
Bapaume . . . . .	29.000	24.000	5,5	2,4
Héricourt . . . . .	150.000	55.000	5,3	2,9
Le Mans . . . . .	120.000	95.000	1,6	(?)
Buzenval . . . . .	90.000	20.000	4,4	5
Saint-Quentin . . . . .	31.000	32.000	9,6	7,5

(1) Il n'y eut guère d'engagés que 15.000 Allemands.

Nous arrivons maintenant aux guerres récentes, la guerre du Transvaal et la guerre russo-japonaise.

Dans la première, on trouve :

BATAILLES	PERTES		PERTES PAR HEURE	
	ANGLAIS	BOERS	ANGLAIS	BOERS
	%	%	%	%
Elandsplaagte . . . . .	7,5	5	"	"
Modder-River . . . . .	7,5	2	"	"
Colenso . . . . .	6,3	0,8	0,8	0,1
Magersfontein . . . . .	11,9	4,2	0,9	0,3

Examinons enfin la guerre russo-japonaise.

« Pendant deux ans, 3 millions d'hommes se sont battus en Mandchourie, 83.000 hommes y furent tués.

« En huit mois, sous l'Empire, dans la campagne de 1806-1807, 500.000 hommes seulement sont en contact et 100.000 périssent.

« En une heure, à Austerlitz, les Russes ont perdu dix

fois plus de monde qu'à Tsoushima, où tonnaient 1.800 canons, des plus récents modèles (1), (2). »

Guerre russo-japonaise (3)

BATAILLES	COMBATTANTS	PERTES	PERTES par heure
		%	%
Yalou . . . . .	Russes . . . . . 16.000	15,	2,1
	Japonais . . . . . 42.000	2,5	0,4
Kintcheou . . . . .	Russes . . . . . 18.000	4,6	0,3
	Japonais . . . . . 42.000	10,3	0,7
Wafangou . . . . .	Russes . . . . . 36.000	9,7	0,8
	Japonais . . . . . 36.000	3,4	0,3
Liao-Yang . . . . .	Russes . . . . . 150.000	11	0,12 (1)
	Japonais . . . . . 128.000	18,5	0,20
Cha-Ho . . . . .	Russes . . . . . 200.000	21,2	0,23
	Japonais . . . . . 170.000	11,8	0,13 (2)
Sandepou . . . . .	Russes . . . . . 125.000	8	0,10
	Japonais . . . . . 50.000	14	0,20
Moukden . . . . .	Russes . . . . . 310.000	19,3	0,20
	Japonais . . . . . 290.000	14,1	0,15 (3)

(1) La bataille dure huit jours; les pertes totales sont de 30.000 hommes.  
(2) La bataille dure huit jours et coûte aux Russes 42.000 hommes et aux Japonais 16.000.  
(3) A Port-Arthur, le 7<sup>e</sup> régiment japonais, après la première attaque, a subi une perte de 93 %/o. Le 7 mars, à Hantchepou, le 14<sup>e</sup> régiment japonais subit, du fait des mitrailleuses, une perte de 96 %/o. Le même jour, à Youkountoun, la brigade Mambou perdit 89 %/o de son effectif. (D'après MEUNIER, *La Guerre russo-japonaise*, page 523.)

A Port-Arthur, le siège dura trois cent vingt-neuf jours. Les Japonais eurent 20.000 tués et 80.000 blessés.

Les Russes eurent 11.000 tués et 16.000 blessés.

En résumé, « depuis un siècle et demi, les pertes horaires se sont abaissées dans la proportion de 15 à 1, alors que les pertes totales ont passé seulement de 2 à 1 (3) ».

(1) *Almanach du Drapeau*, 1908, p. 127.

(2) Bataille de Tsoushima (27 avril 1905).

*Forces russes.* — 23 navires, plus 12 contre-torpilleurs, 13.400 hommes; 61 gros canons; 206 pièces d'artillerie moyenne; 670 pièces de petite artillerie; 101 tubes lance-torpilles.

*Forces japonaises.* — 31 navires, 15.000 hommes; 68 gros canons; 313 pièces d'artillerie moyenne; 494 pièces de petite artillerie; 4 tubes lance-torpilles.

Les Russes eurent 6.000 hommes tués ou noyés.

(3) CULMANN, ouvrage cité, p. 63.

La lecture de ces tableaux peut paraître fastidieuse. Il était cependant nécessaire de les reproduire ici pour combattre cette idée fautive en tous points : qu'avec les armes modernes, on aura des pertes effrayantes, et telles que la guerre deviendra impossible. Or, la guerre elle-même a répondu à ces sophismes et a cloué le bec aux ultra-pacifistes et aux arbitres à outrance.

A ces tableaux, je n'ajouterai rien de plus.

### B. — Pertes par l'artillerie.

De ce que les armées modernes possèdent des fusils tirant des dizaines de cartouches à l'heure, des canons qui sèment la mitraille comme l'orage répand la grêle sur les campagnes, on en a déduit et conclu que personne, sur le champ de bataille, ne pourrait plus avancer, marcher, pousser de l'avant. Le voilà bien le moment de clamer : « Restons donc tranquillement dans notre trou. Chacun chez soi... et Dieu pour tous ! »

A-t-on donc déjà oublié les leçons de la guerre de 1870, cette fameuse guerre où, d'après les augures, il nous suffisait à nous, qui possédions un fusil très supérieur à l'arme similaire allemande, il nous suffisait, dis-je, de garder de bonnes et belles positions (c'est-à-dire celles qui offraient de bons champs de tir) pour remporter la victoire.

« Mais, gros malins, comme dirait Loukhiane Carlovitch, mais restez-y donc en position; nous ne demandons que cela. Faites donc du repérage de tir, de l'appréciation des distances, du télémètre, et un tas d'autres saucés appropriées à votre cuisine saumâtre et nauséabonde. Momifiez-vous donc. Pendant ce temps-là, nous vous laisserons à votre popote et nous passerons aux alentours, car ces senteurs-là ne nous conviennent pas. »

Done, de par la vertu des armes à tir rapide, des armes

tirant par-dessus le Pas-de-Calais si l'on veut, on ne s'attaquera plus, on ne pourra plus attaquer.

Quelle erreur encore de vouloir attribuer à l'artillerie ce mirifique résultat. Et, puisque j'ai donné les pertes causées par la mousqueterie, je passe maintenant au degré suivant dans l'ordre hiérarchique; je saute du fusil au canon.

Quel est le fantassin ou même le cavalier hardi, qui n'a frémi au récit des horreurs exercées contre les pauvres silhouettes des champs de tir, qui n'en peuvent mais, et qu'après un tir d'artillerie, on retrouve hachées, criblées, trouées, transpercées, réduites non pas en chair à saucisse, mais en bois d'allumettes.

Ah! ces pour cent des champs de tir, combien ils baissent lorsque le champ de tir est... quelconque — *alias* le champ de bataille, — lorsque l'artilleur n'a plus toute latitude pour mesurer et repérer; et lorsque surtout cette opération est rendue beaucoup plus gênante par les autres — artilleurs et fantassins — qui sont en face. Ah! oui; quelle différence!

Évidemment, si une troupe massée tombe entre la fourchette d'une batterie ou d'un groupe, elle sera fauchée. Mais, sera-ce le cas général? Il faut bien admettre au contraire que ce ne sera qu'un cas tout à fait exceptionnel. On ne cite guère, je crois bien, que deux ou trois exemples de ce genre dans la guerre de Mandchourie : deux ou trois bataillons, sur la masse innombrable des troupes, qu'est-ce donc que cela? C'est peu, c'est autant dire rien (1).

Et puis, l'artillerie, que je sache, n'a jamais décidé du sort d'une bataille. Elle l'a facilité, c'est tout : telle la

(1) Comme exemple de cette faute, on peut citer à Motienling un régiment marchant en colonne par section et se trouvant tout à coup sous le feu d'une batterie japonaise à 2.700 mètres; celle-ci lui tua 300 hommes en quelques minutes (Voir HAMILTON, *Journal de route*, traduit par le lieutenant VERDET, t. I, p. 244. 1909, 2 vol. Berger-Levrault, éditeurs. 20 francs).

fameuse batterie de Wagram. Elle en a parfois agrandi, augmenté les résultats : telles les pièces françaises « tapant dans le tas » à la Moskowa. On n'a pas encore vu ce mirifique résultat d'une artillerie poursuivant de ses feux une troupe battue, et cela de façon telle que la défaite se changeât en déroute. Pour obtenir ce rendement, rien ne vaut, rien ne remplacera la cavalerie : celle de Murat et de Lasalle en 1806, celle de Blücher après Waterloo.

Quant aux résultats obtenus, voici quelques exemples de ce que peut faire une artillerie ayant pour elle tous les atouts dans son jeu.

Le 28 novembre 1870, à la bataille de Beaune-la-Rolande, 42 pièces françaises foudroient le cimetière de Beaune, rectangle de 60 mètres sur 120, entouré d'un mur de 4 pieds de haut, en briques, et cela pendant presque toute la journée. Il semblait que, dans cet enfer, il ne dût rien rester... que des cadavres; or il n'y eut que quelques tués et blessés.

Le 18 février 1900, à Paardeberg, Cronje est entouré par 11.000 fusils (6<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> divisions d'infanterie), 3 batteries montées et une batterie d'obusiers. Son camp formait un demi-cercle de 800 mètres de diamètre; il avait là 300 voitures et 4.000 hommes sur un terrain absolument découvert qu'il organisa par des tranchées sinueuses cloisonnées tous les 4 ou 5 mètres. Le 18 février, il abat 1.000 hommes aux Anglais, puis il se terre. Le 27, après avoir subi pendant neuf jours le bombardement ininterrompu de 56 pièces, complètement entouré, Cronje se rendait. Sur ses 4.000 hommes, il avait seulement quelques dizaines de tués et de blessés.

Si nous considérons les résultats des dernières opérations de guerre, ils ne sont guère meilleurs. « Malgré un bombardement prolongé et 80.000 projectiles de tous calibres jetés, mais à de grandes distances, contre le village de Sandepou, dans le courant de février 1905, l'attaque projetée pour le 25 paraissait une opération si difficile

que le commandant de l'armée chargé de l'opérer fit surseoir à son exécution (1). »

Au combat de Tkaouan-Ianselin, le 31 juillet 1904, la demi-batterie russe (4 pièces) à cheval des garde-frontières, après avoir reçu environ 1.000 coups de canon en tir réglé à 3.800 mètres, eut un homme blessé et un homme contusionné (2).

Au même combat (Extrait du rapport de l'attaché militaire suisse; n° 3, de 1905, de l'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*), « l'artillerie russe tirait remarquablement bien. Au bout de quelques coups, elle eut réglé son tir, et elle couvrait de ses projectiles, d'une manière terrible, les deux batteries japonaises. En peu de temps, celles-ci furent réduites au silence. Je croyais que c'était pour toujours. Mais bientôt elles rouvrirent le feu et donnèrent de nouveau à leur tir toute son intensité. Cela continua jusqu'à 8 heures du soir. Quand je crus que le feu de l'artillerie était enfin terminé, j'allai à ces deux batteries, persuadé que j'y trouverais la moitié du personnel hors de combat, et le matériel absolument démoli. Les deux batteries avaient en tout 1 officier et 4 hommes tués, 2 officiers et 13 hommes blessés; une pièce avait eu une roue brisée (3).

En Mandchourie, où des artilleries formidables luttèrent pendant un si long temps, il a fallu aux Russes 1.000 cartouches pour atteindre un Japonais, soit 14 kilos de plomb, et, pour le même résultat, un poids d'obus égal à 250 kilos.

J'arrête là ces citations des résultats du tir de l'artillerie. Je ne nie pas la force de cette arme; je ne suis pas de ces héroïques fantassins qui croient leur arme supérieure aux autres et, partant, veulent ou prétendent du moins tout

(1) Général SILVESTRE, *Considérations sur la Campagne de Mandchourie (Revue Militaire générale, septembre 1910, p. 285.)*

(2) Commandant A. H., *Combat de Tkaouan-Ianselin*, p. 69.

(3) *Id.*, *Ibid.*, p. 94 et suiv.

faire par eux-mêmes, tout manger, tout avaler. Oh! non, bien au contraire, j'estime que chacun a son rôle dans l'action, et que nous ne pouvons pas nous passer les uns des autres. Qu'on ne croie donc pas que c'est dans un esprit de dénigrement que j'ai écrit les quelques lignes qui précèdent; loin de moi une telle pensée. Mais je voulais remettre les choses au point, laisser à Pitou le havresac dont une administration vigilante et prévoyante l'a si généreusement gratifié, en même temps que la grosse part de peine et de gloire qui lui revient, tout en reconnaissant encore une fois que le bronze — pardon, l'acier — l'aide puissamment, que casques et cuirasses, lances et lattes, lui sont d'un puissant secours; que, sans le cambouis, souvent il serrerait son ceinturon d'une façon... incommensurable, et que, parfois même, le clystère, pour lui, a du bon.

Donc, encore une fois, gloire à toutes les armes (1)!

### C. — Pertes par la baïonnette.

Puisque j'ai entrepris la réhabilitation de l'arme blanche, et surtout de la baïonnette, il faut bien qu'à présent je montre quels ont été les résultats de son « travail » dans quelques campagnes.

(1) A comparer les résultats de ces tirs de guerre avec les données théoriques suivantes :

« Pour démolir une pièce, il faut vingt projectiles (réglage et efficacité).

« Pour démolir une artillerie visible, il faut compter, en moyenne, en plus des projectiles nécessaires pour le réglage, un projectile par mètre de front;

« Pour démolir une batterie allemande, visible, comme elle a un front de 100 mètres, cent vingt cartouches sont donc nécessaires;

« Quand un tir de densité 1 (obus à balles éclatant à la hauteur-type) passe sur un terrain où se trouve une troupe debout, il met hors de combat un quart de l'effectif. »

(Lieutenant-colonel AUBRAT, *Les Exercices de service en campagne dans le groupe de batteries*, p. 326-327), 3<sup>e</sup> édition, Berger-Levrault, éditeurs, 1910, 7 fr. 50.

Les pertes par l'arme blanche sont les suivantes (1) :

En 1859 : 16,7 % de blessures.

En 1864 : 4 % chez les Danois.

En 1866 : 5,4 % chez les Prussiens (dont 0,4 % par la baïonnette).

4,9 % chez les Autrichiens.

A Saint-Privat : 1 % chez les Allemands.

En 1877 : 0,9 %.

Ainsi, de 1859 à 1877, le pour cent des blessures par l'arme blanche diminue constamment. La baïonnette et le sabre et la lance semblent donc avoir fait faillite. Mais, patience! La guerre russo-japonaise va modifier considérablement ces chiffres.

D'après le rapport du médecin-chef de l'armée japonaise, les Japonais eurent 7 % de pertes par la baïonnette (2).

D'après le chirurgien en chef de l'armée du général Oku, du 6 mai au 12 décembre 1905, cette armée a eu :

	Tués	Blessés
Officiers . . . . .	210	743
Hommes . . . . .	4.917	23.337

Et sur ces chiffres :

85 % des blessures ont été causées par des balles;

8 % par les obus;

7 % par des coups de baïonnette ou d'épée (3).

A la bataille du Cha-ho, où l'armée japonaise fit de fréquentes attaques de nuit, elle eut 7 % de son effectif frappé par l'arme blanche.

A Port-Arthur, 1/10 des soldats de Nogi furent blessés par la baïonnette.

(1) Ces chiffres sont donnés par le général WILLE, dans le *Traité des Armes*.

(2) Capitaine NIDVINE, *La Baïonnette (Journal des Sciences militaires, novembre 1906, p. 239)*.

(3) *Almanach du Drapeau, 1906, p. 137.*

En Mandchourie, il n'y eut pour ainsi dire pas de blessures provenant de coups de sabre ou de coups de lance; il n'y eut que des blessures par la baïonnette.

Il est évident que si l'on considère ces pertes comparativement à celles causées par le feu, elles sont minimales; mais, si on fait intervenir le facteur Temps, la question se présente sous un tout autre aspect. Tandis que les pertes causées par le feu sont le fait d'un agent qui travaille souvent pendant de longues heures, pendant de longues journées même, celles causées par l'arme blanche, par la baïonnette surtout, n'ont que la durée d'un éclair, l'éclair de l'acier sorti du fourreau. Et alors, on peut dire que la baïonnette est une arme terrible, une arme qui opère vite et bien; c'est l'outil par excellence pour le bon travail.

## DEUXIÈME ET TROISIÈME OPINIONS

Pour ce qui est des seconde et troisième opinions, je ne les développerai pas à présent. Dans un chapitre spécial de ce travail, je donnerai des exemples tirés des dernières campagnes, et qui, mieux que tous les arguments, montreront la fausseté des dites opinions, puisque ces exemples auront été vécus, s'il est permis de s'exprimer ainsi, auront été pris sur le vif. Ce sera donc une réfutation sans phrases. On pourra ainsi se rendre compte que la baïonnette est toujours une arme aussi redoutable et d'un usage toujours aussi fréquent que dans le passé, et qu'une cavalerie manœuvrière et pleine d'allant saura également toujours trouver son emploi à la guerre, dans toutes les circonstances et à tous les moments de la bataille, même et surtout lors de l'action finale : l'assaut.

Fantassins, mes chers frères, et vous, cavaliers, mes chers beaux-frères, conservez donc pieusement le culte de vos pointes et de vos lames; aiguisiez-les et tenez-les toujours prêtes à pointer ferme et à taper dur. Vous en aurez encore l'occasion.

## L'ACTION DU FEU

Je suis forcé de revenir quelque peu sur mes pas.

Le principal argument de ceux qui prétendent qu'il n'y aura plus d'attaque à la baïonnette, qu'on ne verra plus que très rarement pour ne pas dire jamais les hommes, nez à nez, s'embrochant, c'est :

*Que le feu ne le permettra plus.*

Le feu, pour ceux-là, c'est la panacée universelle. Le feu purifie tout... et il enlève tout, les positions et la victoire.

Eh bien! ceci n'est pas tout à fait exact. Il est évident que le feu est non seulement un des principaux facteurs, je dirai plus : le principal facteur dans une action de guerre. Ses effets, ainsi que nous l'avons vu par le tableau des pertes dans différentes batailles, sont tels que celui qui arrive à éteindre le feu de l'adversaire est presque le maître de l'heure; mais on n'est réellement le maître de l'heure que quand la dernière seconde de celle-ci est arrivée. Or, cette dernière seconde, c'est celle justement, ce peut du moins être celle où, malgré obus, shrapnels, balles, grenades même, il reste en position des hommes qui se présentent à l'assaillant, croisant la baïonnette, et lui criant : « Halte-là! on ne passe pas. »

On pourrait m'objecter que je soutiens une thèse qui ne repose sur aucune base solide, que ce ne sont là que les idées particulières d'un pauvre petit guerrier de rien du tout. C'est pourquoi je me hâte d'appeler des maîtres à la rescousse et de citer les opinions d'écrivains militaires devant la haute compétence desquels nous ne pouvons que nous incliner.

Je me ferais un reproche de ne pas commencer par le général Cardot.

« Si l'infanterie, dit-il, s'avise de demander au feu la solution décisive qu'elle ne *doit*, qu'elle ne peut chercher, vis-à-vis d'un adversaire digne de ce nom, que dans le corps-à-corps, elle est perdue (1). »

Puis le général Crémer :

« *Le feu tout seul*, pas plus celui de l'artillerie que celui de l'infanterie, *n'a jamais rien décidé*. L'ennemi ne cède qu'à la *menace de l'abordage* (2). »

C'est ensuite le général de Heusch :

« Ce n'est que dans des cas extrêmement rares qu'on pourra anéantir complètement l'ennemi par le *seul effet du feu* ; il faudra recourir à l'assaut...

« ... Si l'ennemi a été ébranlé par le feu de la position de feu décisive et commence à faiblir, on peut passer aussitôt à l'assaut. Mais s'il résiste encore avec opiniâtreté, le combat ne sera pas décidé par le feu, mais par la baïonnette (3). »

Et le général cite un fait de la bataille de Liao-yang :

« A la chute du jour, les Japonais tentèrent une attaque de vive force. Leurs troupes étaient formées en colonne par bataillon, les compagnies déployées l'une derrière l'autre... Nos compagnies ouvrirent un feu terrible sur les colonnes japonaises marchant à l'attaque. Des rangs entiers japonais tombaient, mais d'autres arrivaient pour les remplacer et tombaient à leur tour... A mesure que nous couvriions de plomb l'assaillant, de nouvelles masses se montraient à la place du terrain en avant. A la fin, ils

(1) Général CARDOT, *Essai sur la Doctrine. Suite des Leçons du 16 août*, p. 60, Berger-Levrault, éditeurs, 1905, 4 francs.

(2) Général CREMER, *A, B, C tactique*, p. 52.

(3) Rapport du chef d'état-major de la 6<sup>e</sup> division japonaise, cité par le général DE HEUSCH : *Considérations sur la Guerre russo-japonaise* (*Journal des Sciences militaires*, 1<sup>er</sup> novembre 1908, p. 57-58).

arrivèrent jusque près de nos tranchées et se lancèrent à l'assaut en criant : « Banzai ! » Notre bataillon se leva comme un seul homme et, criant « Hurrah ! », fit une contre-attaque, repoussa les Japonais et les poursuivit à travers les champs de gaolien coupé (1). »

Ainsi, malgré un feu épouvantable, l'attaque était arrivée sur la position, et ce que le feu n'avait pu arrêter, une contre-attaque vigoureuse à la baïonnette en eut raison.

Et le général de Heusch ajoute encore (page 60) :

« Le feu ne pourra jamais à lui seul procurer la prise d'une position bien défendue, et l'on voit que l'inverse est également vrai. »

Passons maintenant sur un autre champ d'action et parlons de nos propres troupes.

Il a fallu une étonnante force d'âme aux défenseurs du blockhaus de l'oued Guir, pour résister aux attaques acharnées dirigées contre eux par les hordes marocaines. Malgré un feu terrible, les Marocains arrivèrent jusqu'au pied des murs du blockhaus, et l'on peut dire que, s'ils avaient eu la baïonnette et en eussent connu l'emploi, et surtout s'ils avaient montré cette ténacité que déployèrent les Japonais dans les assauts qu'ils livrèrent, ils eussent emporté de haute main cette position si héroïquement défendue pourtant. Cet exemple de leur insuccès n'est donc pas contre la thèse que je soutiens, à savoir l'importance de la baïonnette qui, dans ces circonstances, faisait défaut à l'assaillant. Écoutons donc le récit de cette attaque :

« Bientôt une ligne continue d'assaillants garnit tout l'arc de cercle entre l'oued Guir et la carrière; elle ouvre le feu, auquel répondent l'artillerie et les mitrailleuses du poste. Du côté de la redoute, le combat se poursuit ainsi sans une modification jusqu'au soir. Les cavaliers et fantassins marocains font preuve d'une audace inouïe; les

(1) Extrait de l'*Invalide russe*.

premiers viennent parader jusqu'à 400 mètres de nos fusils (1); les seconds s'embusquent, par groupes, à 300 mètres des murs des ouvrages, sans que l'intensité du feu parvienne à leur faire lâcher pied (2). »

En suite de cela, je citerai encore les deux passages suivants :

« La guerre russo-japonaise a montré que le choc matériel se produisait entre deux volontés énergiques et que le feu ne suffisait presque jamais à chasser l'ennemi de ses positions (3). »

« A-t-on enlevé des positions fortifiées par le feu seul? Jamais; ou, si nous en avons abandonné à l'adversaire, c'est par ordre et nullement contraints par le feu de l'ennemi (4). »

Et encore :

« Sous Liao-yang, les Japonais ne nous ont pas contraints à évacuer une seule de nos positions par la vertu de leur feu. Et pourtant, ils ont fait un feu d'enfer. Ils avaient éteint le feu de notre artillerie; par conséquent, ils étaient dans les conditions les plus favorables pour eux; ils nous arrosaient littéralement de leurs projectiles. Notre régiment eut 18 officiers et 700 hommes hors de combat; et cependant, après deux journées entières de cette grêle malfaisante, les Japonais n'avaient pas réussi à nous déloger d'une seule tranchée... Si, en fin de compte, nous évacuâmes Liao-yang, ce n'est pas, encore une fois, le feu des Japonais qui nous y obligea (4). »

Peut-être va-t-on s'écrier : « Comment, sont-ce là les

(1) Et cela, malgré la mousqueterie, les mitrailleuses et les obus. Voilà ce feu qui doit tout démolir.

(2) LECHARTIER, *La Colonne du Haut-Guir en 1908*, p. 11 (Défense de Boudenib, 1<sup>er</sup> et 2 septembre).

(3) Capitaine FOUQUET, *Les Enseignements de la Guerre russo-japonaise (Journal des Sciences militaires, 1<sup>er</sup> semestre 1908, p. 420)*.

(4) SOLOVIEV, *Le Combat de l'infanterie dans la guerre russo-japonaise (Revue Militaire étrangère, janvier 1906, p. 24)*.

citations que vous nous aviez promises? » A quoi je pourrais répondre : « Mais celles-là me suffisent. J'aime mieux deux lignes du « Cosaque du Kouban », que les in-folios d'un tas de « manœuvriers ». Cependant, j'ajouterai que je garde une poire pour la soif et que, dans la suite de ce travail, je ferai d'autres citations desquelles il ressort que, la plupart du temps :

1<sup>o</sup> On ne conserve pas une position rien que par la grâce du feu;

2<sup>o</sup> Et on n'enlève réellement une position qu'à la pointe de la baïonnette.

Cela corroborera ce qui vient d'être dit.

## LA REINE BAÏONNETTE

## A — Généralités

« L'homme ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire (1). » Dans la lutte, il veut être le vainqueur, et cela se conçoit. Or, au point de vue spécial sous lequel nous envisageons les choses, c'est-à-dire au point de vue du combat moderne, l'homme n'agit pas seul, mais en troupe; ce qui est vrai pour l'homme isolé, s'applique également à une troupe, quelle que soit sa force, son effectif. Répétant la phrase du colonel Ardant du Picq, nous pourrions donc dire : « La troupe ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. »

Qu'est-ce donc qu'une troupe victorieuse? Qu'est-ce qu'une troupe vaincue?

Une troupe vaincue est celle, surtout, qui croit l'être. Une troupe victorieuse est celle qui conquiert le terrain, celle qui en chasse les premiers occupants. Or, il est de toute évidence qu'on n'engage pas un combat de rencontre, et, à plus forte raison, qu'on ne s'empare pas d'une position occupée par un adversaire quelconque, position renforcée et organisée par lui, sans faire le plus souvent des pertes plus ou moins sérieuses; celui qui ne quitte pas sa demeure risque évidemment moins que celui qui s'ingénie à traverser les rues de notre capitale, qui court en auto ou qui vogue

(1) ARDANT DU PICQ, *Études sur le Combat*, p. 5.

en aéroplane, ou encore qui parcourt toute la profondeur d'un champ de bataille, sillonné en tous sens par des projectiles de toute nature et de tout calibre. Mais peu importe le chiffre des pertes si, au bout du compte, on remporte la victoire; on n'en est pas moins vainqueur, c'est-à-dire maître de la situation, et par là même directeur des événements ultérieurs. On impose sa volonté, on ne subit plus celle des autres.

Donnons ici quelques exemples pour montrer que, bien qu'ayant neutralisé ou exterminé quantité d'ennemis, on peut néanmoins devenir leur proie ou n'être plus entre leurs mains qu'un instrument dont il dépend d'eux de jouer avec plus ou moins de virtuosité. Ainsi :

A Gênes, en 1800, Masséna disposait de 9.000 hommes et en perdit 3.000. Mélas en avait 75.000 et en perdit 18.000, six fois plus que Masséna. Ce fut cependant Mélas le vainqueur.

A Malplaquet, Marlborough et Eugène eurent 5.500 tués et 12.700 blessés. Villars n'eut que 9.000 hommes hors de combat, c'est-à-dire moitié moins; et cependant Boufflers, qui avait remplacé dans le commandement Villars blessé, dut repasser derrière l'Hogneau et se retirer sous les murs du Quesnoy.

A Port-Arthur, Nogi perdit 100.000 hommes, et Stœssel 27.000; cependant, Stœssel fut la victime.

Pourquoi donc Masséna à Gênes, Villars à Malplaquet, Stœssel à Port-Arthur, furent-ils les vaincus? Parce que Masséna dut rendre la ville qu'il avait cependant si glorieusement défendue; parce que Villars dut abandonner à son sort la ville de Mons qu'il était chargé de couvrir; parce que Stœssel dut laisser passer aux mains des Japonais la forteresse dont il avait reçu la garde. En un mot, parce que tous trois durent faire abandon du terrain sur lequel ils s'étaient primitivement établis et duquel les chassa la valeur, le courage, les manœuvres de leur adver-

saire plus fort, plus adroit, plus tenace, plus audacieux ; leur adversaire qui, en un mot, avait réuni entre ses mains, soit par la science, soit par le hasard, le plus de ces contingences qui à la guerre préparent, assurent et produisent le succès.

Donc l'article 134 du décret du 28 mai 1895 portant règlement sur le service des armées en campagne, et l'article 211 du règlement de manœuvres du 3 décembre 1904, disent très justement : « L'infanterie conquiert et conserve le terrain. Elle chasse définitivement l'ennemi de ses positions ». Si j'avais eu l'honneur de contribuer à la rédaction de ces textes, j'aurais demandé qu'on y ajoutât : « Elle procure ainsi la victoire. »

Ainsi, l'infanterie chasse l'ennemi. Mais comment s'y prend-elle pour opérer ce miracle énoncé en deux mots ? Elle a beau tirer sur lui et lui envoyer des ouragans de balles ; si cet ennemi est terré et qu'il laisse s'envoler dans le bleu du ciel toutes les guêpes malfaisantes qui viennent bourdonner à ses oreilles, il sera toujours là, présent, représentant une force, donc une menace. Or donc, puisque les balles ne peuvent le déloger, puisque le thermo-cautère est insuffisant pour l'opération, il faut bien donner un dernier coup de bistouri. Après le fusil, fût-il des plus automatiques et tirât-il 500 coups à la minute (et sur quoi ?), il faut recourir à l'*arme froide*, suivant l'expression des Russes, il faut employer la reine baïonnette.

Nos règlements ont judicieusement appuyé et se sont appuyés sur l'infanterie. Eh ! oui, quoi qu'en pensent certains rêveurs, cerveaux exaltés... ou paresseux, qui ne voient dans les nouveautés que des moyens d'anéantir l'ennemi sans risquer la moindre parcelle de leur précieuse peau, il n'y aura jamais que l'infanterie pour dénouer complètement l'action ; c'est toujours avec une lame que sera tranché le nœud gordien. Cette « vieille marcheuse » est et restera toujours la reine des batailles ; ce sera toujours

elle qui sera chargée de déloger l'ennemi de ses positions ; opération qui, nous l'avons dit, amène, procure et constitue la victoire.

Cette infanterie, quels sont donc ses moyens d'action ? Ce sont encore les mêmes articles des règlements qui nous le disent. Ce sont :

Le feu ;

Le mouvement en avant.

Le feu, je n'en parle pas. Je ne nie pas sa valeur, puisque les tableaux publiés en tête de ce travail ont montré qu'il joue le grand rôle dans la bataille et que son action est prépondérante. Je ne défends pas ce qui n'est pas attaqué. J'ai simplement l'intention de faire voir, de rappeler que, si l'action du feu est pour beaucoup dans le succès, celle de la baïonnette n'est nullement négligeable.

Or, si l'on pouvait, si l'on devait tout enlever par la seule vertu du feu, il serait parfaitement inutile de se porter en avant. Si l'on accomplit ce geste, c'est donc en vue d'un choc probable, d'un choc certain... à moins que l'adversaire n'abandonne la partie avant la rencontre finale.

« Lorsque le feu a affaibli suffisamment l'ennemi, le mouvement en avant lui succède pour *aborder* l'adversaire. »

Il résulte de toutes les expériences des guerres que ce n'est ni aux très grandes, ni aux très petites distances que le feu est le plus dangereux ; c'est aux moyennes distances qu'il produit son maximum d'effet. Une fois arrivé à proximité de l'ennemi, on l'aborde. Mais comment l'aborde-t-on ? Il n'y a pas trente-six façons d'opérer, il n'y en a qu'une, et tous les règlements de toutes les armées sont unanimes sur ce point : on aborde l'ennemi à la baïonnette.

Souvent il en sera de même pour la troupe qui attend l'assaillant (Je dis : qui attend ; car on peut être obligé à la défensive, si ce n'est en totalité, du moins sur certains

points du champ de bataille). Lorsqu'elle verra celui-ci progresser et arriver sur elle malgré les feux exécutés à des distances de plus en plus petites, et qui lui prouveront que ces feux sont inefficaces pour l'arrêter, cette troupe jugera que la balle ne suffit plus et qu'il lui faut autre chose pour refouler l'adversaire; elle aussi se servira de la baïonnette. C'est l'avis de tous, et il a été exprimé par le prince Frédéric-Charles, à la suite de la campagne d'Italie :

« Le soldat français sait plus ou moins par sa propre expérience que le danger d'être atteint par le feu de mousqueterie est le plus grand à certaines portées moyennes des armes. Une fois que cet espace moyen est parcouru, le danger, au lieu d'augmenter, diminue à mesure qu'on approche de l'ennemi et finit par disparaître presque entièrement. Cette expérience est irréfragablement acquise pour l'usage de l'arme lisse, et elle paraît aussi se confirmer pour l'usage de l'arme rayée. Rien de plus naturel, car, plus l'ennemi approche, plus ceux qui le reçoivent précipitent la charge et le tir, et moins leur visée est bonne; c'est à peine s'ils couchent en joue, et c'est ainsi que presque tous les coups passent au-dessus du but. Cette dernière circonstance nous fait donc une loi de *contre-attaquer* à l'arme blanche quand l'ennemi n'est plus éloigné que de 100 à 150 pas, si toutefois l'abri qu'on occupe et le terrain qu'on a à franchir ne s'y opposent pas (1) (2). »

Voilà où je voulais en venir; c'est que, aux très petites distances, quand on se verra dans le blanc de l'œil, que ce soit dans l'offensive ou dans la défensive, on en arrivera toujours, si les adversaires sont de vrais soldats, au combat à l'arme blanche.

(1) FRÉDÉRIC-CHARLES, *Mémoires militaires*, p. 15 et 16.

(2) Ce procédé de contre-attaque a été fréquemment employé par les Russes dans la guerre de Mandchourie, mais souvent à des distances beaucoup moindres que celles indiquées par le prince Frédéric-Charles.

Je vais appuyer mon humble opinion de celle d'écrivains militaires, de grands chefs français ou étrangers qui, tous, reconnaissant l'importance du feu, admettent cependant que celui-ci n'exclut nullement l'emploi de l'arme blanche. Voici quelques-unes de leurs assertions.

#### B — La baïonnette, complément de l'arme à feu

« La baïonnette qui, de l'arme à feu, fait une arme blanche, est le trait d'union entre le combat de loin et le combat de près. Elle donne à toute troupe d'infanterie la possibilité de préparer elle-même son attaque par ses feux, et d'en tirer un parti immédiat par une attaque à l'arme blanche (1). »

« L'action éloignée de l'infanterie n'est que l'instrument de l'action rapprochée, du corps-à-corps; la balle doit frayer le chemin à la baïonnette (2). »

« L'invention des armes à tir rapide, fusils, canons, mitrailleuses, a posé comme principe fondamental que le combat de l'infanterie se décide par le feu, principe qui n'exclut pas, mais limite l'emploi de la baïonnette (3). »

« La charge à la baïonnette, non pas dans le sens qu'on lui donne chez nous (4), garde cependant une place honorable (dans le combat), mais non la première. On y a recours comme à un dernier expédient lorsque le feu, les manœuvres

(1) PÉRIZONIUS, *Traité d'Art militaire*, p. 73.

(2) GÉNÉRAL CARDOT, *Essai sur la Doctrine, Suite des Leçons du 16 août*, p. 60.

(3) Commandant B..., *Études sur la Guerre russo-japonaise; les responsabilités et les causes de la défaite* (*Revue Militaire générale*, 1907, t. I, p. 100).

(4) C'est un Russe qui a écrit cela.

vres, les mouvements tournants se montrent impuissants pour réduire l'adversaire (1). »

« Dans toute cette guerre (la guerre russo-japonaise), le triomphe final ne peut s'obtenir aujourd'hui comme autrefois que par la grandeur d'âme, et en massacrant individuellement l'ennemi. La victoire complète exige la lutte violente, corps à corps (2). »

« L'infanterie doit s'attendre à exécuter ses attaques sous une véritable voûte de feu d'artillerie que la précision du tir des pièces actuelles de campagne permettra de poursuivre, jusqu'au moment où c'est surtout la baïonnette qui devra entrer en jeu (3). »

« Malgré la puissance formidable de la puissance du feu, sinon même par suite de ce développement, seules, la marche de l'infanterie, la menace et l'exécution même de l'attaque à la baïonnette peuvent, aujourd'hui, déloger un adversaire de la position où il se terre (4). »

« Il faut, pour arriver aussi bien à la destruction des obstacles qu'à l'anéantissement de l'adversaire, que le canon agisse aux petites distances, de même que l'infanterie, pour venir à bout d'un adversaire opiniâtre, doit en arriver à l'abordage (5). »

Je cite ces aphorismes sans y ajouter aucun commentaire. Ces aperçus, énoncés d'une façon nette, courte et rapide, aussi rapides que l'acte qu'ils préconisent, semblent un

(1) Général ZEDDELER, *Quelques Conclusions pratiques de notre dernière guerre* (*Revue Militaire étrangère*, n° 412, 20 juillet 1878, p. 2).

(2) Enrique ROSTAGNO, *Les Armées russes en Mandchourie*, p. 136.

(3) Général DE TORCY, *Les Espagnols au Maroc* (*Revue Militaire générale*, juin 1910, p. 608).

(4) Général Langlois, cité par le général DE TORCY, même ouvrage, p. 611.

(5) Général SILVESTRE, *Considérations sur la Campagne de Mandchourie* (*Revue Militaire générale*, septembre 1910, p. 285).

reflet de l'action brutale et énergique de l'arme dont ils proclament la puissance.

Je terminerai par quelques lignes de notre bréviaire : règlement de manœuvres, article 126 :

« L'assaut à la baïonnette permet de chasser définitivement l'adversaire de sa position; son succès dépend de la valeur du soldat et c'est à lui qu'en revient la gloire.

« Dès le début de l'action, chaque soldat doit ardemment désirer l'assaut, comme le moyen suprême d'imposer sa volonté à l'ennemi, et de gagner la victoire. »

Or, comment veut-on que des soldats désirent ardemment l'assaut, le corps-à-corps, la lutte ardente, brutale, énergique, violente et sauvage, où ils auront à faire usage de la baïonnette, si on leur a dit et répété à tous propos que jamais plus ils ne s'en serviront, et si surtout on ne leur a pas appris à la manier et à avoir toujours pleine confiance en elle.

#### C — Effet moral

De tous les facteurs qui entrent en jeu pour faire pencher la victoire vers l'un des deux adversaires, tous les militaires admettent que l'un des plus importants, c'est le moral de la troupe.

Parlant de ses Napolitains, Murat disait : « F...-les en bleu, f...-les en vert, f...-les en rouge, ils f...ont toujours le camp. » On pourrait, après lui, dire d'une troupe quelconque : « Donnez-lui des fusils à répétition, des aéroplanes, des mitrailleuses, des grenades et tout le tremblement, si elle ne possède pas la force morale qui, à certains moments, fait du soldat un véritable surhomme, elle ne vaincra pas. »

Or, quel plus beau résultat de l'instruction un chef peut-il espérer, quelle plus grande satisfaction peut-il

ressentir que cet ardent désir d'arriver au corps-à-corps manifesté par les hommes qu'il a l'honneur de conduire au combat ?

Il n'en est certes point.

En inculquant au soldat cet esprit de l'offensive menée à fond, de l'offensive à outrance, en le poussant à espérer, mieux même, à désirer le corps à corps, j'estime qu'on fait grandir en lui, qu'on fait germer en son cœur la force de caractère, la grandeur d'âme qui, au moment propice, feront de lui un brave entre les braves, un héros peut-être.

Et que l'on ne pense pas que ce soit là un à côté du métier, ou plutôt une chose accessoire, obtenue au détriment d'autres objets qui, de prime abord, pourraient paraître plus importants. Le soldat n'arrivera à cette idée que lorsqu'il *possédera* son arme; or, l'enseignement de l'escrime à la baïonnette, sur lequel je reviendrai plus tard, est dur et pénible. Pour arriver à la trempe morale, il faudra donc au préalable faire travailler ferme les muscles. On aura ainsi non seulement un esprit sain dans un corps sain, mais une âme sans crainte dans un corps robuste. Ne sont-ce donc pas là les deux qualités idéales du soldat ?

Cet appoint, ce complément de force morale a été remarquablement mis en lumière et par les psychologues militaires et par les tacticiens. Aussi bien n'est-il pas paradoxal d'affirmer que la psychologie est une des branches de la tactique, et non certes la moins importante. Savoir ce qu'on peut demander à une troupe, ce qu'on peut exiger d'elle, ce qu'elle peut fournir et donner sans que survienne aucun mécompte, sans que la limite de résistance des hommes soit dépassée : c'est certainement là la caractéristique d'un chef ayant non seulement, selon le terme consacré, sa troupe dans la main, mais dont le cœur fait vibrer à l'unisson du sien ceux de la collectivité qui, suivant

l'expression de notre ancien service intérieur, prépare sa gloire... et par là même, et surtout, celle de la Patrie.

Je vais rapporter ici les opinions de quelques-uns de ces psychologues et de ces tacticiens.

Parlant du combat antique, où on ne se servait en somme que de l'arme blanche et d'armes de jet à courte portée, Ardant du Picq disait déjà : « Bien souvent, l'impulsion morale, cette résolution d'aller jusqu'au bout qui se manifeste à la fois par l'ordre et la franchise de l'attitude, cette impulsion seule mettait en fuite un ennemi moins résolu (1). »

« Ce qui, dans l'ensemble des opérations, constitue l'influence morale de l'offensive, c'est ce qui, dans le combat isolé, constitue la résolution de charger à la baïonnette. Quiconque la prend est à demi-vainqueur, car, la plupart du temps, l'ennemi n'acceptera pas la lutte, il reculera. Mais quiconque n'a pas la résolution bien arrêtée de finalement charger à la baïonnette, celui-là ne saurait vaincre, car il n'attaque pas sérieusement. Or, quiconque ne saura se servir de sa baïonnette, celui-là ne prendra pas la résolution de finalement faire la charge à l'arme blanche; donc il n'exécutera pas d'attaque sérieuse (2). »

Hohenlohe dit encore :

« Il faut que dans tout combat d'infanterie on entrevoie au moins la charge à la baïonnette; sinon, on fera mieux de ne pas l'engager du tout (3). »

« Après la préparation terrible, qui est comme le dernier mot des armes de destruction, il n'y a plus place qu'à l'arme morale. C'est la zone de l'assaut, c'est la marche à

(1) ARDANT DU PICQ, *Études sur le Combat*, p. 65.

(2) HOHENLOHE, *Lettres sur l'Infanterie*, p. 32.

(3) *Id.*, *Ibid.*, p. 33.

la mort pour laquelle il faudra des poitrines découvertes et des cœurs d'airain (1). »

« L'arme à feu cause des pertes; la baïonnette, c'est-à-dire le contact immédiat, augmente l'impression que font les pertes en y ajoutant la terreur. Il faut que les deux marchent de front, car il ne s'agit pas tant d'anéantir les combattants ennemis que d'anéantir leur courage. La victoire est à vous dès que vous avez fait naître chez l'adversaire la conviction que sa cause est perdue. Mais cette conviction ne naîtra jamais en lui, en dépit de la plus terrible grêle de projectiles, si l'on se tient éternellement à la même distance respectueuse. Si l'on avance, on lui prouve que son feu ne vous empêche pas de le prendre à la gorge. Le danger lui saute aux yeux, menaçant. Et si d'une dernière position on fait sur lui un assaut décisif, sans arrêt, il se tiendra la plupart du temps pour battu, et il reculera. Cet assaut s'appelle l'attaque à la baïonnette, quoique, dans la plupart des cas, la baïonnette n'y joue qu'un rôle fort insignifiant (2). La force de cette attaque, force irrésistible encore, réside en ceci : que l'adversaire est bien obligé de croire qu'une troupe assez énergique pour traverser cette grêle meurtrière de projectiles, en cas de besoin, sera assez énergique aussi pour l'aborder et l'exterminer à l'arme blanche, s'il attend sa venue. La crainte de la mort le fait frissonner et le pousse à fuir (3). »

« La préparation morale du soldat à la bataille... doit viser exclusivement à faire pénétrer dans tous les cœurs,

(1) DE MOLINARI, *Grandeur et décadence de la guerre*, p. 212.

(2) Nous verrons plus loin que, dans la guerre russo-japonaise, la baïonnette n'a pas joué un rôle insignifiant, puisqu'elle a causé autant de pertes que l'artillerie.

(3) VON DER GOLTZ, *La Nation armée*, p. 300.

avec la volonté de vaincre, la conviction qu'on n'y saurait réussir qu'à la condition d'aborder l'ennemi; que si les éléments d'attaque doivent, pour progresser, s'aider constamment et alternativement de leurs feux; le but pour tous, *le but unique*, est d'arriver au *corps-à-corps* (1). »

« Un principe doit dominer la tactique dans l'avenir comme il l'a dominée dans le passé le plus lointain; c'est que les manœuvres et les procédés de combat, quels qu'ils soient, doivent avoir pour but définitif l'abordage homme à homme. Ce but ne sera pas toujours atteint parce que l'un ou l'autre des deux adversaires en présence se dérobera avant le choc; mais celui qui se déclarera ainsi vaincu ne le fera que persuadé de la détermination implacable de son adversaire à en venir à cet acte final du combat (2). »

J'ajouterai ici quelques lignes relatant des faits de guerre, et qui montrent l'influence que peut exercer, même sur une troupe fanatisée, l'arrivée en face d'elle, d'une autre troupe ayant le ferme désir de l'aborder à la baïonnette.

« En Chine, pendant l'insurrection des Boxers, alors que nos troupes avaient en face d'elles un ennemi souvent dix fois supérieur en nombre, l'effet moral de la baïonnette était des plus évidents. Aux grandes et aux moyennes distances, les Boxers tiraient avec un certain sang-froid; mais, aussitôt qu'ils voyaient s'approcher nos lignes hérissées de baïonnettes, ils perdaient courage, tiraient mal et, au moment où la charge arrivait sur eux, ou bien ils prenaient la fuite, ou bien ils étaient égorgés sur place (3). »

(1) Général DE TORCY, *Les Espagnols au Maroc (Revue Militaire générale juin 1910, p. 645)*.

(2) Général BERNARD, *La Tactique (Revue Militaire générale, janvier 1911, p. 67)*.

(3) *D'Army and Navy: La Valeur de la baïonnette*.

Je cite encore cette appréciation de Soloviev :

« Il est impossible de passer sous silence la valeur de la baïonnette comme moyen d'éducation du soldat. La condition indispensable de son emploi étant l'abordage de l'adversaire poitrine contre poitrine, engendre le besoin d'avancer, de se rapprocher de l'ennemi, et inculque au soldat que le combat n'est que la préparation du choc. Un soldat formé à cette école ne craint pas l'assaut de l'adversaire, et n'hésite pas lui-même à marcher à l'assaut (1). »

Et enfin : « La dernière guerre n'a pas enterré la baïonnette, loin de là; elle a montré une fois de plus avec évidence toute la puissance et tout l'effet moral de l'arme blanche. Il en sera ainsi tant qu'il y aura des guerres; tant que, comme autrefois et comme aujourd'hui, ce sera la force morale qui donnera la victoire (2). »

En ce moment, janvier 1912, où Turcs et Italiens sont aux prises sur la terre d'Afrique, voici ce qu'écrivit un officier turc :

« ... La force morale joue un grand rôle dans une armée. Les engins les plus redoutables deviennent des outils insuffisants dans des mains tremblantes. Pour avancer, il faut avoir du cœur encore plus que des jambes.

« Le dimanche 26 novembre, les Italiens ont fait une violente attaque... Dès l'aube, ils ont commencé de préparer leur attaque par un feu nourri de leur artillerie. Six de leurs batteries tiraient sans cesse sur nous. Notre artillerie, ne pouvant pas tirer contre un ennemi de beaucoup supérieur, gardait le silence, et nous recevions, dans nos tranchées, un nombre incalculable de projectiles variés, même ceux des cuirassés. Impossible d'ouvrir les culasses, à cause du sable jeté par les obus, et impossible aussi de nous ravitailler.

(1) Soloviev, cité par la *Revue d'Infanterie*, 1907, t. I, p. 24.

(2) *Id.*, *Ibid.*, p. 24.

« Un régiment avançait vers nous, mais très lentement, creusant des tranchées à chaque pas. Il s'est peu à peu approché jusqu'à environ 600 mètres de nous, et, par-dessus le marché, une batterie a pris position à 1.200 mètres environ en face de nous. Ce jour-là, je perdais tout espoir de tenir jusqu'au bout, car notre position n'était pas défendue par plus de cinquante hommes; mais, en nous voyant dans nos tranchées, les Italiens n'ont pas eu le courage de venir jusqu'à nous se battre corps à corps.

« ... Cet exemple et plusieurs autres m'ont fait comprendre que le combat à la baïonnette n'est pas un vain mot. Pour enlever une position simplement fortifiée par les travaux de campagne, il faut aller jusqu'au bout et montrer aux défenseurs entêtés les pointes des baïonnettes.

« ... Je peux dire qu'avancer, c'est la vie d'une armée, et rester sur place, sa mort.

« J'avais lu ces choses, et je les savais comme vous, mais maintenant je les sais mieux, parce que j'ai vu et j'ai senti. »

(Lettre d'un officier turc faisant partie des troupes de Neshat Bey. Citée par la *France militaire* du 18 janvier 1912.)

Niera-t-on, après cela, l'effet moral de celle qu'à mon avis j'ai justement appelée la *reine baïonnette*?

#### D — Supériorité de la baïonnette

De tout temps, l'arme blanche fut l'arme des braves. Même aux temps anciens, au temps de la guerre de Troie, les archers et les frondeurs, premiers ancêtres de nos fusiliers actuels, sont considérés comme des guerriers inférieurs, ceux sur le courage desquels les chefs comptent le moins. Les braves, eux, portent la javeline et l'épée. Après ceux-là vinrent les hoplites perses et grecs, armés de la pique ou de la sarisse et de l'épée; les peltastes, ayant

l'épée; les Phrygiens, la hache; les Romains, le pilum et l'épée; les Francs, la francisque, la framée, le scramasax et l'épée. Les armées féodales eurent la lance, l'épée, la massue, la hache. De Louis XI à François I<sup>er</sup>, brillèrent la pique, la hallebarde, la guisarme, la pertuisane et la lance; puis vinrent le sabre, et enfin, à partir de Louis XIV, la baïonnette, l'arme française par excellence, ou du moins l'arme qui l'était il y a peu de temps encore.

Ce qui fait la supériorité de la baïonnette, de l'arme blanche en général, c'est qu'à un coup de cette arme correspond presque toujours une blessure plus ou moins grave; c'est qu'il y a un résultat certain provenant du contact, contact toujours brutal, des adversaires. On peut dire qu'au combat à la baïonnette tous les coups portent. Il est bien loin d'en être de même pour la mousqueterie. On peut rêver de posséder des armes qui tuent à plusieurs kilomètres, qui traversent plusieurs corps à des centaines de mètres, qui balaient et arrosent le terrain d'une nappe de projectiles. Ce serait parfait si chacun de ces projectiles mettait un adversaire hors de combat. Mais, qu'il est donc loin d'en être ainsi! Veut-on quelques chiffres à l'appui?

« A Solférino, les Autrichiens ont tiré 8.400.000 coups de fusil; il y eut 12.000 Français hors de combat : 2.000 tués et 10.000 blessés. Chaque Français blessé a donc coûté 708 coups de fusil, et chaque mort 4.200.

« Le poids de la balle étant de 30 grammes, sa hauteur de 30 millimètres, il a fallu pour tuer un homme une masse de plomb de plus de 126 kilos, et, suivant le calibre de la balle d'alors, un projectile de 126 mètres de haut, soit le double du poids du corps humain, et 80 fois sa hauteur.

« De 4.200 coups nécessaires à Solférino, il n'en faut plus que 1.300 à Gravelotte. Dans cette bataille, il a suffi de 32 à 33 kilos de plomb pour tuer un combattant (1). »

(1) *Almanach du Drapeau*, 1900, p. 365.

En prenant les moyennes, même des dernières campagnes, on peut dire qu'à la guerre il faut le poids de métal d'un homme pour mettre celui-ci hors de combat. Songe-t-on après cela à l'énorme consommation de munitions? Or nous savons que la question qui préoccupe le plus les chefs d'armée, c'est celle du réapprovisionnement des munitions. Ce n'est pas tout que d'avoir un fusil qui tire à toute vitesse; ce fusil, il faut l'approvisionner d'un grand nombre de projectiles; il faut lui donner, non pas à manger, mais à dévorer. Un fusil sans cartouches (aux grandes et moyennes distances tout au moins), ce n'est plus une arme, c'est un objet quelconque et sans aucune utilité. Au contraire, quand elle a tué ou blessé son homme, la baïonnette, si tant est qu'elle ait la solidité voulue, est toujours prête à fonctionner de nouveau. Il ne lui faut pas des trains de combat, des voitures et d'innombrables caissons pour la réapprovisionner; il ne lui faut, pour être maniée habilement, que d'être à la disposition d'un cœur ferme et de bras solides.

La baïonnette, ainsi que je l'ai déjà dit, est l'arme française par excellence. Elle a fait ses preuves sur tous les champs de bataille au temps de la Révolution et de l'Empire, au Mexique, en Crimée, en Italie, dans les batailles de 1870, et, depuis, dans toutes nos expéditions coloniales. L'organisateur de la victoire, Carnot, eut la complète intuition de la valeur de la baïonnette, et surtout de son adaptation au caractère des Français et à la manière dont ils devaient combattre les soldats de la coalition, lorsqu'il disait :

« L'offensive est pour nous une nécessité absolue. Dirigez sur les points d'attaque la plus grande quantité possible d'hommes et d'artillerie. Ne comptez jamais le nombre de vos ennemis, mais attaquez-les à l'arme blanche avec résolution. Ne songez pas à exécuter des manœuvres savantes pour lesquelles vos troupes actuelles ne sont ni

exercées, ni prêtes. Imposez aux généraux le devoir sacré de toujours combattre en tête des colonnes, afin de donner aux soldats leur exemple du courage et du mépris de la mort, et, par cette manière de faire la guerre, *qui est conforme à l'esprit français*, vous repousserez loin des frontières de la République, les hordes barbares qui osent mettre le pied sur notre territoire (1). »

En Crimée, Russes et Français jouèrent fréquemment de la baïonnette. Les coups, dit-on, sont signe d'amitié; si cela est vrai, c'est plus que de l'amitié qu'il devrait y avoir entre ces anciens adversaires, c'est un véritable amour. Les événements ont donné raison au dicton.

A Sébastopol, un Français ayant reçu sept coups de baïonnette, s'écria : « Il n'y a pas déjà de quoi s'en vanter tant pour les Russes, car il ne faut pas plus d'un coup de baïonnette français pour tuer un homme (2). » Ceci rappelle l'histoire de ce vieux grognard de la Garde, dont la tête martiale était couturée de nombreuses cicatrices et qui, sur le pont de Tilsitt, présentait les armes aux deux Empereurs.

« Eh bien! dit Napoléon au tzar, que pensez-vous de gaillards qui survivent à de pareils coups? »

Le tzar ironiquement répliqua :

« Eh bien! mais que dites-vous de ceux qui les ont donnés? »

L'histoire... ou la légende laisse entendre que Napoléon était plutôt embarrassé par la réplique, quand le brisquard remit les choses au point. En ce temps-là, où le protocole passait après bien d'autres choses plus importantes, le grenadier prit part à la conversation, et, s'adressant à Alexandre, il lui répliqua, net comme balle : « Sire, ceux-là, ils sont morts! »

(1) REMOND DE MERCEY, *Histoire d'un Siècle et d'une Famille (Carnot)*.

(2) FRÉDÉRIC-CHARLES, *Mémoires militaires*, p. 13.

Et dire qu'après un si glorieux passé, il fut question de reléguer la baïonnette au musée des antiquités nationales; on voulait lui donner pour tombeau le musée de Saint-Germain-en-Laye. Lorsque nous eûmes le fusil 1886, en France, on ne pensait à rien moins qu'à la supprimer. Inutile, n'est-ce pas, cette arme archaïque qui nécessite le corps-à-corps, puisqu'on a un magasin qui permet de tirer à toute vitesse et qui, par conséquent, arrêtera inévitablement la marche de l'assaillant assez audacieux pour traverser le champ de bataille! Inutile, puisque le corps-à-corps « ne devra plus se produire », parce qu'« impossible ». Ceux qui pensaient ainsi auraient dû se rappeler cette phrase si connue : « Le mot impossible n'est pas français. » Cette phrase, ils l'ont faite leur, les héroïques soldats qui, dans les deux camps, rougirent de leur sang les collines de Port-Arthur et les montagnes de la Mandchourie.

Singulière leçon morale — immorale serait mieux dire — que d'enlever à nos hommes la confiance qu'ils avaient dans leur arme favorite.

Ce n'est que vingt-cinq ans plus tard qu'en présence de l'espèce d'apathie, d'antipathie même, qui semble se développer chez nous au sujet de l'escrime à la baïonnette, une voix éloquente et énergique, une voix au timbre bien français celle-là, jeta cet appel à la raison :

« Il est du devoir des chefs de développer les sentiments combatifs de leurs hommes, d'utiliser la *furia francese*, de leur faire rechercher l'assaut.

« Il faut que le fantassin français en arrive à avoir, dans son adresse à manier sa baïonnette, une confiance telle qu'il préfère l'emploi de celle-ci à un tir rapide, qui d'ordinaire n'arrive qu'à faire perdre du temps (1). »

Je m'en voudrais si, à côté de ces belles paroles, je ne citais les suivantes :

(1) Interview du général Faurie (*France militaire*, des 30 avril et 1<sup>er</sup> mai 1911).

« Les attaques doivent être menées jusqu'à l'acte final. Il faut inculquer au dernier des troupiers que l'œuvre de la baïonnette est indispensable pour consacrer la défaite de l'adversaire.

« Les sceptiques peuvent sourire à la vue de ces assauts (1), qualifiés par eux de spectacle d'opéra-comique. Ils n'en sont pas moins d'un effet moral énorme sur des troupes enthousiastes comme les nôtres. Ils font passer sur elles le souffle de l'offensive. Ils avivent ce feu sacré qu'à l'exemple des Vestales antiques, notre devoir impérieux est d'entretenir éternellement dans les cœurs (2). »

Si les tacticiens en chambre et les préconiseurs des idées néfastes répandues par les écoles de tir se complaisaient tant dans leurs *vérités théoriques*, ils durent avoir un réveil brusque et pénible lorsque Russes et Japonais, armés cependant de tous les engins les plus modernes et les plus terribles, vinrent remettre les choses au point, balayer toutes ces idées saugrenues, tel un vent pur chassant un brouillard nauséabond, en nous rappelant que le feu n'est pas tout; que les machines à tuer, si perfectionnées soient-elles, ne donnent pas seules la victoire; mais que, suivant la belle expression de Serge Nidvine, « tant qu'il existera sur terre des hommes ayant le mépris complet de la mort, la décision sera forcément amenée par la baïonnette ».

« On ne saurait nier, dit le général de Heusch, que la guerre russo-japonaise a été une douche glacée tombant sur tous les enthousiastes qui voyaient l'artillerie à tir rapide jouer un rôle prépondérant, préparer par des hécatombes terribles le chemin de l'infanterie, qui n'aurait plus

(1) Il s'agit des grandes manœuvres.

(2) Capitaine JETTE, *La Hantise des pertes et l'esprit d'offensive* (*Revue Militaire générale*, février 1911, p. 212, note). L'article du capitaine Jette est à lire sans en passer un mot. Voilà la bonne parole, voilà qui renvoie à l'arsenal, d'où elles n'auraient jamais dû sortir, les idées néfastes du vide, de la marche à plat ventre, de l'infiltration et autres ignominies du même acabit.

qu'à marcher en suivant la voie sanglante tracée par le canon.

« Combien il a fallu déchanter (1)! »

C'est aussi Soloviev qui défend la petite fée d'acier :

« Il est étrange, dit-il, d'entendre aujourd'hui des officiers ravaler la baïonnette à rien, ou lui accorder seulement une valeur de circonstance, celle d'un accessoire sans importance du fusil. Un fait est pourtant incontestable; pendant cette guerre-ci, la baïonnette a travaillé tout le temps et régulièrement; il n'y a pas eu de combat tant soit peu important sans travail à la baïonnette (2). »

Enfin, on a souvent remarqué, dans les expéditions coloniales, le mépris farouche de la mort que manifestent les peuples non civilisés, mépris de la mort qui, souvent, n'est qu'une forme du fatalisme. Les troupes anglaises, sur les immenses territoires qui constituent la plus grande Angleterre, ont eu aussi souvent à se servir de l'arme blanche, et les Anglais reconnaissent la nécessité de cette arme et sa valeur.

« Nous avons eu aussi souvent à lutter avec des races indigènes inspirées par le fatalisme. Nos troupes n'auraient pu arrêter leur élan impétueux si elles n'avaient été armées que de fusils à magasin sans baïonnette (3). »

Nos coloniaux et légionnaires, eux aussi, ont eu maintes et maintes fois à soutenir l'attaque de forces énormes que le feu décimait sans les faire reculer, mais que la baïonnette rejeta définitivement de l'autre côté de la barricade. Voici ce que raconte le capitaine Peroz au sujet du combat de Kommedo, contre Malinkamory, frère de Samory.

« Si les Sofas de Samory supportent à merveille et sans reculer d'un pas le feu le plus meurtrier, ils sont en revan-

(1) Général DE HEUSCH, *Considérations sur la Guerre russo-japonaise* (*Journal des Sciences militaires*, 1908, t. III, p. 312).

(2) SOLOVIEV, cité par la *Revue d'Infanterie*, 1907, t. I, p. 24.

(3) D'Army and Navy: *La Valeur de la baïonnette*.

che absolument incapables de tenir pied devant une charge à la baïonnette; aussi, après avoir reçu, sans broncher, à 50 pas à peine, quatre violents feux de salve, furent-ils pris d'une panique soudaine lorsque mes tirailleurs, enlevés par leurs chefs, se précipitèrent sur eux la baïonnette abaissée. La majeure partie se rejetait en désordre dans les ouvertures très étroites du fourré. Ils s'y entassaient dans un pêle-mêle indescriptible et fermaient d'une barrière humaine le passage au flot toujours montant des coups de crosse et de baïonnette. Quelques-uns, perdant complètement la tête au milieu de cette tuerie, vinrent donner sur la section de réserve, courant d'eux-mêmes à la mort sous l'aiguillon d'un apeurement bestial (1). »

« Sur la droite, l'engagement avait été plus rude. Nombre de sofas, fuyant la mitraille, y avaient pris position, doublant ainsi la première ligne, bien moins démoralisée que la gauche. En effet, à l'abri de notre artillerie, elle avait eu affaire à la mousqueterie seule, et était en outre appuyée par tout le gros de la cavalerie de Malinkamory (2). Aussi, après avoir vainement essayé de la déloger par son feu, le sergent Barthélemy fit mettre baïonnette au canon à sa section et se porta bravement en avant, essuyant à bout portant une décharge complète. Le succès de cette attaque audacieuse fut complet (3). »

Voici donc une fois de plus qui démontre l'effet moral et la valeur de la baïonnette (4).

Dans ces expéditions coloniales, il s'agit d'hommes de la mère patrie, de véritables soldats dans toute l'acception du terme, ces soldats étant opposés à des adversaires, braves souvent, follement braves même, armés parfois

(1) Capitaine PEROT, *Au Soudan français, Souvenirs de guerre et de mission de 1886 à 1887*, p. 282.

(2) Il avait cinq cents cavaliers d'élite.

(3) PEROT, *Ibid.*, p. 285-286.

(4) Comme système d'éducation morale et de trempe de caractère, lire : *Le Roi*, par Georges D'ESPARRÈS (Henri IV).

d'armes perfectionnées, mais s'en servant plus ou moins bien, et plus souvent mal que bien. Entre adversaires que je qualifierai de civilisés, croit-on que les choses ne se passeront pas de la même façon? que la baïonnette ne trouvera pas de même et son effet moral et son emploi? Car tout ici est une question de moral. Ces sauvages, comme nous nous complaisons à les dénommer, ces sauvages, qui ne craignent rien, qui se jouent de la mort, et qui tremblent, qui reculent, qui s'affolent et s'affalent devant une petite pointe effilée, remplaçons-les par de soi-disant civilisés. L'effet de la pointe ne sera-t-il pas le même sur leur imagination et leurs nerfs agacés? Il sera même beaucoup plus considérable si, justement, on n'a pas éduqué les nerfs, si l'âme n'a pas maîtrisé le corps, si chacun, à part soi, ne s'est pas fait cette réflexion d'un des plus grands hommes de guerre, Turenne: « Tu trembles, carcasse, mais tu tremblerais encore bien plus, si tu savais où je vais te mener. »

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais encore agiter une question qui peut se présenter à l'esprit. Cette question, la voici : « Est-il possible que, face à face, à bout portant, des soldats armés de fusils à tir rapide se servent de la baïonnette, semblant ainsi négliger la formidable puissance de leur arme? » Eh bien ! oui, cela se peut. Cela a été remarqué entre autre à l'assaut de la haute colline (bataille du Cha-Ho) par le général Ian Hamilton. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « ... Soudain les Russes se lèvent tous ensemble et déclanchent la charge (1), l'arme haute, comme les taureaux de la montagne... Les Japonais, surpris, reculent, puis reviennent à la charge. L'état-major détourne ses regards de cette lutte prolongée, à coups de baïonnette, à coups de sabre. Mais je ne puis en détacher mes yeux; je suis fasciné. Les deux lignes

(1) Il s'agit ici d'une de leurs contre-attaques.

viennent de se séparer et se tiennent maintenant à 10 mètres l'une de l'autre. Il me semble que leur immobilité se prolonge éternellement, mais elle a duré moins d'une minute. Puis le choc se produit de nouveau, suivi d'un combat corps à corps, où les adversaires se jettent mutuellement des quartiers de rochers, et luttent à coups de baïonnettes et à coups de crosse. Point ou très peu de coups de fusil...

« A la guerre, on a de nombreux sujets d'étonnement. Mais je dois dire que je ne m'attendais pas à voir dans une bataille moderne un combat se prolonger longtemps à l'arme blanche, en plein jour, entre des adversaires munis de fusils à tir rapide. C'est là un exemple de l'irrésistible tendance qu'ont les hommes à retourner aux moyens les plus simples sous une extrême tension physique ou morale (1). »

#### E. — La baïonnette dans les combats de nuit.

Si l'utilité de la baïonnette est contestée par certains pour les opérations au grand jour, il est indiscutable que dans les opérations de nuit elle reste et restera toujours le principal instrument de travail. Je ne reprendrai pas par le détail les combats de nuit où la baïonnette a joué son rôle; j'ai traité ce sujet avec d'assez grands développements (2); je rappellerai simplement quelques opérations typiques.

#### Fontenoy.

Lors de la surprise du pont de Fontenoy, la compagnie Coumès se précipite sur le poste de la gare et tue à coups de baïonnette et de poignard une partie des Allemands qui le composaient.

(1) GÉNÉRAL HAMILTON, *Journal de route d'un officier d'état-major pendant la guerre russo-japonaise*, t. II, p. 236-237.

(2) *Les Opérations de nuit (Spectateur militaire)*. Tirage à part sous presse.

#### Québec.

Des ordres du général Wolfe, on peut extraire ce qui suit : « Les troupes embarqueront à 9 heures du soir... Les hommes garderont le silence, et, au moment de gagner la rive, ils s'abstiendront absolument de faire feu. »

#### Praga (1794).

« ...6° La première colonne de l'aile nord, aussitôt qu'elle aura forcé les retranchements ennemis à la baïonnette, coupera les communications et la retraite sur le pont.

« 10° Aussitôt que les colonnes se seront fait jour et se seront formées, elles tomberont immédiatement sur l'ennemi avec le sabre et la baïonnette, et le *hacheront*.

« 12° Dès que toutes les colonnes auront emporté le deuxième retranchement, elles balaieront les rues de Praga et culbuteront l'ennemi à la baïonnette, sans s'arrêter à des bagatelles (1). »

#### El Arisch.

« J'étais presque arrivé derrière le centre du camp (ture) lorsqu'un chien aboya. J'ordonnai de suite à deux compagnies de grenadiers de courir dans le camp à la baïonnette, et les suivis avec les troupes marchant en ordre serré (2). »

#### Brienne.

Blücher, craignant pour la queue de son parc d'artillerie, tenta un dernier effort pour reprendre la ville de Brienne. A la tête de l'infanterie de Sacken, il exécuta vers 10 heures du soir une furieuse attaque qui eut un commencement

(1) JOMINI, *Histoire critique et militaire des Guerres de la Révolution* (Opérations de Souvarov).

(2) Rapport du général Reynier; BERTRAND, *Campagne d'Égypte et de Syrie*; DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte*.

de succès; mais le bataillon Enders, du 56<sup>e</sup>, qui gardait le château, se précipita sur les assaillants à la baïonnette, les culbuta dans la ville, et finalement les rejeta au dehors.

#### *Cerro Borrego.*

Au Cerro Borrego, Detrie enlève sa compagnie à la baïonnette; puis ce sont les compagnies Detrie et Leclere — 140 hommes du 99<sup>e</sup> — qui recommencent l'opération, tuant ou blessant 250 Mexicains, faisant 200 prisonniers, et rapportant comme trophées trois obusiers de montagne, un drapeau et trois fanions de bataillon (1).

#### *Guerre russo-japonaise.*

La guerre russo-japonaise nous fournit des exemples frappants de l'importance des attaques à la baïonnette pendant la nuit.

A la bataille du Cha-ho, dans la nuit du 11 au 12 octobre, c'est l'attaque de 23 bataillons. Les bataillons, sur trois lignes, se portèrent en avant, couverts par des patrouilles qui devaient se rapprocher le plus possible des positions russes sans tirer. La première ligne comprenait 6 bataillons déployés en chaînes épaisses sur un front de 4.000 mètres; arrivant à 100 mètres des Russes, elle fut en butte au feu de ceux-ci et ne riposta pas, les salves passant au-dessus d'elle. Elle se lança à la baïonnette et obligea les Russes à se replier (2).

Dans cette même bataille, le 13, les Japonais enlèvent à la baïonnette l'artillerie du colonel Smolenski (3).

Faut-il encore rappeler l'action d'Endonioulou (11-12 octobre 1904) où le 33<sup>e</sup> japonais laissa plus de 1.000 cada-

(1) BOURELLY, *Des Opérations de nuit en campagne*; PIERRON, *Méthodes de guerre*; Général THOMAS, *Les Français au Mexique*.

(2) MEUNIER, *La Guerre russo-japonaise*.

(3) Capitaine KRASNOV, *Rousskii Invalid*, fasc. 5, p. 218 et suiv.: NIESSEL, *Enseignements tactiques de la guerre russo-japonaise*.

vres sur le terrain dans sa lutte contre le régiment de Morchansk et une partie de celui de Zaráisk (1)? Et le combat de la colline de l'Arbre Isolé, ou colline Poutilov, où les Russes transpercèrent 1.300 Japonais (16-17 octobre 1904). Et *tutti quanti!*

#### F — Ce que doit être la baïonnette.

« Si notre fusil peut être considéré comme très suffisant dans l'état actuel de l'armement (2), il n'en est pas de même pour la baïonnette... La baïonnette 1886 a fort peu de qualités et beaucoup de défauts : sa longueur est exagérée, ce qui gêne l'homme lorsqu'il prend le pas gymnastique en l'obligeant à tenir le fourreau de la main gauche. La blessure faite par notre baïonnette est beaucoup trop étroite; elle est dangereuse, car elle provoque des hémorragies internes, mais elle met rarement un homme hors de combat sur-le-champ... Elle se déforme facilement, même sans rencontrer d'objets résistants et simplement par suite de l'effort qu'on doit faire pour la retirer de la blessure. Pendant le combat du 15 mars, dans la section de la légion qui formait l'extrême droite de la ligne du Tirs, littéralement toutes les baïonnettes étaient tordues à la fin de l'affaire (3), quelques-unes presque à angle droit (4). »

Il est évident qu'il faut avoir à l'extrémité de son canon de fusil soit une aiguille acérée, soit une lame pointue et coupante; mais, cela, c'est un détail de fabrication qui n'influe en rien les qualités de cette arme et sa nécessité. Quant à dire qu'elle est trop longue, cela se peut, et je

(1) Comptes rendus du *Rousskii Invalid*, 5<sup>e</sup> fasc., p. 82 et suiv.

(2) C'est ce que je me suis efforcé de démontrer dans un précédent travail : *Mon séjour à Sissonne*, 1909.

(3) Voilà encore un argument à opposer à ceux qui prétendent qu'on ne se servira plus de cette arme.

(4) Réginald KANN, *Impressions de campagne et de manœuvres*, 1907-1908, p. 61.

serais presque tenté de me ranger à cette opinion. N'oublions pas cependant que les Allemands, qui avaient adopté d'abord un sabre-baïonnette très court, l'ont remplacé par une baïonnette de longueur sensiblement égale à la nôtre. Il est vrai que cela ne prouve pas d'ailleurs qu'ils ont eu raison !

Mais, et ceci est à considérer, la question la plus intéressante, — à part une longueur quelconque à déterminer — c'est celle de la résistance, de la solidité. Il nous faut une arme trempée à point, et ne ressemblant en rien aux baïonnettes, pelles-bêches, serpes, cisailles, etc., dont l'armée française est dotée. Que si l'on s'étonne de voir la pelle-bêche voisiner ici avec la baïonnette, je répondrai par cette définition fantaisiste, mais juste, que donnait du fusil, dans une conférence régimentaire faite au 145<sup>e</sup>, M. le commandant de Senilhes : « Le fusil 1886 modèle 1893 comprend sept parties principales : le canon et sa boîte de culasse, la culasse mobile, le mécanisme de répétition, la monture, les garnitures, l'épée-baïonnette, et la pelle-bêche. » C'est là plus même que l'entente cordiale, c'est l'alliance de la bêche et du fusil (1).

En résumé, notre baïonnette manque de solidité; c'est là son défaut et un défaut très grave. Pourtant, on est forcé de reconnaître que la première qualité d'une arme de guerre et surtout d'une arme qui, comme la baïonnette, est destinée à porter des coups violents, c'est précisément celle-là qui manque à la nôtre. Il faudrait cependant ne pas continuer à imiter les Gaulois dans leurs défauts. « A Télamon où, unis avec les Samnites et les Étrusques, les Gaulois parurent un moment près d'étouffer la puis-

(1) Il est vraiment à croire que jamais un ouvrier n'a été appelé à donner son avis — et son tour de main — dans la fabrication de ces instruments. Les pelles-bêches cassent comme du verre; quant aux serpes, il n'y a qu'à voir la soie pour se demander comment il s'est jamais trouvé quelqu'un pour accepter pareille camelote.

sance naissante de Rome, ils essayèrent finalement une terrible défaite qui décida du sort de leurs colonies en Italie, et cela par les torts de leur épée... Déjà les Romains mettaient dans le choix de leurs armes un soin et un discernement que nos ancêtres ne connurent jamais. On le vit bien ce jour-là; l'épée mal trempée du Gaulois se pliait aux premiers coups, et, tandis qu'il la mettait sous le pied pour la redresser, le Romain avait tout le temps de le percer de son glaive rigide et acéré (1). »

Voilà de l'histoire bien ancienne pourtant, mais qui doit nous donner beaucoup à réfléchir. Et ce qui était vrai l'an 528 de Rome (225 avant J.-C.) l'était encore hier dans l'expédition française au Maroc, et le sera encore demain si, comme il est dit ou plutôt chanté dans un chœur connu, nous continuons à « descendre des vieux Gaulois ». Il y a là une réforme urgente à faire; la question de longueur et de forme de l'arme est secondaire, mais la question de solidité est primordiale.

Dans la guerre russo-japonaise, « le couteau-baïonnette des Japonais s'est montré supérieur à la longue baïonnette effilée des Russes (2). A notre avis, l'idéal serait de faire revivre l'ancien yatagan des zouaves et chasseurs français, qui avait à la fois la longueur de la baïonnette et la solidité du couteau (3). »

Peu importe que l'on nous donne une aiguille à tricoter, un couteau à découper, voire même le trident cher à Neptune, pourvu que cet instrument soit de bonne qualité. A bon ouvrier, excellent outil nè peut jamais nuire.

(1) LACOMBE, *Les Armes et les Armures*, p. 18.

(2) « Les baïonnettes russes ont une lame mince et une pointe émoussée, de sorte qu'elles percent difficilement un manteau épais, et plient presque toujours... Le moral des Japonais doit d'ailleurs en être sensiblement augmenté au moment du corps-à-corps. » (HAMILTON, *Journal de route*, t. II, p. 261.)

(3) GÉNÉRAL DE HEUSCH, *Considérations sur la Guerre russo-japonaise* (*Journal des Sciences militaires*, 15 mars 1909, p. 189).

## VI

## L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE

## A. — Opinions.

Avant de donner un résumé de ce qu'est l'enseignement de l'escrime à la baïonnette dans les diverses armées modernes, il me paraît utile de faire connaître la manière de voir de quelques célébrités militaires. On constatera ainsi que cette question de détails, cette question d'instruction spéciale de l'homme en vue du combat, attirait les regards et l'attention de ceux qui, tels le vainqueur de l'Isly, et celui de Düppel et de Metz, n'en étaient pas moins de grands tacticiens et de renommés stratèges.

Donnons d'abord la parole au « Père Bugeaud ».

« Un soldat, dit-il, doit toujours entretenir ses armes en bon état, s'il tient à sa vie et à sa conservation. Une pointe émoussée, un tranchant ébréché, un fusil hors d'état de partir, valent moins qu'un bâton (1). »

Et plus loin il ajoute :

« Quand vous présentez la pointe à un adversaire, faites attention si vous et lui êtes animés chacun d'une vitesse en sens inverse; dans ce cas, allongez à peine le bras, et retirez-le de suite; autrement, vous auriez le poignet foulé, ou votre arme, pénétrant trop avant, resterait dans le corps que vous auriez percé. Si votre coup est dirigé dans le sens de la vitesse de celui à qui vous le portez, ou si tous

(1) BUGEAUD, *Maximes, conseils et instructions sur l'art de la guerre*, p. 143.

les deux vous êtes immobiles, alors détendez le bras vigoureusement (1). »

« Si l'ennemi tient ferme ou marche aussi à vous, enlevez votre monde, faites qu'il dépasse son adversaire en impulsion, et entrez tête baissée dans la masse opposée (2). »

« Une infanterie très solide, et dont on est très sûr, peut, par exception, attendre une autre infanterie de pied ferme quand celle-ci a une grande distance à parcourir, particulièrement dans un terrain difficile. On cherche alors à désunir l'ennemi par un feu nourri de tirailleurs; on l'attend à bout portant, on fait une décharge de tout son front, et on se jette sur lui à la baïonnette sans recharger (3) (4). »

Puis, c'est Frédéric-Charles :

« Le perfectionnement du corps par l'exercice des armes, la marche, le tir, le bivouac, la gymnastique, la baïonnette, la course, la natation, restera toujours la partie la plus importante de l'éducation du simple soldat (5). »

Puis, Hohenlohe :

« Après la prise d'assaut des retranchements de Düppel, la crosse manquait à bien des fusils. Le prince Frédéric-Charles demanda à un homme pourquoi il se servait de la crosse au lieu de la baïonnette, et l'homme répondit : « Je ne sais pas; quand on entre en fureur, la machine se retourne d'elle-même dans vos mains ». Cela revient à dire que, si l'homme est habitué plutôt à cogner qu'à jouter, il fait de son fusil une massue dès que le naturel reprend le dessus, c'est-à-dire dans les moments de suprême surexcitation. Il faut donc que l'homme, à force d'exercer

(1) BUGEAUD, *Maximes, conseils et instructions sur l'art de la guerre*, p. 144.

(2) *Id.*, *Ibid.*, p. 118.

(3) Voilà qui fut mis en pratique à différentes reprises par les Russes en Mandchourie.

(4) BUGEAUD, *Maximes, conseils et instructions sur l'art de la guerre*, p. 119.

(5) FRÉDÉRIC-CHARLES, *Mémoires militaires*, p. 30.

les coups de pointe, manie son arme d'instinct pour ainsi dire et qu'il s'escrime dans ces moments de grande surexcitation sans jamais retourner l'arme (1). »

« Il faut que tout homme sache facilement porter un coup de pointe vigoureux à l'endroit où il vise, et il faut qu'il soit assuré que ce coup portera et qu'il sera mortel (2). »

Et enfin Dragomiroff :

« Si l'adversaire s'opiniâtre, il faut se jeter sur lui à la baïonnette... Ce que la balle n'a pas fait, la baïonnette le fera; et c'est pourquoi, une fois lancés, il faut mener l'affaire jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au sang. Il n'y a pas un ennemi qui tienne devant un soldat qui a le goût de la baïonnette et qui sait en jouer (3). »

« Lance ta baïonnette avec force. La balle manque son but, la baïonnette ne manque pas le sien. » « La balle est une folle, la baïonnette est une luronne. » « Frappe une fois. Rejette le mécréant de ta baïonnette; déjà mort sur ta baïonnette, il t'égratignera le cou de son sabre (4). »

Et encore : « Le sabre est sur ton cou, bondis un pas en arrière, frappe de nouveau, frappe un second, frappe un troisième! Un preux en embroche une demi-douzaine, et même plus, comme je l'ai vu! Ménage la balle dans le fusil! Il en accourt trois sur toi : embroche le premier, tire sur le deuxième, tue le troisième d'un coup de baïonnette (5). »

#### B. — La baïonnette à l'étranger.

Je n'entreprendrai pas ici de montrer l'état actuel de l'enseignement de l'escrime à la baïonnette dans les armées

(1) HOHENLOHE, *Lettres sur l'Infanterie*, p. 32.

(2) *Id.*, *Ibid.*, p. 34.

(3) DRAGOMIROFF, *Manuel pour la Préparation des troupes au combat*, p. 105.

(4) DRAGOMIROFF, *L'Art de vaincre de Souwarov*, p. 29, 30.

(5) *Id.*, *Ibid.*, p. 30.

étrangères. La question a été traitée à fond dans la *Revue d'Infanterie* (1907, t. I, p. 15 et suivantes). Je ne donnerai qu'un extrait de cet article, extrait qui montrera les caractéristiques principales des différents règlements de manœuvres.

#### Allemagne.

Le règlement date de 1901. L'enseignement comprend l'escrime d'école et l'escrime d'assaut. On utilise pour l'escrime des fusils spéciaux. A l'école de gymnastique de Berlin, on s'efforce de développer, particulièrement chez les officiers, le goût de l'escrime à la baïonnette.

En Allemagne, on a simplifié l'escrime, et on en a fait un exercice en vue de la guerre (1) (2).

(1) Il existe, dans le numéro d'*Armée et Marine* du 30 juin 1911, plusieurs reproductions photographiques de scènes très suggestives prises au cours des fêtes militaires données en Allemagne à l'occasion du centenaire de Jahn, le Père du gymnase (*Turnvater*); elles représentent l'assaut d'une grille par les troupes d'infanterie, une joute à la lance entre les cuirassiers de la Garde, et un assaut d'escrime à la baïonnette, en présence du prince Eitel.

Voici vingt-trois ans que j'ai l'honneur d'être au service; jamais, une seule fois, je n'ai vu, au cours d'une inspection, un chef s'intéresser à l'escrime. Il semble que nos examens d'instruction consistent à pousser des colles aux hommes, à chercher la minutie des règlements, au lieu de chercher à se rendre compte si l'homme peut faire *physiquement* ce qu'on lui demandera à la guerre. Oh! le mandarinat, l'affreuse plaie des examens!... surtout des examens passés de cette façon.

Pour montrer la différence des conceptions allemandes et françaises, dans le même numéro du journal ou dans l'*Illustration* de la même date, je ne saurais préciser, on fait voir les exercices exécutés par les sociétés de préparation militaire aux Tuileries. Il y a l'assaut d'une barrière par les jeunes gens de ces sociétés; or, pour arriver à franchir cette barrière, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de grimper sur leur fusil comme marche-pied. Eh bien! si c'est là ce qu'on leur apprend, c'est tout simplement stupide. J'en ai déjà fait la remarque alors qu'on m'avait bombardé président du jury dans une cérémonie de ce genre, à Fourmies, il y a quelques années. Mais voilà, on se dit : « Si nous ne faisons pas cela, au concours (toujours ces hideux concours), les autres le feront, et nous n'aurons peut-être qu'une mention au lieu d'un prix. »

Voilà les résultats auxquels on arrive.

(2) « En ce qui concerne l'escrime à la baïonnette, il y a, grâce à une très haute initiative, une tendance marquée au progrès. » (Major HOPPENSTEDT, *La Bataille de l'avenir*, p. 166.)

*Russie.*

Le règlement de 1900 a simplifié considérablement l'escrime à la baïonnette. L'enseignement est caractérisé par ces trois règles essentielles :

- 1<sup>o</sup> Frapper vite;
- 2<sup>o</sup> Frapper fort;
- 3<sup>o</sup> Parer à temps et riposter.

On fait l'escrime avec les fusils du type en usage dans les corps de troupe; pas de fusils spéciaux, quand même ils auraient mêmes dimensions et même poids que les armes du service courant (1).

On fait de l'escrime sur mannequin, le soldat ayant le chargement de campagne complet; on exerce l'homme à l'usage de son arme après qu'il a franchi des obstacles: fossés, murs, parapets, etc.

*Angleterre.*

L'escrime à la baïonnette est en honneur chez les Anglais, qui la considèrent à la fois comme un exercice militaire et comme un sport. L'enseignement est donné d'une façon beaucoup plus complète que dans toutes les autres armées. Les officiers de compagnie sont responsables du dressage de leurs hommes dans le combat à la baïonnette; ils doivent donc être des *instructeurs exercés*.

Le règlement dit qu'une arme longue et peu maniable constitue un désavantage évident, et que toutes les chances sont pour l'homme qui possède l'arme la plus commode *et sait s'en servir*. Le règlement donne parmi les indications diverses les deux suivantes, qu'il importe de retenir :

a) En arrivant au contact, choisir un adversaire droit devant soi, et lancer une attaque décidée à la baïonnette

(1) Je trouve cette façon de faire plus logique que celle qui est usitée en Allemagne.

en continuant son bond en avant, de manière à en arriver au corps-à-corps avec cet adversaire, que l'on ait réussi ou non à l'embrocher. Une attaque décidée de cette nature, faite avec une arme acérée, doit faire hésiter l'adversaire et donnera ainsi l'occasion de le frapper. Si, malgré tout, vous ne réussissez pas à le frapper, l'élan et la proximité l'empêchent de vous faire du mal.

b) En serrant un adversaire de près, vous le bousculez par la force de l'élan et vous l'empêchez de vous frapper; même si vous ne pouvez pas le mettre immédiatement hors de combat, vos camarades sont à proximité pour vous aider (1).

*Autriche.*

Le règlement de 1903 sur la gymnastique donne quelques indications sur le combat à la baïonnette. On fait assaut, mais avec des perches de combat, non avec l'arme même.

*Espagne.*

Le règlement prévoit des assauts avec des fusils en bois ou des armes de modèle ancien.

*Italie.*

On enseigne aux hommes les mouvements préparatoires, et ils sont ensuite exercés à parer avec des perches et à pointer sur mannequin.

*Japon.*

Le règlement du 18 mars 1907 prescrit l'exercice de l'escrime à la baïonnette *pour les officiers*, adjudants, sous-officiers et hommes de troupe de l'infanterie, de l'artillerie de forteresse et du génie.

(1). Extrait de l'*Infantry Training*, publié par le War Office, en 1905, et modifié en 1908. Voir *Revue d'Infanterie*, 47<sup>e</sup> vol., avril 1900, p. 335 et suiv.

Pour l'enseignement, on se sert de fusils de bois, de masques et de plastrons (1) (2).

Ainsi, l'enseignement de l'escrime à la baïonnette est en honneur dans les armées des différentes puissances.

Il paraît que l'on commence à s'émouvoir en France du discrédit dans lequel semble être tombée cette partie si importante de notre « métier ». N'attendons pas plus longtemps, n'attendons pas qu'il soit trop tard. D'artistes en la matière, ne devenons pas artisans, pour ne pas dire apprentis (3) (4).

(1) Voir *Revue d'Infanterie*, 1908, t. II, p. 454 et suiv.

(2) « Un caporal... nous a dit que les Russes étaient faciles à tuer dans le combat à la baïonnette. Pour charger, ils baissent la tête et s'élancent droit en avant, comme des taureaux, en tenant leur arme devant eux. Il est alors facile de se jeter de côté et de les larder au passage. » (HAMILTON, *Journal de route*, combat de Motienling, t. II, p. 217.)

(3) Je crois que c'est au 119<sup>e</sup> qu'on essaie, je ne dirai pas une nouvelle escrime, mais une méthode de travail correspondant à cette branche de l'instruction militaire.

(4) Depuis que j'ai écrit ce qui précède, il s'est produit un fait nouveau de très grande importance.

La circulaire ministérielle du 28 octobre 1911 a trouvé que le règlement de manœuvres ne contenait, sur l'escrime à la baïonnette, que des indications insuffisantes pour préparer l'homme au combat à l'arme blanche, corps à corps, contre des cavaliers ou des fantassins.

Aussi prescrit-elle l'escrime d'assaut, qui sera exécutée avec d'anciens fusils, modèle 1874, munis d'une fausse baïonnette, modèle 1886, actionnée par un ressort à boudin, rentrante au moindre choc.

Elle définit ainsi les principes du combat à la baïonnette :

- 1<sup>o</sup> Avoir la ferme volonté de vaincre;
- 2<sup>o</sup> Rechercher rapidement le combat décisif; pour cela attaquer vigoureusement l'adversaire;
- 3<sup>o</sup> Renouveler l'attaque jusqu'au succès; attaquer sur la marche, sur une préparation, sur une faute de l'adversaire;
- 4<sup>o</sup> Éviter le corps-à-corps étroit; s'il se produit, se dégager à l'aide de la crosse ou de tout autre moyen;
- 5<sup>o</sup> Poursuivre sans répit l'adversaire qui rompt;
- 6<sup>o</sup> Dès qu'on a obtenu la victoire, se porter à l'aide des camarades.

Bravo !

## VII

### ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

#### GÉNÉRALITÉS

Après les énoncés théoriques, après les « idées », je passe à l'application, me contentant de citer les faits les plus marquants qui concernent l'emploi, l'usage de la baïonnette, et cela dans la période qui correspond à peu près aux armes à tir accéléré ou rapide. Je ne prendrai donc l'histoire militaire qu'après les événements de la guerre russo-turque.

#### A. — Expédition de Souakim.

La tactique des troupes d'Osman-Digma aux alentours de Souakim était parfaitement adaptée au terrain couvert de mimosas sur lequel elles opéraient. Elles ouvraient le feu à grande distance, puis, se rapprochant de leurs adversaires à la faveur des fourrés, elles s'élançaient sur eux, et bien qu'armées seulement de piques et de bâtons, elles livraient aux Anglais de furieux corps-à-corps, où ceux-ci n'avaient pas toujours l'avantage (1).

Ainsi, on voit dans cette campagne des gens qui se précipitent à l'attaque, ne se servant que d'armes primitives; que n'eussent-ils pas fait avec la baïonnette?

(1) *L'Expédition de Souakim en 1885 (Revue militaire des Armées étrangères 1891, 2<sup>e</sup> semestre, p. 422).*

## B. — Les Anglais en Asie.

L'Angleterre a soutenu deux longues et sanglantes guerres contre l'Afghanistan, l'une de 1838 à 1842, l'autre de 1878 à 1880, toutes deux signalées par des pertes cruelles et terminées par la reconnaissance de l'indépendance du pays. Elle a eu en outre à soutenir de rudes combats au Chitral, en 1895, contre les Pathams et au Tirah, en 1897, contre les Afridis. Pathams et Afridis sont donc des adversaires avec lesquels on doit compter. Je ne parlerai pas ici de leur tactique du feu, mais de leur façon de combattre à l'arme blanche. Comme arme blanche, les Pathams ont un couteau droit avec lequel ils tranchent une tête en un tour de main. Ils ont aussi un poignard effilé qu'ils plantent avec une remarquable adresse et jusqu'à la garde dans le cœur ou dans la nuque de leur ennemi. Jadis, ils étaient redoutables dans un choc à l'arme blanche; ils enfonçaient les carrés et y faisaient un véritable carnage. Aujourd'hui, ils ont des fusils à tir rapide; mais, dans les embuscades qu'ils tendent à leurs adversaires, c'est toujours l'arme blanche qu'ils emploient.

De même, les Afridis sont friands du combat à l'arme blanche (1).

## C. — Expédition de Madagascar.

Dans la campagne de Madagascar, au combat du 29 juin 1895, le commandant Lentonnet, avec 200 hommes, était entouré par 1.200 Hovas. La situation était assez critique : le lieutenant Augey-Dufresse venait d'être blessé mortellement. Le commandant ordonna à 30 tirailleurs, placés sous les ordres d'un sergent, d'exécuter une charge à la

(1) *Procédés de guerre contre les tribus afghanes du nord-ouest de l'Inde* (Revue militaire des Armées étrangères, novembre 1900, p. 693 et suiv.).

baïonnette vers l'emplacement d'un petit poste abandonné au début de l'action. En même temps, de la face sud du camp, une section se portait aussi contre l'ennemi, à l'arme blanche. Ces deux charges arrêtaient net le mouvement offensif des Hovas, et les obligèrent ensuite à s'enfuir. « Quel soulagement pour moi, dit le commandant Lentonnet, lorsque je vis l'effet produit par les deux charges à la baïonnette (1). »

## D. — Guerre anglo-boer.

*La peur de la baïonnette.*

Nous arrivons à une *grande guerre*, à celle qui, après des flots de sang, a fait couler des flots d'encre, à celle qui a fait dire aux militaires qui n'avaient jeté qu'un coup d'œil superficiel sur l'étude de ces événements : « Devant un feu ajusté comme celui des Boers, nulle troupe ne pourra plus avancer; nulle attaque n'est plus possible. »

Nous allons cependant voir que les Anglais purent et surent avancer, et avancer jusqu'à l'assaut à la baïonnette. Qu'ils aient subi de grandes pertes! cela est indéniable; mais il est juste cependant de reconnaître que ces pertes n'ont pas été subies au moment décisif de l'attaque, mais bien plutôt au commencement de celle-ci, alors que des troupes massées ou dans des formations trop compactes et par là même trop vulnérables tombaient tout à coup, en pleine surprise, dans la zone des feux d'un adversaire qui, à la façon d'utiliser parfaitement, supérieurement même, le terrain sur lequel il combattait, joignait une merveilleuse adresse comme tireur.

Les Anglais attaquèrent donc maintes fois à la baïonnette, et cette action eut un double résultat : le résultat brutal, d'abord, celui qui résulte toujours du combat à

(1) LENTONNET, *Carnet de campagne*, p. 78 et suiv.

l'arme blanche; et ensuite, un résultat moral. C'est qu'en effet, ainsi que nous l'avons vu précédemment, la baïonnette donne, à ceux qui l'ont et qui savent l'employer, un supplément de forces morales, et qui peut manquer, qui manque forcément, fatalement, à ceux qui ne la possèdent pas.

Dans leur longue lutte, lutte héroïque s'il en fut, contre l'Angleterre, tenant tête à des forces écrasantes, les Boers furent braves. Ils l'ont prouvé dans la défensive en se faisant tuer sur les pièces qu'ils servaient. Ils l'ont prouvé également dans l'offensive, et notamment à l'attaque de Wagon-Hill, le 6 janvier 1900, et le 31 mars à la surprise des Réservoirs. Et cependant, ces hommes si braves eurent peur; ils eurent peur des baïonnettes anglaises. Si j'emploie cette expression de peur, appliquée à de braves soldats, c'est qu'on la retrouve dans les ouvrages qui ont trait à cette guerre, ainsi qu'il appert :

« La peur de la baïonnette fit abandonner leurs tranchées aux ennemis (1). »

A Spion-Kop, le 24 janvier 1900, à 3 heures du matin, une colonne anglaise gravissant le sommet de la pointe sud-ouest, atteignit le sommet. A ce moment, on entendit un : « Qui vive ? » puis la décharge inutile et inoffensive d'un petit poste boer. La tête de colonne fonça sur ce poste à la baïonnette et poursuivit les fuyards vers une tranchée située à 200 mètres plus loin et contenant une troupe plus forte, qui ouvrit le feu à son tour. Mais, sans attendre la pointe des baïonnettes, les Boers disparurent sans que leur feu rapide, dans l'obscurité, ait produit aucun résultat (2).

(1) LANGLOIS, *Enseignements de deux guerres récentes*, p. 171.

(2) Capitaine NIESSEL, *Enseignements à tirer, au point de vue de la tactique générale, de la guerre de l'Afrique du Sud* (*Journal des Sciences militaires* t. I, 1902, p. 414).

L'auteur de ce récit, le capitaine Niessel, ajoute :

« Dans ce combat de Spion-Kop, où ils furent forcés de reprendre un poste qui commandait leurs positions, nous voyons les Boers recourir uniquement au feu pour prendre l'ascendant sur les Anglais dont le front, et par suite le nombre de fusils en ligne était inférieur, bien que les effectifs en présence fussent équivalents. Une troupe régulière, au moins à 3 heures, quand les Anglais évacuèrent leur tranchée, les aurait suivis la baïonnette aux reins et acculés aux escarpements, les forçant tous à mettre bas les armes. Les Boers ont progressé habilement d'abri en abri, jusqu'à très petite distance de leurs adversaires, mais sans chercher le corps-à-corps que leur interdisait le manque de baïonnettes. » « Cette absence de l'arme de choc par excellence, dit le capitaine Gilbert, implique chez eux l'intention de ne jamais agir que par le feu. Or, par le feu, on n'obtient jamais la décision. *Poulià doura*. La balle est folle, la baïonnette est sage; seule, elle sait frapper au cœur. »

« L'absence de baïonnette accuse-t-elle d'ailleurs, chez nos héroïques républicains, quelque préoccupation pusillanime de substituer l'habileté à la bravoure? Évidemment non. Elle tient à des lacunes d'un autre ordre. Elle révèle le défaut constitutionnel et profond de toutes les troupes improvisées. Les Boers n'attaqueront jamais à fond et n'ont pas songé à se procurer l'arme indispensable, parce qu'ils ne peuvent attaquer de la sorte, pousser un assaut (1); parce que l'attaque à fond réclame l'ordre, la cohésion, l'articulation organique qu'on ne trouve que dans les armées existant dès le temps de paix (2). »

(1) Nous verrons cependant qu'ils en tentèrent quelques-uns, et qu'ils faillirent réussir à Wagon-Hill.

(2) NIESSEL, ouvrage cité, p. 416.

*Combat d'Elandslaagte (21 octobre 1899)*

Voici ce que dit le correspondant militaire du *Times*, au sujet du combat d'Elandslaagte.

« Il fallait traverser un plateau d'une petite étendue, puis une dépression à angle mort, et enfin une pente escarpée pour prendre pied sur le plateau principal. Les troupes s'élançèrent bravement en avant... les soldats chancelaient, tombaient, et, dans les sections de tête, un homme seulement sur quatre parvenait à passer. Les soldats disparurent encore, surgirent de nouveau, et enfin arrivèrent au sommet... Cette mauvaise passe franchie, nos soldats avaient encore 550 mètres à faire sur un terrain découvert, inégal, couvert de pierres, et coupé de clôtures en fils de fer. A l'extrémité, s'élevait un kopje dominant tout le plateau et ressemblant à une butte de tir. On ne voyait personne, mais chacun se doutait que ce kopje était garni de fusils de petit calibre... Près des clôtures de fils de fer, officiers et soldats tombaient par tas. A certains endroits, la grêle de balles était telle que les fils de fer étaient coupés par les projectiles. Nous avons fait plus de la moitié du chemin, et bien que le sommet du kopje fût criblé sans cesse par nos shrapnels (1), les Boers qui l'occupaient tiraient toujours sur nous avec autant d'intensité...

« L'ennemi se défendit sur ses positions avec une ténacité magnifique, et sa résistance sur la dernière crête au-dessus de son camp fut un des plus beaux exemples de combat enregistrés dans l'histoire des guerres modernes...

« Il était alors 6 heures; la nuit allait tomber dans une demi-heure; le moment était venu de donner l'assaut final. Il s'agissait d'être victorieux maintenant ou jamais. Le colonel Hamilton donna l'ordre à un clairon de sonner la

(1) Encore une preuve du peu d'efficacité du feu de l'artillerie sur une position judicieusement occupée.

charge... On entrevoyait dans le crépuscule les baïonnettes des troupes marchant à l'assaut... Une compagnie des Devonshire regiment, ayant à sa tête le lieutenant Field, s'élança à la baïonnette dans la batterie dont les artilleurs boers avaient continué à servir les pièces jusqu'au dernier moment, alors que les Anglais n'étaient plus qu'à six pas d'eux (1). Ces artilleurs furent tués à coups de feu et de baïonnette...

« Nous étions maîtres de la position (2) (3). »

*Assaut de Wagon-Hill (6 janvier 1900).*

Au siège de Ladysmith, les Boers s'étaient emparés de Wagon-Hill. S'ils en restaient maîtres, Ladysmith était menacé d'être pris. Comme leur seule attaque sérieuse se produisait de ce côté, on put dégarnir les autres secteurs de la place, pour venir renforcer le secteur menacé.

Vers 5 heures du soir, arrivèrent à Wagon-Hill, commandées par le lieutenant-colonel Park, trois compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de Devonshire regiment, dernier renfort prélevé sur la garnison du secteur nord. Elles reçurent l'ordre de chasser l'ennemi à la baïonnette. Elles gagnèrent une position abritée à 50 mètres des Boers, et, après un feu rapide, elles se lancèrent à l'assaut; elles chassèrent ainsi les Boers non seulement du plateau, mais des pentes infé-

(1) Voilà un exemple frappant de ce qui peut se passer dans le combat, au sujet du tir de l'artillerie; les artilleurs sont tellement occupés à une action particulière (et cela est tout naturel) qu'ils ne négligent pas le reste, mais qu'ils ne voient pas ce qui sort de leur rayon visuel, qui, dans ce cas, n'est que la ligne de mire prolongée. C'est ce que nous verrons relativement au rôle de l'artillerie russe dans l'exemple de l'attaque de la brigade Okasaki, au Cha-ho. C'est ce qui permettra toujours à une infanterie audacieuse, en plein combat, d'attaquer l'artillerie sans trop de danger, et d'avoir beaucoup de chances de s'en emparer, si celle-ci est trop occupée par ailleurs.

(2) Les Anglais eurent là 7,5 % des hommes et 23 % des officiers hors de combat.

(3) Cité par FROCARD et PAINVIN, *La Guerre au Transvaal*, p. 138 et suiv.

rieures et des dongas voisines... Les Devonshires avaient perdu 28 % de leur effectif, mais la place était sauvée (1).

Et que penser de l'assaut — sans baïonnette — des Boers. S'ils avaient possédé cette arme, il est à peu près certain que les Anglais eussent été chassés définitivement de leur position de Wagon-Hill et du camp de Coesar, et que Ladysmith courait le risque d'être pris.

*Slinger's Farm (15 janvier 1900).*

Le 15 janvier 1900, un poste de deux compagnies anglaises était attaqué à Slinger's Farm : fausse attaque à l'est, attaque véritable et tentative de surprise à l'ouest.

« L'ennemi s'approchait, le moment était critique. Le capitaine Maddock, de l'artillerie, qui commandait le New Zealand Mounted Rifles, vit la situation critique des Yorkshire, privés de leur chef. Il rassembla rapidement quelques-uns de ses hommes sur la partie ouest du sommet et rallia les troupes qui l'occupaient. Il les détermina à garnir les retranchements et à s'opposer au mouvement de l'ennemi qui se montrait très audacieux. Plusieurs de nos hommes, en effet, avaient abandonné leurs postes. Le capitaine Maddock se précipita alors en avant, fit mettre baïonnette au canon et chargea sur les pentes. Les Boers firent immédiatement demi-tour et s'enfuirent jusqu'au pied de la hauteur. Leur exemple fut suivi par tous ceux qui étaient embusqués, invisibles, derrière les rochers (2). »

*Vaal-Krantz (4, 5, 6 février 1900).*

A l'attaque de Vaal-Krantz, la brigade Lyttelton, à 2 heures du soir, passait la Tugela, ayant deux bataillons

(1) Rapport du général White; *Études sur la Guerre sud-africaine (Revue Militaire étrangère*, n° 902, janvier 1903, p. 75-76, et n° 901, décembre 1902, p. 426).

(2) Rapport du général French.

en première ligne, et deux en réserve. La brigade Hildyard (de la division Cléry) se portait près du pont de bateaux pour appuyer au besoin la brigade Lyttelton. Celle-ci, arrivée à moitié chemin entre le pont et la pointe sud de Vaal-Krantz, fut accueillie sur son front et son flanc droit par un feu violent de mousqueterie, partant de la crête même que l'on attaquait et de la ferme de Monger; la droite de la première ligne anglaise fit alors face à cette ferme et finit par s'en emparer.

A 3 heures du soir, l'infanterie de Lyttelton abordait à la baïonnette la croupe de Vaal-Krantz, en chassait les Boers, et l'occupait sur une longueur de 1.500 mètres (1).

*Onderbreck Spruit.*

Dans la journée du 22 février 1900, les troupes du général Redvers Buller tentèrent d'enlever les hauteurs de l'Onderbreck-Spruit; elles échouèrent, mais purent se maintenir dans les tranchées du bas des pentes.

« Pendant la nuit, l'ennemi dirigea une sérieuse attaque contre notre gauche. Le combat fut très vif, et l'on en vint au corps-à-corps; des prisonniers furent pris et repris, et à plusieurs reprises on dut charger à la baïonnette (2). »

*Abraham's Kraal (10 mars 1900).*

Enfin, c'est encore par un assaut à la baïonnette qu'un bataillon d'Essex regiment, se lançant sur le kopje central occupé par les Boers, décida du sort de la journée au combat d'Abraham's Kraal (3).

(1) *Revue Militaire étrangère*, octobre 1902, p. 247.

(2) Rapport officiel.

(3) *Études sur la Guerre sud-africaine (Revue Militaire étrangère*, n° 907, juin 1903, p. 462).

## E. — Guerre de Mandchourie.

*Exemples d'assauts.*

Nous arrivons maintenant aux opérations de deux armées formidables, luttant, face à face, pendant de longs mois, possédant les engins les plus terribles dont l'homme ait encore disposé sur le champ de bataille (1), et cependant ayant toujours recours, comme dernier argument, à cette arme des primitifs, qui est aussi celle des civilisés : une pointe-acérée au bout du fusil; la baïonnette, succédant à la pointe de silex emmanchée au bout d'un bâton, dont se servaient les hommes des cavernes pour lutter contre leurs formidables adversaires.

« Dans cette guerre-ci, la baïonnette a travaillé tout le temps et régulièrement; il n'y a pas eu de combat tant soit peu important sans travail à la baïonnette. Personnellement, comme témoin et comme acteur dans des assauts à la baïonnette, j'ai vu l'arme blanche enlever en quelques minutes des tranchées sur lesquelles nous avions, pendant trois journées, fait pleuvoir des milliers de balles. J'ai vu l'état moral du soldat victorieux après un assaut à la baïonnette. J'ai vu ce que ce choc a d'implacable et de décisif; après lui, le partage est fait : il n'y a plus que des vivants vainqueurs et des morts vaincus (2). »

Les relations de la guerre de Mandchourie donnent de nombreux exemples d'attaques — ou de ripostes — à la baïonnette, et cela, soit dans les opérations en rase campagne, soit dans celles ressortissant à la guerre de siège.

(1) Le 19 septembre 1904, après la prise de la redoute Kouropatkine, à Port-Arthur, les Japonais trouvèrent dans la redoute des torpilles marines et un tube lance-torpille (Clément DE GRANDPREY, *Le Siège de Port-Arthur*, p. 46). Le 24 octobre, les Russes lançaient, dans une tête de sape s'avancant sur le fort Ehrlong-Est, une torpille marine qui fit de grands dégâts (*Id.*, p. 59).

(2) SOLOVIEV, *Le Combat de l'Infanterie dans la guerre russo-japonaise* (*Revue Militaire étrangère*, janvier 1906, p. 22).

Les Russes exécutèrent fréquemment des contre-attaques à l'arme blanche, au moment où l'assaillant arrivait à une centaine de pas d'eux; et, le plus souvent, elles réussirent. « Ces contre-attaques, en particulier, mettent bien en relief la valeur morale de la baïonnette. En effet, les Japonais, malgré la résolution et l'acharnement de leurs attaques, malgré leur incontestable mépris de la mort, cédèrent souvent devant sa menace (1). »

Et pourtant, après la guerre anglo-boer, a-t-on assez dit, a-t-on assez répété : « Il n'y a plus d'assaut, il ne pourra plus y avoir d'assaut. C'est folie, devant des armes à répétition, de vouloir enlever des tranchées ou des positions quelconques : on serait arrêté net par les nappes de projectiles. » Et aux manœuvres, quand une telle opération est faite, on entend ceci : « Ah! ces attaques sont stupides; il n'en resterait pas lourd de ces troupes d'attaque; elles seraient anéanties. » On n'oublie qu'une chose là-dedans, c'est qu'aux manœuvres on ne redoute rien du tout, on tire dans le tas qui s'avance. Mais, réfléchissons un peu. Si une troupe donne l'assaut, c'est qu'elle a tâté l'adversaire probablement depuis longtemps déjà, c'est qu'elle le juge ébranlé, non seulement au physique (pertes nombreuses se manifestant par un ralentissement sensible du feu), mais aussi au moral. Or, aux manœuvres, cet élément psychologique d'appréciation n'entre nullement en ligne de compte... et pour cause.

Notre ancien règlement disait : « Une troupe brave et énergiquement commandée peut marcher contre des tranchées, même bien défendues, et s'en emparer. » C'est toujours vrai. Et pour ceux qui seraient tentés d'en douter, je donnerai ici le récit saisissant de M. Neminovitch-Dantchenko, publié par le *Rouskoié-Slova*, d'un assaut japonais

(1) NIESSEL, *Enseignements tactiques découlant de la guerre russo-japonaise* p. 53.

à Port-Arthur. Devant cette forteresse, pourtant bien des assauts échouèrent, mais le découragement n'avait aucune prise sur les assaillants, et c'est grâce à ces assauts meurtriers, grâce à l'héroïsme fanatique des braves soldats japonais, grâce aussi à la ténacité de leur chef, le brave Nogi, que Port-Arthur fut pris. Et, chose plus importante, il fut pris beaucoup plus tôt qu'il ne l'eût été si Nogi s'était contenté d'investir prudemment la place. Il fut pris, et cela permit à l'armée de siège d'aller s'illustrer de nouveau en rase campagne, d'entrer en action sur un autre théâtre des opérations et de jeter dans la grande mêlée un appoint sérieux de forces, appoint matériel, et surtout appoint moral de troupes victorieuses qui, peut-être, décida du sort de la campagne. Le sang versé par ces braves ne le fut donc pas en pure perte. Il est des circonstances où, comme Villars, un chef doit être avare du sang de ses soldats; il en est d'autres, au contraire, où il doit tout lancer, tout précipiter dans la fournaise : l'exemple de Port-Arthur en est une preuve.

Voici donc le récit de Neminovitch :

« Le 26 juillet (nouveau style), les Japonais firent des efforts désespérés et marchèrent à la mort par milliers pour ébranler le courage de nos troupes. Sept charges furieuses, qu'ils exécutèrent contre le Ioupilaz, se brisèrent sur les murailles vivantes que formaient nos soldats. Cinq autres charges exécutées avec la plus grande impétuosité contre les Collines Vertes furent repoussées par les Russes avec une vigueur telle, que les Japonais prirent la fuite, jetant leurs fusils et leurs cartouches, et enlevant leurs chaussures pour sortir au plus vite de ce véritable enfer. En une seule journée, 7.000 morts et blessés furent abandonnés par les Nippons sur les pentes fatales de nos positions...

« Le 27 juillet, les Japonais exécutèrent encore quatre charges contre le Ioupilaz et six contre les Collines Vertes...

« Le 30 juillet, à 2 heures du matin, par une nuit profon-

dément obscure, les Japonais, pensant qu'ils allaient nous surprendre, lancèrent 6.000 hommes sur le 13<sup>e</sup> tirailleurs russe. Bien qu'obligés de se battre dans la proportion de un contre douze, les soldats de ce régiment soutinrent deux attaques furieuses; ils repoussèrent l'ennemi à la baïonnette, à coups de crosse, à coups de pierre, avec tout ce qui leur tombait sous la main. Les Japonais dégringolaient les pentes dans les ténèbres, mais remontaient aussitôt pour ne pas laisser de répit à nos soldats épuisés par l'insomnie, par la lutte et les marches. Les abords de nos positions étaient jonchés de cadavres et rouges de sang. Pendant les courts instants d'accalmie, les gémissements des blessés rendaient encore plus lugubre cette scène nocturne. Enfin, les Japonais firent venir de nouvelles batteries qui couvrirent toute la montagne, et ils exécutèrent une troisième charge. L'héroïsme lui-même a des limites; le 13<sup>e</sup> régiment fut obligé de reculer, mais le 14<sup>e</sup> chargea à son tour avec impétuosité l'ennemi qui célébrait trop tôt la victoire en poussant des cris de triomphe, et il le rejeta dans l'abîme d'où il venait de surgir si redoutable et si menaçant (1). »

Voici encore un autre exemple.

L'assaut du Namakoyama, les 20-21 septembre 1904, l'un des sommets de la montagne dite du Mètre, constitue l'un des épisodes les plus curieux du siège de Port-Arthur. C'est l'assaut des guerres du second et même du premier Empire.

« Le 20 septembre 1904, à 3<sup>h</sup> 30 de l'après-midi, l'artillerie japonaise tonna sur toute la ligne avec une intensité plus grande que précédemment, et le bruit courut que le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie allait donner l'assaut à la crête du Namakoyama, aussitôt que le feu aurait cessé.

« L'artillerie russe rouvrit également le feu.

(1) SERGE NIDVINE, *La Baïonnette* (*Journal des Sciences militaires*, novembre 1906, p. 251).

« Un peu avant 5 heures du soir, on remarqua une certaine agitation parmi les soldats du 1<sup>er</sup> régiment, qui commençaient à remuer leurs membres engourdis. Les compagnies se formaient sur deux rangs sur toutes les parties du terrain à l'abri du feu des Russes. Les sous-officiers alignaient et numérotaient leurs hommes, comme s'il se fût agi d'une parade, tandis que les officiers, formant de petits groupes, parlaient de l'assaut imminent et se serraient les mains avant de marcher à la mort. Le colonel du régiment, un vétéran qui avait déjà pris part à une cinquantaine d'engagements, était seul, revêtu de sa capote noire, les mains derrière le dos, et considérant avec la plus grande attention la crête des hauteurs. Plusieurs officiers, probablement les commandants de compagnie, s'approchèrent de leur colonel, le saluèrent, prononcèrent quelques paroles, puis allèrent se placer à la tête de leurs compagnies, en ce moment au repos. Le drapeau du régiment fut sorti de son enveloppe, et, à ce signal, chaque compagnie déploya son fanion.

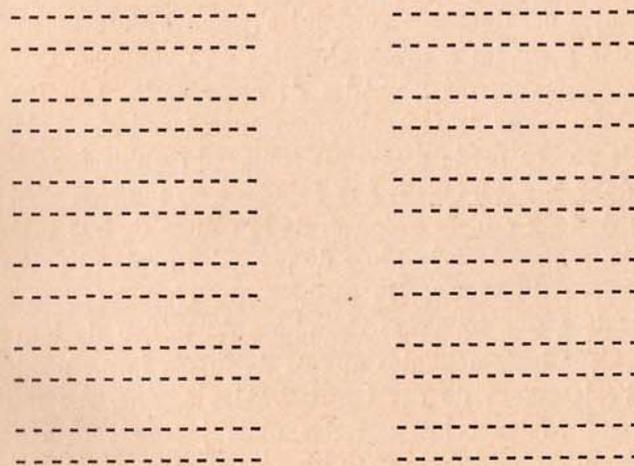
« C'était un spectacle grandiose. Les baïonnettes étincelaient au soleil, et les soldats, rangés sur deux rangs, l'arme au pied, les bras croisés et le haut du corps penché en avant, attendaient l'ordre de charger. Les nombreux fanions étaient agités par le vent, tandis que l'étoffe du drapeau du régiment claquait avec force contre sa hampe. Pour la dernière fois, l'artillerie japonaise se mit à tonner, tirant avec des shrapnels sur le sommet du Namakoyama, avec une intensité telle que les Russes durent deviner qu'un assaut était imminent.

« Pendant environ une demi-heure, les soldats japonais demeurèrent immobiles, les yeux fixés sur le versant escarpé qu'ils auraient bientôt l'ordre d'escalader.

« Puis l'artillerie japonaise cessa brusquement le feu, et sans autre avertissement, l'enseigne portant le fanion de la compagnie de tête se dirigea vers la colline. Les

compagnies se mirent en marche, non pas en longues lignes de tirailleurs, mais en ordre serré, en lignes déployées sur deux rangs, les baïonnettes croisées, les capitaines, le sabre à la main, à quelques pas en avant.

« Ce fut une charge d'infanterie dans le style de celles d'il y a cent ans que l'on croyait disparues pour toujours des champs de bataille modernes. Trois mille hommes s'avançaient, baïonnette au canon, en ordre serré, prouvant ainsi aux théoriciens à quel point s'évanouissent leurs doctrines quand elles sont mises à l'épreuve. En gravissant les pentes de la position, le régiment présentait un front de deux compagnies; il avait donc adopté la formation d'une ligne de bataillons en masse : deux colonnes accolées, fortes chacune de six compagnies en ligne déployée sur deux rangs, marchant à six pas les unes derrière les autres. La compagnie de tête de la colonne de droite avait pour point de direction la pièce de gros calibre en batterie sur le sommet de la position.



« A tout instant, on s'attendait à voir une salve balayer

les deux compagnies de tête, mais les Russes ne s'aperçurent de l'attaque que lorsque les Japonais furent à quelques pas des retranchements. A ce moment, un canonier russe sortit de son abri et tira, pour la dernière fois, avec la grosse bouche à feu, d'un modèle ancien. Une minute après, les fantassins japonais égorgèrent les servants à leur poste.

« Cette infanterie, qui marchait à l'assaut dans le style d'il y a cent ans, allait maintenant combattre en se servant d'engins qui étaient en vogue à une époque encore plus reculée, sur les champs de bataille de Dettingen et de Fontenoy. Aussitôt qu'une compagnie japonaise atteignait la crête de la hauteur, les soldats passaient le fusil dans la main gauche et, au lieu de jouer de la baïonnette et de tirer, ils jetaient avec la main droite, à la tête de leurs adversaires stupéfaits, des projectiles qui, à première vue, paraissaient être des pierres. Mais ces pseudo-pierres produisaient une fumée jaunâtre. Le secret jusque-là si bien gardé par les Japonais s'était enfin découvert; les projectiles dont se servaient les Nippons n'étaient autres que des grenades à main, chargées en dynamite. Chaque soldat portait trois grenades de cette sorte. Les Russes qui défendaient le Namakoyama furent tellement démoralisés par ce mode d'attaque inattendu qu'ils fournirent peu de résistance. Quant aux Japonais, ils souffrirent beaucoup de feux croisés exécutés de la colline de 203 mètres.

« Au moment où la pluie de grenades avait atteint son maximum d'intensité, la position du Namakoyama ressemblait à une immense chaudière du milieu de laquelle s'élevaient lentement des nuages de fumée jaune produite par l'éclatement de ces innombrables engins. Au milieu de cette fumée éclataient des obus japonais et russes, tandis qu'au bord de la chaudière les assaillants s'agitaient comme des diabolins, les uns jouant de la baïonnette, les autres tirant sur les Russes qui descendaient en courant

le revers de la colline. D'autres enfin, — et c'était la majorité, — n'ayant plus de grenades, lançaient des pierres ou faisaient rouler des quartiers de roche. Cette étrange scène ne dura pas plus de dix minutes. Les Russes étaient tués, ou prisonniers, ou en sûreté sur la route de Port-Arthur (1). »

Voici, enfin, la description d'un autre genre d'assaut exécuté par les Japonais à la bataille de Liao-Yang (26 août-4 septembre 1904).

« Confortablement installés derrière un gros rocher, nous braquons nos jumelles sur la plaine. Tout à coup, au revers d'un talus, une mince ligne jaune apparaît. Ce sont les fantassins japonais, qui ont mis sac à terre, et commencent l'attaque. Pour cette attaque, on a fractionné les lignes en petits groupes de douze à vingt hommes, placés chacun sous le commandement d'un officier ou d'un gradé. A chacun de ces groupes, on a fixé le point de la position ennemie où il doit parvenir : c'est la seule indication qu'il recevra du commandement.

« La première ligne bondit hors des tranchées; les chefs de groupes se jettent en avant, courant de toutes leurs forces jusqu'à la ride de terrain la plus proche, où ils se couchent à terre. Leurs fractions les suivent sans observer aucun ordre, chaque homme ayant pour unique préoccupation d'arriver le plus vite possible à l'endroit où il pourra s'aplatir.

« Maintenant, devant toute la position russe, on distingue le fourmillement kaki se rapprochant par bonds. Les hommes suivent le chef, le chef choisit l'abri en avant et le cheminement à prendre pour s'y rendre. Souvent, profitant de couverts favorables situés en dehors de leur

(1) Capitaine SERGE NIDVINE, *La Baïonnette* (*Journal des Sciences militaires*, novembre 1906, p. 252).

Voir aussi CLÉMENT DE GRANDPREY, *Le Siège de Port-Arthur*, p. 48.

axe de marche, on voit des groupes obliquer à droite et à gauche, prendre la même route qu'une fraction voisine, et revenir ensuite à leur direction première. Aussi, dès le premier arrêt, le bel alignement du début s'est brisé; on aperçoit les sections disséminées sur le glacis, les unes couchées, d'autres rampant, d'autres en pleine course. Les 900 mètres à parcourir jusqu'aux défenses ennemies des Russes sont franchis de la sorte, et c'est là seulement que ce qui reste de la première ligne japonaise se reforme à l'abri du talus de terre maladroitement élevé par les Russes pour protéger leurs fils de fer.

« Lorsque la première ligne des assaillants est arrivée à moitié chemin de son objectif, la deuxième quitte à son tour les tranchées où elle est restée abritée et se lance sur le glacis, utilisant le terrain et marchant comme la première. La troisième ligne suit la seconde, et ainsi de suite. Six vagues successives montent la côte semée de cadavres et de blessés, et l'une après l'autre viennent se tapir derrière le talus protecteur, à 100 mètres des tranchées ennemies. Pendant ce temps, des volontaires coupent les fils de fer sous la bouche même des fusils russes. En rampant, ils réussissent à ouvrir des passages à travers les défenses ennemies, mais bien peu de ces héros rejoignent leurs camarades.

« Toute la ligne japonaise est illuminée par l'éclat de l'acier sortant des fourreaux. C'est la dernière phase, c'est l'assaut. Les officiers, une fois de plus, quittent l'abri au cri de « Banzai », répété par tous les assaillants. Ils progressent péniblement, mais sûrement, malgré les réseaux de fils de fer, les trous de loup, et la fusillade inexorable. Le flot s'abat par instants, mais avance toujours. Les voilà à quelques mètres des tireurs; alors, du côté russe, la longue ligne des fusiliers sibériens se dresse à son tour, envoie une dernière salve sur l'ennemi et descend en courant le revers de la montagne.

« La bataille est gagnée; l'assaut a duré exactement une heure et dix minutes (1). »

Et Réginald Kann ajoute :

« Toute l'attaque s'était exécutée sans faire usage du feu; à la lettre, *aucun coup de fusil n'avait été tiré* par les fantassins japonais (2). »

Je vais citer ici, dans leur ordre chronologique, les engagements de la guerre russo-japonaise où la baïonnette joua son rôle avec le plus de maestria.

#### *Combat de Simoutcheng (31 juillet 1904).*

Le 31 juillet 1904, au combat de Simoutcheng, un mamelon retranché ayant été enlevé aux Russes, le colonel d'état-major Popovitch-Lipovatsé reçut l'ordre de se mettre à la tête de cinq bataillons et de reprendre cette importante position. « A 5 heures du soir, dit cet officier, le signal de l'attaque fut donné, et les bataillons se portèrent simultanément en avant. Les Japonais nous accueillirent par un feu meurtrier; une véritable pluie de balles et de shrapnels s'abattit sur nous... Nos bataillons marchaient toujours sans s'arrêter un seul instant (3).

« Nos soldats poussèrent un formidable hurra; la première crête du massif montagneux était enlevée. Les soldats du régiment de Voronège tombèrent à la baïonnette sur l'ennemi... Comme les Japonais n'avaient pas mis baïonnette au canon (4) ils payèrent cher cette négligence.

(1) RÉGINALD KANN, *Journal d'un Correspondant de guerre en Extrême-Orient*, p. 285 et suiv.

(2) *Id.*, *Ibid.*, p. 292.

(3) Exemple saisissant de ce feu qui doit tout exterminer. Il est certain que le moral des tireurs était atteint en voyant cette charge déclanchée contre eux.

(4) Autre exemple pour ceux qui prétendent (et ils sont nombreux hélas!) que, contre la cavalerie, le feu suffira toujours, et que, s'il le faut, on aura toujours le temps de mettre baïonnette au canon. Si les Japonais n'ont pas eu le temps de la mettre contre une attaque d'infanterie, auraient-ils donc pu le faire pour répondre à une attaque de cavalerie? Je reviendrai sur ce point dans le combat d'infanterie contre cavalerie.

N'ayant plus le temps, au moment de la charge, de tirer leur baïonnette pour la fixer au canon, ils en furent réduits à se défendre à coups de crosse ou à s'enfuir...

Deux compagnies japonaises furent exterminées jusqu'au dernier homme par nos baïonnettes (1). »

*Liao-Yang (25-26 août 1904).*

Dans la nuit du 25 au 26 août, les Japonais passèrent à l'offensive sur tout le front du X<sup>e</sup> corps russe et parvinrent, après une violente fusillade, à repousser les éléments du dispositif de sûreté de ce corps. Après avoir rompu ce dispositif, les Japonais poussèrent une attaque énergique sur les troupes plus en arrière occupant les positions avancées et qui, après plusieurs engagements à la baïonnette, durent se retirer.

Dans cette même nuit, à Pégoou, le régiment de Tambow repoussa à la baïonnette une attaque des Japonais; à 8 heures, il fit une nouvelle contre-attaque; à 10 heures, une autre encore. Les Russes étaient harassés; mais il en était de même des Japonais, qui ne poussèrent pas plus loin leurs attaques (2).

*Liao-Yang (30 août 1904).*

Le 30 août 1904, au soir, les Japonais s'étaient avancés en face d'une compagnie de mitrailleuses installée derrière le mur d'enceinte de Goutsiatzi. Toute la nuit, les tirailleurs japonais entretenirent le feu sur les mitrailleuses. Au lever du jour, les mitrailleuses tirèrent sur une lisière de gaolien servant de refuge à la troupe, qui détachait ces tirailleurs; puis, tout rentra dans le silence. Mais les Japo-

(1) SERGE NIDVINE, *La Baïonnette (Journal des Sciences militaires, novembre 1906, p. 246)*; Compte rendu des conférences sur la guerre russo-japonaise, du *Rousskii Invalid*, 2<sup>e</sup> fasc., p. 34.

(2) Compte rendu, 3<sup>e</sup> fasc., p. 48 à 52.

nais ne perdaient pas une occasion de manifester leur présence par des coups de fusil. Les mitrailleurs demandèrent à leur capitaine la permission d'aller chasser ces fâcheux à la baïonnette; quinze hommes et un sous-officier s'élançèrent; vingt-cinq Japonais et un officier se portèrent à leur rencontre; l'officier fut bientôt tué; le sous-officier russe tua coup sur coup trois de ses adversaires avant d'être tué lui-même d'un coup de feu. Ce combat ne dura que quelques minutes, et, à la suite de cet incident, il y eut de la part des tireurs japonais accalmie complète pendant deux heures (1).

*Cha-Ho, Endonioulou (11 octobre 1904).*

« La baïonnette, dans les mains de notre brave soldat, n'a pas perdu de sa valeur. Je ne citerai pas les exemples de Port-Arthur; je dirai seulement ce que j'ai vu de mes propres yeux. Nos régiments ont brillamment travaillé à la baïonnette à Liao-Yang (hauteur de Sakhoutoun). Le régiment de Morschansk (139<sup>e</sup>) et deux bataillons de Zaraïsk (140<sup>e</sup>) ont pris d'assaut de nuit, sans tirer un coup de fusil, le village d'Endonioulou, y tuant plus de 1.500 hommes du 33<sup>e</sup> régiment (11 octobre 1904).

« Le lieutenant Stépanenko, du 140<sup>e</sup>, se couvrit là de gloire. Avec une poignée d'hommes, — soixante volontaires — il se lança à la baïonnette sur une position d'où les Japonais prenaient en flanc son régiment. Cet acte d'héroïque folie eut les plus grands résultats : les Japonais s'enfuirent, tombant alors sous les coups de la mousqueterie et des mitrailleuses; ils perdirent là 85 prisonniers, 400 hommes tués et blessés; Stépanenko avait 2 tués et 6 blessés (2). »

(1) D'après le *Rousskii Invalid*.

(2) Lieutenant-colonel NEZNAMOV, *L'Expérience de la guerre russo-japonaise (Journal des Sciences militaires, 1906, t. I, p. 97; et Revue militaire des Armées étrangères, mars 1906, p. 288)*.

Et cependant, cette attaque avait eu lieu contre des hommes embusqués et retranchés. Qu'on ne dise donc plus que l'assaut est une folie et que les balles l'arrêteront net : cet exemple est probant.

On peut citer dans le même combat d'Endonioulou l'exemple suivant d'une contre-attaque à la baïonnette :

« Après deux heures de préparation par l'artillerie et la mousqueterie, les Japonais, vers 9 heures du matin, exécutèrent une attaque énergique contre notre aile gauche. Cette attaque se prolongea pendant plus de deux heures et fut repoussée par le feu du 4<sup>e</sup> et du 3<sup>e</sup> bataillons du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et de la 2<sup>e</sup> batterie. Les Japonais furent ébranlés et firent demi-tour seulement à cinquante pas environ des tranchées de l'aile gauche.

« Sur l'initiative du commandant du 4<sup>e</sup> bataillon, une contre-attaque fut exécutée à la baïonnette ainsi qu'une poursuite des Japonais repoussés et s'enfuyant à la course. On voyait nettement les Japonais rejoints par les soldats d'Ingermanland et tombant sous leurs baïonnettes. D'autres cherchaient à se défendre, faisaient face, couraient en avant ; courte rencontre, un des guerriers tombait, et quelquefois les deux. Les Japonais blessés, tombés à terre, rassemblaient toutes leurs forces et tiraient sur les soldats russes courant au milieu d'eux ; les suivants les perçaient de leurs baïonnettes (1). »

#### Bataille du Cha-Ho.

L'assaut de la colline de Terayama ou colline du Temple par la brigade Okasaki, le 11 octobre 1904.

« La colline de Terayama, étroite et allongée, est comparable à une flèche dont la pointe serait dirigée vers le sud. Elle n'est pas assez large pour qu'on puisse la garnir

(1) Récit du capitaine CHELAVINE, publié dans les comptes rendus du *Rousskii Invalid*, 5<sup>e</sup> fasc., p. 181.

d'un nombre de fusils suffisant pour fournir sur des assaillants venant du sud des feux nourris. La force de la position ne réside donc pas dans la colline elle-même, mais plutôt dans le glacis parfait, large de 500 à 600 mètres, qui la sépare du village de Kokhasie, et dans les feux de flanc que les canons russes de Sankwaisekisan et une batterie placée au nord de Samkashi pouvaient croiser sur ce glacis...

« Un peuple qui peut fournir toute une brigade soit deux régiments, ou six bataillons dont tous les hommes se précipitaient dans la gueule des canons, avec avidité, et sans laisser un trainard, pour y chercher « le néant qu'est la gloire », un tel peuple est forcément un grand peuple, auquel on ne peut refuser le premier rang. Mais n'anticipons pas. Il était environ 3<sup>h</sup>45 du soir quand les vaillants Japonais débouchèrent de leurs couverts sur une seule ligne très étendue et s'avancèrent vers le nord. Les hommes étaient sur un rang et coude à coude. Les soutiens, sur un rang également, marchaient à 200 mètres en arrière, et la réserve les suivait sur deux rangs. Personne ne tirait. Les hommes marchaient l'arme à la main, baïonnette au canon. L'allure était lente (1), presque solennelle (2)...

« La brigade Okasaki avait atteint Kokashi sans tirer un seul coup de fusil, et, autant que j'ai pu en juger, sans subir aucune perte du fait des balles qui soulevaient tout autour des assaillants de petits nuages de poussière... »

« A 4 heures, la brigade Okasaki ouvrit le feu. Cela dura une bonne demi-heure. Tout à coup, à ma grande stupéfaction, je vis que la plaine n'était plus déserte, mais

(1) Quand on a à fournir un effort violent, il faut, lorsqu'on le peut, marcher lentement et réserver ses forces pour le moment de l'acte final : l'assaut.

(2) A noter que l'artillerie japonaise ouvrit le feu à ce moment — et un feu d'enfer — sur les batteries russes, et que celles-ci, tout occupées à leur répondre, négligèrent l'infanterie assaillante. Voilà un fait à noter. L'artillerie russe, dans ce cas, oublia l'essentiel pour s'attacher à l'accessoire.

comme semée d'une foule énorme, quoique peu dense, dont chaque individu se ruait sur l'ennemi de toute la vitesse de ses jambes. Les hommes d'Okasaki traversaient l'espace découvert pour enlever Terayama d'un effort suprême.

« Dans les rangs de ceux qui couraient dans la plaine cette course à la mort, les balles tombaient dru et le nuage de poussière jaune qu'elles soulevaient montait presque aux genoux des hommes. A première vue, cette charge d'une brigade à travers 500 ou 600 mètres de guérets unis paraissait faite sans aucun ordre. Mais j'ai compris soudain que c'était par calcul et non par hasard que les pions étaient répartis si irrégulièrement sur l'échiquier. La foule, en apparence si confuse et si clairsemée, se composait d'un grand nombre de sections, de demi-sections et de groupes dont chacun progressait pour son compte, sous le commandement d'un officier ou d'un sous-officier, tout en observant un ordre et un alignement parfaits. Il n'y avait point d'intervalles réguliers; les hommes étaient à des intervalles variant de deux à dix pas. Les distances étaient plus difficiles à évaluer, mais on peut dire qu'elles variaient généralement de 10 à 40 pas.

« A certains points de vue, l'attaque soudaine et imprévue de la brigade Okasaki ressemblait à la charge des Derviches (1). Mais il y avait une différence essentielle, car la formation employée n'était pas *compacte*, mais très souple et très ouverte, et n'offrait aucun objectif trop favorable, même aux mitrailleuses russes. La vitesse des Japonais était extraordinaire. Quelques personnes m'ont dit que les sections de tête s'étaient arrêtées une fois pour tirer (2), mais je n'ai rien observé de semblable. J'ai vu l'infanterie japonaise faire 600 mètres au pas de course

(1) A Ondurman.

(2) Si les hommes s'étaient arrêtés pour tirer, c'eût été une faute, car, une fois arrêtés, il eût été bien difficile de les remettre en mouvement, et les fractions d'arrière, en rejoignant, les auraient certainement imitées.

sans le moindre arrêt. En atteignant le chemin creux, les rangs de tête ont sauté dedans sans hésiter, sur le dos des Russes qui y étaient tapis. L'instant d'après, Russes et Japonais escaladaient pêle-mêle les pentes de Terayama, en luttant furieusement dans leur course à coups de baïonnette, à coups de fusil, à coups de crosse.

« La colline était enlevée (1). »

#### *Cha-Ho.*

Sankouaïchichan (11-12 octobre).

Après la brillante escarmouche d'Endonioulou, citons, dans cette même bataille du Cha-Ho, un exemple d'opération de plus grande envergure, opération qui fut exécutée pendant la nuit.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1904, la 10<sup>e</sup> division japonaise résolut de tenter l'attaque du Sankouaïchichan, position dominante entourée de tous côtés d'une plaine découverte, et qu'occupaient quatre bataillons et quelques batteries de la 37<sup>e</sup> division russe. Elle allait y employer vingt-trois bataillons sur trois lignes :

Première ligne. — Six bataillons déployés en chaînes épaisses et précédés de patrouilles à 50 mètres. Front, 4 kilomètres.

Deuxième ligne. — Huit bataillons en lignes de colonnes de compagnie à 50 pas de distance de la première ligne et 200 mètres d'intervalle entre les bataillons.

Troisième ligne. — Neuf bataillons dans les intervalles et sur les ailes, à distance variable.

Le terrain avait été reconnu et les directions de marche indiquées par des branches d'arbre; les hommes portaient un brassard blanc. Le signal de la marche étant donné, les

(1) IAN HAMILTON, *Journal de route d'un officier d'état-major pendant la guerre russo-japonaise*, t. II, p. 189 et suiv.

patrouilles se portèrent aussitôt en avant, avec ordre de s'approcher le plus possible des positions russes, et, là, de se jeter à terre; elles serviraient ainsi de poteaux indicateurs aux lignes de tirailleurs qui suivaient. Il était défendu de tirer avant d'avoir atteint la position ennemie. Sans bruit et sans commandement, la première ligne arriva ainsi jusqu'à 100 mètres de la colline lorsque les Russes ouvrirent le feu. Les Japonais n'y répondirent pas. Les salves passaient au-dessus des tirailleurs qui, continuant à s'approcher sans bruit, mais rapidement, se jetèrent à la baïonnette sur les Russes (1).

*Cha-Ho.*

Combat de Pensihou (12 octobre 1904).

Voici comment le sous-officier porte-drapeau du 9<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sibériens, Popelnioukhov, raconte l'assaut d'une montagne voisine du village de Pensihou :

« A 1 heure du matin, le régiment se leva sans bruit et se porta en avant... Le jour commençait à poindre quand tout à coup les Japonais sonnèrent l'alarme et allumèrent un signal sur la crête même que le régiment allait attaquer. Le premier bataillon tenait la droite, le troisième la gauche; le deuxième suivait un peu en arrière, formant la réserve. Les Japonais commencèrent une vive fusillade, couvrant le régiment d'une pluie de balles. Les soldats tombaient comme des gerbes, *mais le régiment continuait à avancer sans tirer* (2).

(1) Voir : Général MEUNIER, *La Guerre russo-japonaise* ; général DE HEUSCH, *Considérations sur la Guerre russo-japonaise* (*Journal des Sciences militaires*, 15 février 1909).

(2) Voilà bien ce qui différencie l'assaut de l'attaque; dans celle-ci, on s'efforce de gagner de plus en plus du terrain en avant et d'éteindre le feu de l'adversaire : on marche et on tire. Dans l'assaut, on n'a plus le temps de tirer; il faut marcher, il faut courir; c'est la fuite en avant. Si on s'arrête pour tirer c'est qu'on ne se sent plus la force d'aller plus loin, c'est que le moral faiblit; tout est perdu, ou tout est à recommencer.

« ...Les premiers et troisième bataillons, leurs chefs en tête, arrivèrent au sommet des deux côtés. Voilà la redoute elle-même... Les Japonais lançaient de leurs tranchées des grenades à main, des pierres, même des fusils. Le clairon-major Kihvedortschorsk sonna la charge, répétée par tous les autres, et un puissant hurra se fit entendre. Les premiers et troisième bataillons pénétrèrent dans l'ouvrage ennemi et se mirent à jouer de la baïonnette... Les Japonais se retirèrent; on en tua beaucoup... La montagne resta dans nos mains. Elle nous coûtait cher (1); *mais notre régiment avait rempli la mission que nous avait donnée notre brave général* (2). »

*Cha-Ho* (combat du 13-14 octobre 1904).

Les batteries du colonel Smolenski (deuxième groupe de la 9<sup>e</sup> brigade d'artillerie) furent assaillies à la baïonnette, le 14 octobre au matin, à Cha-ho-pou. Les Japonais remportèrent un succès complet; les Russes perdirent là seize officiers et trois cents hommes (3).

*La colline de l'Arbre Isolé.*

Colline Poutilov (16-17 octobre 1904).

C'est par une attaque à la baïonnette que les Russes reprirent la colline de l'Arbre Isolé, perdue par eux le soir du 15 octobre. Pendant que le général-major Novikov se mettait en marche à 5<sup>h</sup>30 du soir, le régiment Pétrowski en tête, puis Wilmanstrand, et enfin Sémipalatinsk arrivé avec l'artillerie, le 36<sup>e</sup> tirailleurs, à sa gauche, s'avancait dans la formation suivante :

(1) 600 hommes et 13 officiers tués et blessés.

(2) Comptes rendus du *Rousskii Invalid*, 5<sup>e</sup> fasc., p. 207-208.

(3) Capitaine KRASNOW, Comptes rendus du *Rousskii Invalid*; NISSLER, *Enseignements tactiques de la guerre russo-japonaise*.

Deuxième bataillon marchant vers le sud de la colline.  
Troisième bataillon, partant de l'est, droit sur le sommet.  
Premier bataillon, en réserve au centre.

Le régiment marcha jusqu'au pied de la colline dans un silence complet. Accueilli par une violente fusillade, il continua sa marche sans riposter, sauta sur les défenseurs à la baïonnette et enleva la colline que, bientôt pris d'écharpe à courte portée par un violent feu, il dut évacuer à 11 heures du soir.

Pendant ce temps, Poutilov attaquait à la droite de Novicov, s'avancait jusqu'à 50 pas des tranchées japonaises, moment où il subit le feu des défenseurs, s'élançait à la baïonnette, et enlevait la position.

Les Japonais laissèrent là 1.300 cadavres, 100 prisonniers et 11 pièces de canon.

Ce succès est dû entièrement à la baïonnette, les Russes n'ayant pas fait usage du feu (1).

#### *Bataille de Moukden (2-3 mars 1905).*

Dans la nuit du 2 au 3 mars 1905, la deuxième brigade de la garde japonaise attaqua les positions fortifiées des Russes sur la rive nord du Cha-Ho.

Le 4<sup>e</sup> régiment, avec une compagnie de pionniers, avait mission d'attaquer les retranchements au nord de Goshokobokuhoshi et au nord-est de Tokaton. Il partit de Tatsuto à 3 heures du matin ; lorsqu'il atteignit le Cha-Ho, les six compagnies de première ligne furent accueillies par le feu des sentinelles ; elles se formèrent en ligne déployée, et les trois compagnies de réserve restèrent en colonnes de compagnie derrière.

Bientôt de Idayama partit un feu violent ; aussitôt le

(1) Capitaine AGATHONOV, Comptes rendus du *Rousskii Invalid*, fasc. 5.

colonel fit appuyer ces trois compagnies à droite en les laissant dans la même formation.

Les compagnies de tête atteignirent les réseaux de fil de fer dans lesquels on fit des trouées. Dès que ces défenses accessoires furent détruites, ces compagnies s'élançèrent à la baïonnette, sans tirer, sous un feu violent partant des tranchées, et s'emparèrent à peu près en même temps du sommet de Idayama et d'une croupe située à gauche (1).

#### *Le siège de Port-Arthur.*

Le siège de Port-Arthur fourmille d'attaques, d'assauts violents et sauvages tentés, exécutés par les Japonais sur les ouvrages russes. C'est :

#### *Première attaque générale.*

Du 15 au 20 août 1904, les attaques successives couronnées de succès par la prise de la redoute de la colline de 174 mètres ;

Les 22 et 23, les attaques sur les forts de Panlong-Est et Panlong-Ouest ;

Le 24, l'assaut du mur chinois par la 6<sup>e</sup> brigade, bientôt suivie par la 10<sup>e</sup>.

Ces diverses attaques, qui donnaient aux Japonais les deux forts de Panlong et la colline de 174 mètres, leur coûtèrent 15.000 hommes hors de combat. Mais Nogi avait un pied dans la place.

Puis on trouve encore :

#### *Deuxième attaque générale.*

Le 19 septembre, l'assaut de la redoute Kouropatkine.

(1) Lieutenant-colonel JANIN, *Aperçu sur la Tactique des armées russes et japonaises en Mandchourie*, p. 126-127.

Le 20 septembre, l'attaque de la colline de 203 mètres, et l'assaut du Namakoyama.

Ensuite :

*Troisième attaque générale.*

Le 16 octobre, l'assaut d'Hatchimaki.

Le 30 octobre, l'attaque suivant les sept objectifs ci-après : fort Kikouan-Est, Kobou, Colline Q, fort Kikouan-Nord, colline P, fort Ehrlong-Est, fort Ehrlong-Ouest.

Le 31, nouvelle attaque de Kikouan-Nord.

Ces attaques coûtaient encore 13.000 hommes aux Japonais.

Enfin,

*Quatrième attaque générale.*

Le 22 novembre, l'attaque sur Kikouan-Est où, pendant sept heures, on se battit avec un acharnement tel que les combattants se barricadaient avec des cadavres.

Le 26 novembre, l'attaque d'Ehrlong-Ouest, d'Hatchimaki, de Panlong, de Kikouan-Nord, de la batterie Q, de Kikouan-Est.

Il y eut là d'atroces combats. Les Japonais renouvelèrent cinq fois l'attaque de la gorge de Kikouan-Est. A Kikouan-Nord, le corps-à-corps dura six heures, et il y eut aussi là cinq attaques successives. A Ehrlong-Est, sept assauts se succédèrent jusqu'à minuit. Dans Ehrlong-Ouest, le corps-à-corps dura toute la nuit et se prolongea jusqu'au matin.

Cet assaut du 26 coûtait 12.000 hommes aux Nippons, mais Nogi luttait avec une indomptable énergie.

Les 27 et 28 novembre, c'est l'attaque de la colline de 203 mètres (quatre assauts en deux heures, du côté d'Akasaka), puis attaques et contre-attaques se succédant sans répit jusqu'au 2 décembre au soir. Le 3 et le 4, morte de fatigue, l'infanterie japonaise s'arrête.

« Le 5 dans l'après-midi, les Japonais firent un suprême effort. Le général Saïto, avec huit bataillons de la 7<sup>e</sup> division, monta à l'assaut. Les drapeaux des régiments avaient été placés de telle sorte que les troupes devaient défiler devant eux. Chaque bataillon fut arrêté devant son drapeau; les hommes le saluèrent et jurèrent d'enlever la colline ou de mourir. Ils tinrent leur serment. Après une lutte corps à corps qui dura quatre heures, ils se rendirent maîtres en même temps de la colline de 203 mètres et d'Akasaka (1). »

Il en coûtait encore aux Japonais 8.000 tués et blessés.

Enfin, le siège tirait à sa fin. On y vit encore :

Le 18 décembre, l'attaque de Kikouan-Nord où, après l'hésitation du 22<sup>e</sup> japonais, le 38<sup>e</sup> donna l'assaut à 7 heures du soir, et où la lutte à coups de baïonnettes et de grenades à main se prolongea jusqu'à minuit, coûtant 800 hommes au général Samedjima;

Le 28 décembre, l'assaut du fort Ehrlong-Est et la lutte pour sa possession, lutte qui dura de 10 heures du matin à 8 heures du soir, et où les Japonais perdirent un millier d'hommes, tués ou blessés.

Enfin, Port-Arthur fut pris.

Pour montrer l'acharnement des adversaires, lors des combats livrés autour de cette place, je ne puis mieux faire que de citer les paroles du général Ian Hamilton, après sa visite à la colline de 203 mètres, le 20 janvier 1905, c'est-à-dire deux mois après les attaques décisives des Japonais.

« On voit, au premier coup d'œil, que cette colline est étrange. Des interventions humaines lui ont enlevé sa forme primitive, et, sur sa surface dévastée et mise à nu par le plomb, il ne reste même plus un brin d'herbe desséchée. Pour rompre l'affreuse monotonie du labourage infer-

(1) G. DE GRANDPREY, *Le Siège de Port-Arthur*, p. 76.

nal auquel elle a été soumise, on voit seulement par endroits la couleur fanée d'une robe ou d'un jupon de femme, qui a servi à faire des sacs à sable, ou les crevasses jaunâtres produites par l'éclatement des obus explosifs.

« Voici comment ont procédé ces laboureurs de l'enfer. La colline a d'abord été découpée en tranches par des sillons innombrables et profonds. Ces entailles et les murs qui les séparent ont ensuite été brisés, pilés, écrasés et réduits en un chaos pierreux informe. On voit par endroits des fragments de rochers et des éclats d'obus agglutinés ensemble par un ciment fait de chair et de sang. L'habitude est cause que je puis voir sans pâlir une tête humaine surgir du sol, ou rencontrer sur mon chemin une jambe ou toute autre partie du corps humain. Mais, ici, les cadavres ne paraissent pas s'échapper de terre : c'est la terre elle-même qui est faite de cadavres. Partout il y a des corps ou des lambeaux de corps aplatis et damés dans la terre, dont ils semblent faire partie. Bien des fois, en gravissant cette colline macabre, j'ai failli marcher sur des tas de poussière dans lesquels j'ai reconnu, juste à temps, à leurs contours indécis, des formes humaines, tordues, déchiquetées et démesurément allongées par la force de quelque terrible explosion. Les murs eux-mêmes qui sont restés debout sont faits de couches superposées de cadavres gelés et de sacs de sable (1). »

#### *Les Français au Ouadaï.*

« Depuis deux mois (2) le Ouadaï est troublé par des soulèvements. Cette agitation éclata soudainement, en juin, au nord d'Abécher, chez les Kedeys, farouches montagnards, qu'aucun sultan ne put jamais soumettre com-

(1) HAMILTON, *Journal de route*, t. II, p. 290-291.

(2) Ceci est daté d'Abécher, 10 août 1911.

plètement. Une expédition fut tentée contre eux par le commandant Hilaire, en même temps qu'elle avait pour but de porter secours à la colonne du capitaine Arnaud, qui opérait chez les Aboucharib, voisins des Kedeys, et qui alors était menacé par plusieurs milliers de Kedeys, armés de lances et de sagaies, commandés par l'aguid Djiané, un des principaux lieutenants de Doudmourah, et une cinquantaine de cavaliers de l'ancien sultan.

« L'attaque se produisit dans la matinée du 1<sup>er</sup> août, à Outarouan, où le capitaine Arnaud campait avec deux sections comptant ensemble 80 tirailleurs seulement, sous les ordres des lieutenants Bordachar et Theral. Avant le lever du jour, celui-ci était parti avec sa section pour soumettre au village peu éloigné.

« ... Il était 7 heures, lorsqu'une des sentinelles signala des groupes descendant une pente rocheuse voisine du camp. Le terrain, à cet endroit, était très couvert, le capitaine Arnaud crut d'abord qu'il n'avait affaire qu'à un adversaire peu nombreux et il chargea le lieutenant Bordachar de faire tirer quelques feux de salve dans sa direction. *Mais les Kedeys ne s'arrêtèrent pas*, et bientôt une colonne importante apparut et se divisa en trois groupes pour son attaque. Au même instant, les cavaliers de Doudmourah, qui avaient délaissé leur chevaux pour aller s'installer dans des rochers, un peu en arrière des Kedeys, ouvrirent sur les tirailleurs un feu nourri; leurs balles, heureusement, tombaient toutes à quelques mètres en avant de notre petite troupe.

« Il y eut de notre côté une seconde d'émotion. Si la colonne se laissait entourer par l'assaillant, elle allait être décimée. Il lui fallait se dégager coûte que coûte. Le capitaine Arnaud divisa donc ses faibles forces en trois groupes (1), qui, baïonnette au canon, s'élançèrent à la

(1) Donc de douze à quinze hommes.

rencontre des Kedeys, qui n'avaient pas pu encore faire usage de leurs sagaies.

« Ce fut une charge héroïque. Le lieutenant Bordachar avait reçu la mission la plus sérieuse, car, avec quinze hommes, il devait arrêter le groupe derrière lequel se trouvaient les cavaliers de Doudmourah et déloger ensuite ces derniers de leurs rochers.

« Mais les tirailleurs se ruèrent sur ceux qui étaient devant eux avec une impétuosité telle, qu'en arrivant au contact, ils bouleversèrent les premiers rangs des Kedeys. Effrayés par la soudaineté et la vigueur de cette attaque, ceux-ci se replièrent. Pourchassés par les tirailleurs, ils reculèrent encore, puis s'enfuirent sans pouvoir se servir de leurs armes.

« Pendant ce temps, les deux autres groupes de Kedeys étaient attaqués avec la même violence. Ils semblaient vouloir résister, mais lorsqu'ils virent les adversaires du lieutenant Bordachar prendre la fuite, ils les imitèrent.

« Étonnés par l'attitude des Kedeys qui, en d'autres rencontres, avaient fait preuve d'une certaine bravoure, les cavaliers de Doudmourah qui, pendant les charges à la baïonnette, n'avaient pu tirer sur les tirailleurs, commençaient à donner des signes d'inquiétude. Isolés sur la montagne, leur situation pouvait devenir critique. Aussi, lorsqu'ils constatèrent que le lieutenant Bordachar allait les tourner, ils s'éclipsèrent parmi les roches.

« Réunissant sa petite colonne, le capitaine Arnaud alla alors en toute hâte s'installer sur un mamelon d'où il activa à coups de fusil la déroute des bandes qui étaient venues l'attaquer. A 10 heures, tout était terminé. »

Paul ERIO (*Le Journal*, du 9 octobre 1911.)

Je terminerai cette partie de mon travail par cette simple remarque : il n'est pas étonnant, après toutes ces

actions de guerre, actions souvent aussi héroïques dans la défense que dans l'attaque, et où brillèrent toutes les plus belles qualités militaires des combattants : énergie, bravoure, endurance, ténacité, courage, esprit de sacrifice poussé à l'ultime degré, il n'est pas étonnant, dis-je, de voir le pour cent élevé des blessures faites à la baïonnette, par l'arme des braves et des lurons. Celle-ci est sortie de l'ombre des fourreaux où les théoriciens menaçaient de la reléguer. Espérons que le clair soleil la fera miroiter aussi dans les mains de nos hommes, et que l'éclair de l'acier continuera à marquer le sillon sanglant que tant de fois la *furia francese* a tracé dans les rangs ennemis; le sillon, signe précurseur de la victoire.

DEUXIÈME PARTIE

CHARGEZ !

*« Quand je suis sur mon cheval, Dieu seul est plus haut que moi. »*

(Vieux dicton cosaque.)

*« La cavalerie française est la première du monde, car elle charge à fond. »*

(WELLINGTON.)

*« Avec l'esprit cavalier, des pygmées deviennent des géants. »*

(Un colonel de cavalerie : La Cavalerie dans la guerre future.  
*Journal des Sciences militaires*, 15 décembre 1908, p. 525.)

*« Suspend à ton chevet ta latte et sa dragonne.  
« O cavalier ! ton sabre est ton meilleur ami. »*

(DE PLANHOL, Poésies : *Le Sabre*, p. 91.)

ACTION ET ROLE DE LA CAVALERIE  
DANS LE COMBAT

---

1° Pendant le jour.

Une cavalerie ardente, manœuvrière, fanatique de l'emploi de ses armes blanches, friande de la lame, pourra toujours trouver l'occasion de se distinguer, de prendre part à l'action et d'y jouer un rôle qui parfois, souvent même, sera extrêmement important. Je vais en donner ici comme preuve quelques exemples tirés de manœuvres auxquelles j'ai assisté. « Ah! les manœuvres, dira-t-on; est-ce là l'image de la guerre? » Je n'en sais rien, n'ayant encore jamais eu la chance de faire cette dernière. Mais, si les manœuvres ne sont pas toujours l'image de la guerre, elles n'en devraient pas moins cependant représenter aussi fidèlement que possible cette image. Aux manœuvres, il peut y avoir des invraisemblances, des conventions paraissant parfois absurdes à des yeux non prévenus; mais il ne doit ou plutôt il ne devrait pas y avoir de fautes; et j'entends par telles l'oubli absolu ou le mépris des prescriptions de nos règlements. Si une troupe ne se garde pas ou se garde mal pendant les manœuvres, pourquoi voudrait-on qu'elle se gardât mieux en temps de guerre, ou qu'elle n'oubliât pas des principes essentiels avec lesquels elle ne s'est pas suffisamment familiarisée en temps de paix, pendant la période d'instruction. Si l'instruction est mauvaise ou simplement passable, l'application ne peut être bonne.

Or donc, en 1896, autant que je puis me rappeler, et du côté de Jargeau et de Sully-sur-Loire, nous faisons des manœuvres de division. Il devait y avoir un magnifique rassemblement de la division sur un terrain reconnu à l'avance, afin de pouvoir faire un non moins magnifique déploiement, un déploiement classique de terrain de manœuvre, ennemi supposé loin de là, afin de ne pas troubler la fête. Pendant la durée du trajet pour se rendre au point de concentration, cet ennemi cependant avait l'audace de vouloir travailler. Nous étions prévenus que des partis de cavaliers menaçaient notre flanc droit. Pour ne pas ralentir la marche, les hommes du côté droit de la colonne avaient tous des cartouches prêtes dans la cartoucière, et devaient toujours avoir un œil du côté dangereux, le terrain étant très couvert de ce côté et propice aux surprises. De fait, quelques coups de fusil furent tirés sur des cavaliers trop entreprenants qui, d'ailleurs, en auraient vu tout autant et avec plus de profit, s'ils avaient su mieux utiliser le terrain.

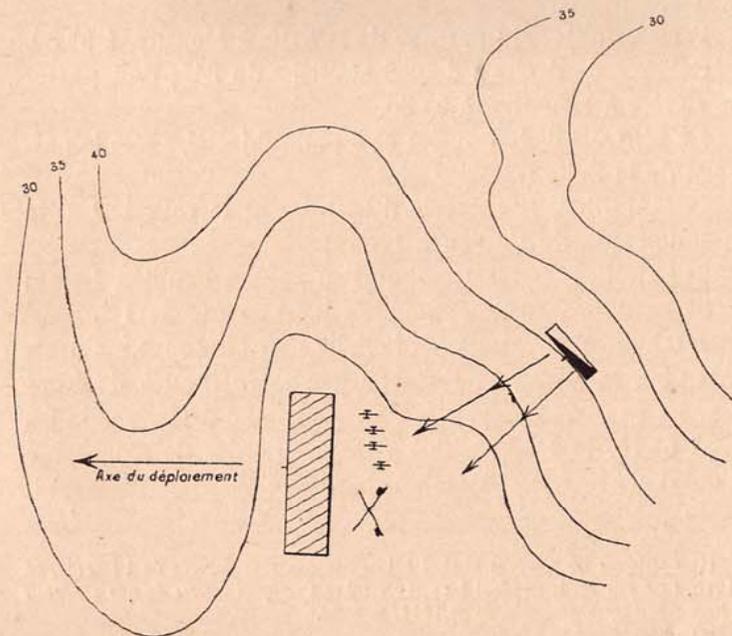
La division se rassembla donc tout entière dans une cuvette, face à la direction dans laquelle elle devait faire son déploiement. On ne s'était gardé que quelque peu en avant, mais nullement en arrière et sur les flancs, et cela juste au moment où la chose était le plus nécessaire. Il semblait que, parce que cette troupe était tout entière massée, elle n'avait plus rien à craindre, alors que c'est tout le contraire. D'ailleurs les événements allaient le démontrer, et ce qui devait se produire arriva. Deux escadrons (c'étaient les cavaliers qui nous avaient harcelés pendant la marche) arrivèrent à l'abri d'une croupe et tombèrent à bride abattue sur les derrières de la division. Je vois encore les sapeurs du génie courant à leurs faisceaux et les artilleurs se fourrant sous leurs pièces. Ah! c'eût été une belle gabegie... Il y avait de quoi tirer une belle leçon de cet oubli des plus élémentaires précautions.

On s'en garda bien. Qui fut ramassé d'importance? Les chefs qui se laissèrent ainsi surprendre? Point du tout. On tança vertement le chef de la cavalerie; on tomba sur cet

.....intrus  
D'où venait tout le mal,

sur celui qui dérangeait ainsi tout le beau spectacle de l'impeccable déploiement que l'on n'allait plus pouvoir faire si ces gêneurs, si ces importuns, restaient là. Aussi les envoya-t-on au diable panser leurs chevaux... ainsi que les hypothétiques blessures dont, paraît-il, ils ne devaient jamais se remettre.

Il paraît qu'il y a encore quelque chose à faire de ce côté, puisque voici ce qui se passait en l'an de grâce 1910, sur deux théâtres différents des grandes manœuvres :



1. *Manœuvres d'armée de Picardie.*

« 14 septembre. — Quelles que soient les circonstances dans lesquelles les batteries de la 1<sup>re</sup> division de cavalerie ont pu se glisser jusque sur les derrières du parti bleu, il paraît regrettable que plusieurs bataillons aient pu ainsi être surpris. Il appartenait évidemment au commandant de cette réserve de prendre les dispositions de sûreté indispensables pour que les troupes sous ses ordres ne fussent pas exposées à recevoir des projectiles (1). »

2. *Manœuvres de brigade du 1<sup>er</sup> corps, 1910.*

Journée du 12 septembre (2).

Le 145<sup>e</sup> fait partie de la colonne de gauche d'une brigade mixte.

Premier objectif : passage de la Selle à Montay, à 5<sup>h</sup> 30.

Colonne de droite : deux bataillons du 84<sup>e</sup>; doit passer la rivière à Neuville, à 5<sup>h</sup> 30.

Le 145<sup>e</sup> vient de Bousies et a pour objectif, après le passage de la Selle :

1<sup>er</sup> bataillon, la sucrerie d'Inchy, par la cote 130 et la grande route du Cateau à Inchy;

2<sup>e</sup> bataillon, ferme Rambourlieu par La Feuillée, ferme;

3<sup>e</sup> bataillon, réserve; même itinéraire que le 1<sup>er</sup>.

A 6 heures, le passage de la Selle s'effectue sans incident.

A 6<sup>h</sup> 30, la ferme de Rambourlieu est attaquée de front par les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies, sur son flanc droit, par la 8<sup>e</sup>.

A 6<sup>h</sup> 15, le 1<sup>er</sup> bataillon recevait l'ordre de marcher à l'ouest de la ferme Rambourlieu.

(1) Critiques du général Michel à la suite des manœuvres de Picardie, en 1910. Cité par M. le général LANGLOIS : *Les Critiques écrites de nos généraux* (*Revue Militaire générale*, avril 1911, p. 375).

(2) Souvenirs personnels.

Surpris par la violence de l'attaque, l'ennemi abandonna la ferme. La réserve et l'artillerie, qui se trouvaient séparées de la route du Cateau par une petite crête sur laquelle il n'y avait pas d'yeux (c'était sur son flanc droit et presque sur ses derrières), sont tout à coup chargées à la baïonnette par le 1<sup>er</sup> bataillon du 145<sup>e</sup>, suivi bientôt du 3<sup>e</sup>. Le 1<sup>er</sup> bataillon tomba à 200 mètres à peine sur cette réserve massée et sur l'artillerie qui furent complètement entourées. L'artillerie fut annihilée par décision d'arbitre (1).

Eh bien! en voyant ce que les pédestriens, marchant à la petite allure qui leur est habituelle, ont pu faire là, on peut déduire quel aurait été le résultat s'il y avait eu de la cavalerie et si elle se fût précipitée à toute bride sur ces forces, puis, continuant sa course, fût tombée sur les premières lignes adverses, les prenant ainsi complètement à dos. Ce jour-là, M. le général Bizard reprocha aux défenseurs de la ligne de la Selle d'avoir abandonné leur position en laissant les portes toutes grandes ouvertes; on peut ajouter qu'ils fermèrent par contre leurs fenêtres.

Oui, mais j'entends d'ici les grincheux s'écrier de nouveau : « Tout ça, c'est du travail du temps de paix! » Ah! Messieurs, vous voulez du travail du temps de guerre. Le travail en bridon ne vous suffit pas; il vous faut le travail en bride. Ce n'est pas bien difficile de vous donner toute satisfaction. Vous voulez de la guerre. En voilà. Je ne vous montrerai pas des nuées d'escadrons cavalcadant sous un chef renommé, tels ceux de Murat et de Ney. Non, mais tout simplement quelques dizaines de braves centaures, ayant conscience de leur tâche et de leur rôle, ayant une bonne et solide lame — ou une lance effilée — attachée à leur poignet, ayant surtout du cœur au ventre.

Tenez, voici Kellermann à Marengo, coupant la colonne

(1) *Journal des marches et opérations du 145<sup>e</sup>*. Carte au 1/80.000<sup>e</sup>, Cambrai nord-est.

*victorieuse* de Mack, l'obligeant à mettre bas les armes, sauvant ainsi Bonaparte, et changeant peut-être, par ce mince événement, la face de l'Europe. Et quelles sont donc les forces dont il disposait? Au moment de la charge, les 2<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> régiments de cavalerie (grosse cavalerie, cuirassiers) comptaient encore 150 chevaux auxquels vinrent s'ajouter une centaine de cavaliers d'autres régiments (1). « Deux cents hommes seulement, dit Kellermann, ont fait mettre bas les armes à 6.000 grenadiers... Cet étonnant succès ne m'a pas coûté plus de vingt hommes tués et blessés. »

« Le miracle de Marengo serait-il encore possible aujourd'hui, malgré les armes à longue portée et à chargement rapide? Aujourd'hui, comme à Marengo, à la faveur du terrain, à la faveur de la poussière, des circonstances du combat, etc., etc., la cavalerie pourra s'approcher à 400 ou 500 mètres d'une troupe d'infanterie (2) et l'attaquer par surprise.

« Que se passera-t-il alors? Si ce sont les armes qui ont manqué aux Autrichiens, la question demeure sans réponse. Mais n'eussent-ils eu que des piques, 6.000 hommes d'infanterie résolus à ne pas se rendre, ne devaient-ils pas exterminer 200 cavaliers. Si donc ils n'ont tué ou blessé que 20 hommes, c'est qu'ils ne se sont pas servis de leurs armes; la surprise et la terreur (3) les leur ont fait tomber des mains.

(1) Dans un écrit, daté de 1834, le duc de Valmy porte l'effectif de sa brigade à 400.

Voir : DUC DE VALMY, *Campagne de 1800*; DE CUGNAC, *Campagne de l'Armée de réserve en 1800*, t. II, p. 403 et suiv.; Commandant PICARD, *Le Rôle de la Cavalerie à Marengo* (*Journal des Sciences militaires*, t. II, p. 360 et suiv., et t. III, p. 94 et suiv.).

(2) Et même plus près.

(3) Pareil fait peut être noté, même contre une attaque d'infanterie « A Massaouah, les recrues italiennes sont tellement terrorisées (impressionnées et presque hypnotisées) par les cris des Abyssins que, malgré les objurgations de leurs officiers, elles ne se servent pas de leurs armes. » (Lieutenant-colonel MONTAIGNE, *Études sur la Guerre*, p. 82.)

Qu'importait dès lors que les fusils fussent à pierre ou à répétition (1)! »

Voilà ensuite la brigade Pultz à Custoza, mettant en plein désordre la division prince Humbert et immobilisant pendant toute la journée les divisions Humbert et Bixio, paralysées par la *simple menace* du choc.

Voilà encore les trois pelotons de lanciers de Sicile, sous les ordres du capitaine Bechstoldsheim, — 100 hommes, s'il vous plaît, Messieurs les détracteurs de l'audace, — 100 hommes qui, dans la même journée de Custoza, se précipitent sur la 1<sup>re</sup> brigade (Pisa) déployée, de la division Cerale, la traversent en trombe, fondent sur la 2<sup>e</sup> brigade (Forli) en colonne derrière, et jettent une véritable panique dans cette troupe, qui ne put réussir à se réorganiser de la journée.

Ainsi, 100 hommes contre 16 bataillons, contre près de 8.000 adversaires (2)!

Après cette dernière prouesse, il ne nous reste plus qu'à tirer l'échelle et à penser, avec M. de Vogüé, que « quelques centaines d'hommes prêts à mourir, cela fait beaucoup de monde, beaucoup plus que ne le croit l'arithmétique ».

On pourra encore objecter que de petites troupes de cavalerie parviendront ainsi à se glisser à travers les couverts et les abris du champ de bataille, mais que ce qui est possible à ces faibles effectifs ne le sera plus avec une masse telle qu'une division de cavalerie, voire même une simple brigade.

C'est encore une erreur, et j'en vais donner deux exemples tirés des manœuvres d'armée exécutées en 1905 sous la direction du général Brugère.

(1) Commandant PICARD, ouvrage cité (*Journal des Sciences militaires*, 1900, t. III, p. 104).

(2) Voir VERDY DU Vernois, *Études d'Histoire militaire*, p. 106 et suiv.

*Combat de Thil (5 septembre) (1) (2) (3).*

Le premier jour de la prise de contact entre les 5<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> corps, mon régiment, le 82<sup>e</sup>, se trouvait en réserve au nord de Ville-sur-Terre (à 5 kilomètres au sud de Soulaines), sa droite appuyée à ce village; il faisait face à Trémilly. A notre gauche était massée la 5<sup>e</sup> brigade de cavalerie de corps, à peu près à la naissance du ruisseau qui se jette dans le ru des Vignes, vers la cote 165.

Si l'on examine le terrain, on voit qu'il se présente sous forme de larges ondulations, et qu'il est peu couvert dans cette région. Or, je causais avec un camarade quand, deux minutes plus tard, me retournant, je ne vis plus la cavalerie; elle était disparue, volatilisée; ce n'est qu'un certain temps après, alors qu'elle gravissait les pentes du grand éperon qui, du bois de Der, se dirige vers Soulaines, pour se rabattre ensuite vers l'est, qu'elle redevint visible.

Or, supposons le 82<sup>e</sup> en réserve comme il l'était, mais ne se couvrant pas, ne se gardant pas. Il est évident que cette troupe de cavalerie, ayant réussi à s'éclipser très facilement sans que personne presque s'en doutât, aurait pu tout aussi bien, ayant repéré cette troupe de loin, s'en approcher avec autant de facilité et la charger avec toutes chances de succès.

Enfin, dans ces mêmes manœuvres, le dernier jour de la bataille de Rosnay-l'Hôpital, 9 septembre, toute une brigade légère du 20<sup>e</sup> corps chargea à la fin de l'action un groupe d'artillerie et le 82<sup>e</sup>, en lignes de bataillons en colonnes doubles, les compagnies en lignes de sections par quatre. Cette charge se passait à peu près à hauteur de

(1) Souvenirs personnels.

(2) Voir général L..., *Les Grandes Manœuvres en 1905*, p. 68-69.

(3) Carte au 1/80.000<sup>e</sup>, Chaumont nord-ouest.

la cote 148 (limite d'arrondissement), près de la route de Brienne à Vitry-le-François, mais à l'ouest de cette route (1).

Cette cavalerie débouchait de la vallée du Ravet, et, de ce côté non plus, le terrain n'est pas très accidenté, mais il est couvert par des rideaux d'arbres.

Il y avait là un peu d'invraisemblance, je le veux bien. La cavalerie aurait éprouvé des pertes, — énormes peut-être — c'est possible, certain même. Mais au moins les chefs qui la commandaient avaient de l'allant, du mordant; ce n'est pas eux qui, comme V. Hartmann à la bataille de Beaune-la-Rolande, seraient restés immobiles avec quatorze escadrons sur le flanc de la division Polignac, en pleine retraite, pour ne pas dire en déroute, toutes armes mélangées, troupeau plutôt que troupe.

Nos hommes avaient la baïonnette au canon. On leur recommanda de se serrer et de tenir l'arme bien droite. Les petits chasseurs s'engouffrèrent au galop de charge dans tous ces créneaux, et, ma foi, nous leur criions : « Bravo ! » au passage. Cela faisait vraiment plaisir à voir.

Ainsi donc, nous avons des exemples de ce que peuvent faire de minimes forces de cavalerie, aux manœuvres et à la guerre. Pourquoi ce qui est permis à ces forces, ce qui leur est possible, ne le serait-il pas à de grosses masses de cavalerie? Que faut-il à celles-ci pour réussir? Le coup d'œil et l'esprit de décision du chef : tout est là. Une fois vu l'objectif et connu le but à atteindre, il s'agit, pour le véritable chef, de donner un ordre, et l'exécution s'accomplit, rapide, à toute vitesse; c'est la caractéristique de l'arme de la cavalerie, c'est ce qui fait sa force. Elle pourra toujours faire quelque chose : mieux que cela, de grandes choses, de superbes choses, si elle le veut, ou plutôt si ses chefs le veulent. Or, ce serait faire une suprême injure à

(1) Au 1/80.000<sup>e</sup>, Vassy sud-ouest, Arcis sud-est.

nos officiers de cavalerie que de supposer chez eux des sentiments contraires.

C'est ici le moment de rappeler les paroles du général Bonnal :

« Nous pensons... que la guerre de l'avenir verra se produire de très grandes charges de cavalerie, même contre l'infanterie et l'artillerie, et que le résultat de ces charges dépendra presque uniquement de la valeur des chefs qui les auront commandées.

« Dans toute bataille, en effet, on voit des troupes faiblir à tel ou tel instant de la lutte. Si, dans un pareil moment, une masse de cavalerie se précipite, comme l'oiseau de proie, sur une infanterie ou une artillerie plus ou moins démoralisée ou manquant de munitions, elle cueillera de beaux lauriers sans courir de grands risques (1). »

C'est dans le même esprit que le lieutenant-colonel de Fonclare, dans une conférence faite en février 1911 aux officiers du 145<sup>e</sup>, sur « Quelques idées sur le combat », disait : « Ce n'est pas suffisant de se garder en marche et de se garder en station; il faut encore et surtout se garder au combat. Sur les champs de bataille modernes, qui auront parfois 30, 40 kilomètres et plus de front, sur peut-être une vingtaine de profondeur, sur cet immense espace, qui oserait dire qu'il ne se produira pas de surprises? Et alors, que de beaux jours encore pour la cavalerie! Non, le rôle de la cavalerie n'est pas fini; il ne le sera que quand il n'y aura plus de surprises possibles. Or, ceci n'arrivera jamais. »

Je citerai encore le colonel de Maud'huy : « Un obus qui éclatera sur une troupe au repos... une charge de cavalerie arrivant sur une troupe en réserve et se croyant à l'abri du danger, la démoraliseront plus que des pertes considérables supportées en marchant à l'ennemi. » (*Infanterie*, p. 28).

(1) Général BONNAL, *La Récente Guerre sud-africaine et ses expériences* (*Journal des Sciences militaires*, 1903, t. I, p. 355).

« D'où nécessité dans tous les temps, mais d'autant plus grande que les effets des armes sont devenus plus foudroyants, d'un service de sûreté protégeant les troupes au repos, en marche, *sur le champ de bataille*. Un bon chef peut être vaincu, il ne doit pas être surpris. » (*Infanterie*, p. 28).

Trop souvent, nous raisonnons des cas tactiques rapportés aux terrains de manœuvres ou au terrain des manœuvres. Or, y a-t-il rien de moins comparable, par rapport au sujet qui nous occupe en ce moment, que la situation des hommes vis-à-vis de la cavalerie, aux manœuvres et à la guerre?

Évidemment, aux manœuvres, l'homme n'est pas déprimé par les longues heures, les journées interminables de la lutte. Il est parti le matin, peut-être dans la nuit, de son cantonnement ou de son bivouac; il a pris son café... ou il espère le prendre bientôt; il se couchera tranquillement quelque part, dans un lit ou dans la paille, sous la petite tente ou les abris de bivouac; les coups de fusil et de canon qu'il a reçus n'ont pas plus endommagé sa collection H. I. ou sa peau qu'ils n'ont affecté son moral; les coups de sabre se sont figés à 50 mètres au moins de sa figure ou de sa poitrine; donc, le physique est au complet, le moral aussi. Dans cet état, il est de toute évidence que le soldat d'infanterie jette un regard, je ne dirai pas méprisant, mais blagueur, mais dédaigneux, vers les centaures : « Allez-donc, leur crie-t-il, il y a longtemps qu'on vous aurait descendus! »

Mais à la guerre.

« Pensez donc à l'état dans lequel seront les troupes d'infanterie après plusieurs jours passés sous le feu, après plusieurs nuits de bivouac sur le champ de bataille, sans aucun abri, au milieu des morts et des blessés. Seront-elles encore capables de faire un feu ajusté, de faire même, quel que soit leur fusil, un feu ayant le sens commun? Franchement! une charge de cavalerie vigoureusement

menée n'a-t-elle pas les plus grandes chances de mettre en fuite tous ces pauvres diables ? L'artillerie, dit-on, rafaiera sur la cavalerie. L'artillerie ! ses canonniers seront aussi usés que les fantassins (1). »

Je sais bien que c'est un cas anormal que ces batailles de Mandchourie, qui n'en finissaient pas. Mais, même dans un combat rapide, de peu de durée, il pourra arriver, il arrivera même certainement que des troupes de certaines parties de la ligne de bataille recevront un maximum de projectiles ; ou encore, même sans cela, seront de par leur position en butte à des feux auxquels elles ne pourront répondre quelquefois qu'avec la plus grande difficulté. Car, en plein combat, on ne change pas de front ou d'objectif comme on changerait de chemise. On y est, on y reste, suivant le mot de Mac-Mahon ; mais on y reste, soit parce qu'on ne peut sortir de là, qu'on ne peut ni avancer, ni reculer, ni se déplacer latéralement ou obliquement, soit encore parce que la mission reçue implique ce sacrifice, et en ce cas... « quelle que soit l'arme de l'infanterie, si des bataillons sont fortement battus par des feux, il arrivera presque toujours un moment où les hommes auront perdu leur sang-froid, et alors la cavalerie les chargera avec de grandes chances de succès (2). »

Le major Hoppenstedt, dont les idées font autorité aussi bien de l'autre côté du Rhin que chez nous, dit aussi :

« ... La charge est le mot magique qui, durant la paix, incarne l'esprit cavalier qui doit enflammer le cœur de tous, jusqu'au dernier patrouilleur, esprit qui, en temps de guerre, doit se manifester comme ce fut le cas à Eisenach (3). Quand les charges telles que celle-là fondent

(1) Lieutenant-colonel BOISSONNET, *La Guerre actuelle (Revue Militaire générale)*, décembre 1910, p. 602.

(2) Th. FERRON, *Cours de Tactique*, p. 290.

(3) Charge faite dans la bataille hypothétique de Limbourg, au sud de la Nahe, livrée par une armée française ayant franchi le Rhin entre Cologne et Coblenz à une armée allemande couvrant Mayence, dont la mise en état

comme un ouragan sur les rangs en désordre de l'infanterie, ou enveloppent l'artillerie, elles répandent sur une étendue considérable la confusion, l'inquiétude et même, momentanément, la consternation. Le commandement ainsi peut en profiter pour faire avancer l'infanterie, déplacer l'artillerie, faire approcher les réserves et exécuter l'assaut ou la contre-attaque, ou bien entamer la retraite (1). »

Ce rôle, cet emploi de la cavalerie sont aussi considérés de la même façon par l'un des plus braves et des plus savants généraux de notre époque, le général Ian Hamilton, qui se battit dans tous les pays du monde et qui assista avec l'armée japonaise aux opérations de l'armée de Mandchourie. Lui aussi reconnaît que, même en pleine bataille, la cavalerie pourra intervenir. Voici ce qu'il dit au sujet de la fameuse charge d'infanterie de la brigade Okasaki contre les hauteurs de Terayama, à la bataille du Cha-Ho, le 11 octobre 1904.

« Au cours de mes campagnes passées, j'ai souvent eu l'occasion de désirer ardemment avoir sous la main de la cavalerie pour la jeter sur l'ennemi à un moment critique du combat. Je crois, d'ailleurs, que tous les chefs de quelque expérience ont éprouvé les mêmes sentiments. Mais, pendant la campagne de Mandchourie, pareille idée ne m'est pas encore venue à l'esprit ; aucune des deux infanteries adverses ne se laisserait bousculer ici par de la cavalerie, et les militaires les moins capables ont compris que la cavalerie ne peut avoir d'influence sur l'issue de la lutte qu'en mettant pied à terre pour se servir de ses carabines (2). Mais, hier, j'ai vu les hommes d'Okasaki inonder la plaine, dans ce que j'appellerai un « désordre

de défense est incomplète. Bataille livrée sur la position Mensfelden — Naheim-Nieder et Oberbrechen — Weyer — Eisenbach (Carte 1/320.000<sup>e</sup>, Mayence nord-ouest).

(1) HOPPENSTEDT, *La Bataille de l'avenir*, p. 285.

(2) Le général Hamilton ne parle évidemment que pour le cas spécial de la guerre de Mandchourie, et d'après le terrain et les circonstances.

ordonné », et chacun d'eux concentrant sur l'ennemi qui était devant lui toutes ses facultés et toute son énergie. J'ai senti alors pour la première fois que quelques escadrons russes bien commandés et adroitement menés à 800 mètres du flanc gauche de la formation japonaise auraient pu, avec un peu de chance, porter un coup fatal à la brigade Okasaki, dont les facultés morales et physiques étaient tendues à l'extrême par la charge qu'elle exécutait contre l'infanterie ennemie.

« Mais, pour commander une entreprise aussi hardie, le courage et l'allant ne suffisent pas. Pour réussir, il faut un sang-froid absolu qui permette d'attendre l'instant favorable. Le moment venu, il faut jeter au vent prudence et raison et faire appel à tout son cœur et à toute son énergie. Il faut encore avoir la confiance de ses hommes, pour être suivi ventre à terre par tous ses escadrons, au moment du déboulé, comme une reine d'abeilles est suivie par son essaim.

« ... Cette excursion dans le domaine nébuleux des possibilités n'a qu'une excuse; c'est le sentiment pénible que j'ai éprouvé hier à voir des masses de cavaliers russes rester en selle, inactifs, en simple spectateurs, alors que leur infanterie et leur artillerie luttaient avec une énergie et une vaillance telles que l'intervention de quelques centaines de carabines (1) aurait peut-être suffi à décider de la victoire longtemps incertaine (2). »

Mais pour cela, je le répète, il faut une cavalerie ayant du mordant. Tels chefs, telle troupe. Or, qui oserait dire que nos officiers de cavalerie prêchent la doctrine absolue du combat à pied, de la carabine remplaçant l'arme blanche? S'ils inculquaient à leurs hommes cette idée que le

(1) Lassalle, que n'étais-tu là ! Ce n'est pas des balles que tu aurais envoyé dans le tas. Tu aurais allumé ta pipe, tu te serais placé à cinquante pas en avant de tes escadrons, et puis : « Sabre main ! Chargez, corbleu, à la française ! »

(2) IAN HAMILTON, *Journal de route*, t. II, p. 201-202.

feu est pour eux la force principale, plus jamais leurs escadrons ne pourraient charger. A quoi bon, n'est-ce pas, se jeter dans la mêlée si, en combattant de loin, on obtient les mêmes résultats? Ils se mettraient dans une situation analogue à celle d'officiers d'infanterie qui demanderaient à ne conduire, à n'entraîner à l'assaut que des culs-de-jatte.

Ah ! non, mille fois non, nos officiers de cavalerie n'en sont pas encore, et je me hâte d'ajouter qu'ils n'y seront jamais, je ne dirai pas à cette évolution complète de la tactique de leur arme, mais plus, à cette période de veulerie qu'a si bien caractérisée en les termes suivants le général du Barail : « Lorsqu'on dit à un colonel de cavalerie : « Voilà l'ennemi », s'il répond qu'il va manœuvrer, c'est qu'il n'en veut pas. »

Je sais bien qu'on pourra encore m'objecter : « Vous prêchez pour la baïonnette. C'est évident, l'examen des pertes de la dernière guerre peut vous donner raison. Mais la cavalerie, qu'a-t-elle fait ? »

Elle n'a pas fait grand'chose, du moins au point de vue du combat. C'est encore évident. Mais on ne peut déduire des événements de la guerre russo-japonaise et du mode d'action de la cavalerie russe la ligne de conduite que pourront tenir des forces de cavalerie dans une grande action moderne. En effet, se sentant très inférieure, la cavalerie japonaise a presque toujours évité le combat à cheval, et s'est, on peut dire, toujours tapie sous les ailes de son infanterie, se transformant en quelque sorte en cette mixture qu'on a baptisée du nom d'infanterie montée. D'autre part, la cavalerie russe n'était pas véritablement une troupe de cavalerie telle que nous la comprenons. Elle comprenait surtout des Cosaques transbaïkaliens, qui étaient plutôt une sorte d'infanterie montée. Voilà les raisons pour lesquelles il n'y eut pas là-bas de grandes actions de cavalerie. Et cependant, que n'eût

pas pu faire un chef entreprenant, un vrai chef de cavalerie, dans la dernière partie de la campagne?

Non, il ne faut pas, suivant l'expression consacrée, s'emballer là-dessus, comme on s'est emballé sur l'uniforme kaki (kaki-kaka, dit Loukhiane Carlovitch), sur l'ineffable chapeau boer dont on avait rêvé de doter l'armée française; comme sur... Mais à quoi bon parler de tous ces engouements pour lesquels on ne s'intéresse — oh! bien peu de temps heureusement — que parce que notre caractère se prête à ces nouveautés et à ces imitations.

Ah! vieux Gaulois que nous sommes! Après tout, ce n'est pas un mal de nous ressentir et de nous ressouvenir de notre origine, et d'en subir les conséquences, car cette origine même a fait de nous ce que nous avons été et ce que nous sommes. Il n'y a pas à en rougir, ce me semble. Je laisse aux étrangers impartiaux le soin de formuler un jugement.

Done, je le répète, ne nous emballons pas; ne cherchons pas à..... découronner les montures de nos cavaliers.

Laissons aux cavaliers la foi en leur sabre, comme nous nous efforçons de laisser à nos fantassins la foi en leur baïonnette.

Écoutons la parole enflammée d'un vrai cavalier, d'un chef qui ne veut certainement pas conduire au combat de l'infanterie montée :

«... Nos balles pourront démoraliser l'ennemi, mais, pour l'avoir à notre merci, il faut aller à lui, le renverser, l'égorger, et pour cette tâche, rien ne vaut la trempe de bons sabres, emmanchés de bons bras.

« Le sabre!

« L'arme française par excellence, le fils de la framée. Plus docile que l'épieu, plus maniable que la francisque, c'est l'arme blanche accomplie, l'arme type, qui pique et qui mord — pointe et tranchant — besognant d'estoc et de taille, ouvrant de belles blessures, larges et loyales.

« Il a pour aïeules Joyeuse et Durandal, ces lourdes épées à deux mains et à double tranchant, qui abattaient d'un seul coup une tête humaine; et il dédaigne Flamberge et Balisarde, et Haute Clère, des héroïnes, soit, mais incomplètes et dégénérées.

« Au travail sournois de leurs piqûres de vipère, il oppose ses balafres pourfendues au grand soleil. Il ne s'affuble pas de noms sonores comme ces coquettes de cour et de parade; c'est le grand anonyme qui s'accommode moins des pierreries et des habits brodés que du corselet de buffle et de la cuirasse d'acier.

« ... Le sabre rustique est resté suspendu derrière nos chevaux, avec le harnois de guerre. Sa lame le démange; il sent sur elle des dartres de rouille, c'est possible; ce n'est qu'un temps d'épreuve. Il sait bien que son heure reviendra. Et il l'attend, patiemment, orgueilleux de ses fastes, mais jaloux surtout de son fier privilège, de son monopole glorieux : celui du sacrifice, qui l'a fait entrer dans l'histoire à Roncevaux, dans la légende à Waterloo, dans l'immortalité à Reichshoffen (1). »

Et après l'examen de l'outillage, l'emploi de l'outil :

« Et le sublime commandement : « Chargez ! » a ennobli l'air qu'il vient de déchirer.

« ... « Chargez ! » c'est l'envol des crinières et le cliquetis des mors; les injures superbes et le crissement des lames qui, dans un éclaboussement tiède, entrent dans quelque chose de résistant qui est le corps d'un homme; les éperons rouges jusqu'aux branches, les sabres rouges jusqu'à la poignée, les bras rouges jusqu'aux épaules, et, dans l'échevellement des crins, les corps penchés sur les encolures des chevaux cabrés. Et, sur le tout, encadrant le travail alerte des pointes, dominant tout, éclairant tout de sa couleur

(1) *Bulletin des Conférences de l'école d'instruction de la 20<sup>e</sup> région. Commandant D'ANDRÉ : Tendances actuelles de la cavalerie allemande. Année 1912, n<sup>o</sup> 1, p. 56-57.*

écarlate et chaude, la beauté du sang qui coule au grand soleil, roi du monde, témoin des carnages.

« ... « Chargez! » les grandes œuvres sont celles que l'on écrit avec du sang.

« ... « Chargez! » la sauvage besogne! le hurra saccageur! l'hosanna féroce! l'alleluia farouche et triomphal (1)! »

Après ce superbe envol lyrique, revenons à notre terre à terre.

« Certains écrivains militaires errent à la faillite de la cavalerie et, arguant des faibles services rendus par cette arme en Mandchourie, demandent la diminution, sinon la suppression à peu près totale de cette arme qui coûte cher.

« ... Si la cavalerie n'est plus faite que pour le combat à pied, il faut la transformer en infanterie montée. Elle sera avantageusement remplacée par des fantassins montés sur des bidets. Mais que ces fantassins à bidet ne se heurtent pas à des cavaliers qui galopent et sabrent; ils seront vite détruits ou rejetés dans les jambes des fantassins qui font étape à pied et sac au dos (2). »

Et surtout, la grande, l'unique raison pour laquelle la cavalerie a joué un rôle aussi terne dans cette guerre, la voici :

« La cavalerie n'a rien fait en Mandchourie *surtout parce que personne ne sut l'employer* (3) (4).

Personne, aussi bien Japonais que Russes.

« Il vint cependant une heure où la cavalerie japonaise eût pu, semble-t-il, jouer un rôle considérable : c'est au moment de la retraite effectuée par l'armée russe à la fin de la bataille de Moukden. La cavalerie groupée à la gau-

(1) Commandant D'ANDRÉ, ouvrage cité, p. 65.

(2) Lieutenant-colonel CORDONNIER, *Les Japonais en Mandchourie (Revue militaire d'Infanterie, n° 285, 15 septembre 1910, p. 222-223)*.

(3) *Id.*, *Ibid.*, n° 286, 15 octobre 1910, p. 325.

(4) Surtout à propos du rôle de la division Seimonow à la bataille de Wangou.

che de la troisième armée japonaise, devant l'extrême droite russe, comprenait une masse d'au moins six régiments avec de l'artillerie montée et des mitrailleuses; cependant, son action, dans cette circonstance, passa inaperçue. Or, il suffit d'avoir vu, sur les routes au nord de Moukden, les milliers de voitures, canons, armes, etc., abandonnés par l'armée russe en retraite pour se rendre compte des résultats qu'auraient pu obtenir quelques régiments de cavalerie se lançant hardiment à la poursuite des colonnes russes en désordre.

« Pourquoi cette inaction à un moment aussi décisif? *C'est qu'on n'accomplit bien à la guerre que la tâche accomplie.* Or... la cavalerie japonaise en était venue, au cours de cette longue campagne, à se considérer comme une sorte d'infanterie montée, et l'habitude fut si bien prise que le jour où, devant Moukden, il eût fallu jouer du sabre, elle fut incapable de cet effort (1). »

Et l'auteur de ces lignes ajoute encore :

« Un cavalier n'est ni un bicycliste, ni un fantassin monté; son rôle est autrement large et varié; peut-être n'est-il pas inutile de le rappeler. »

Hélas! non, mon général; il n'est pas inutile de le rappeler, comme il n'est pas inutile non plus de rappeler que la baïonnette a été faite pour être mise au bout du fusil... et pour s'en servir. Non, hélas; il n'est pas inutile de crier, de hurler aux mauvais bergers : « Le cheval, c'est ton arme à toi; écrase avec ton cheval, et frappe avec ton sabre (2). »

Il n'est pas inutile de clamer à tous les échos les strophes enflammées laissées par ce vrai et vaillant cavalier que fut le capitaine de Planhol :

(1) Général LOMBARD, *Le Principe de la liaison des armes dans la guerre russo-japonaise (Revue Militaire générale, t. I, p. 6)*.

(2) *Principes du général Dragomiroff (Revue militaire des Armées étrangères, 1<sup>er</sup> sem., 1895, p. 273-274)*.

Tâchons de surpasser nos pères,  
 Nous aurons leurs vieilles colères,  
 Pareille ardeur, pareils élans !  
 Une chaîne immense nous lie  
 Qui joint Friedland à Pavie,  
 Et Rezonville à Marignan.  
 Quand viendra la sombre journée,  
 Nous irons, vivants tourbillons,  
 A travers la lutte acharnée,  
 Foulant aux pieds les bataillons !  
 Quand luira l'aurore infernale,  
 Meurtrissant le flanc des cavales,  
 Allons nous venger et mourir !... (1)

Enfin, il n'est pas superflu de citer cette simple phrase du nouveau règlement de manœuvres de la cavalerie allemande, phrase qui indique en quelques mots la conception que se font de la lutte nos voisins d'outre Rhin : « Au cours d'une charge, le cavalier doit se battre jusqu'à épuisement complet, en restant sourd aux sonneries. » On peut certainement obtenir beaucoup d'hommes nourris de tels préceptes.

## 2° Opérations de nuit.

Si les opérations de nuit sont admises pour l'infanterie, il semble qu'il n'en soit pas de même pour la cavalerie. Et cependant, rien n'empêchera que ce qui s'est fait ultérieurement puisse se reproduire de nouveau.

Quand les troupes seront au contact, soit face à face dans les positions qu'elles occupent, soit l'une à la suite de l'autre dans les poursuites et les marches en retraites, la cavalerie pourra encore avoir un rôle possible et glorieux.

N'a-t-on pas vu à Egglofsheim, le 22 avril 1809, les cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice chargeant la

(1) DE PLANHOL, *Poésies, Saint-Cyr-Cavalerie*, p. 52-53.

nuit les cuirassiers de Goltzheim, les cuirassiers de l'Empereur et les hussards de Stipsicz, qui protégeaient la retraite de l'infanterie. « Jamais depuis vingt ans, dit Thiers, on n'a vu une pareille scène de désolation. »

A Arcis-sur-Aube, le 20 mars 1814, Sébastiani, à la tête des deux divisions Colbert et Exelmans, se lancer à l'attaque à 10 heures du soir, culbuter les cosaques de Kaisarow et tomber sur les bataillons de Frimont; puis être chargé à son tour par les cheuau-légers bavarois de Wierég, la garde à cheval prussienne et les cuirassiers de Kretow (1).

A Athies, le 9 mars 1814, la cavalerie de Katzler, de Blücher et de Ziethen désorganiser complètement le corps de Marmont, et être ainsi certainement la principale cause de l'échec de Napoléon devant les murs de Laon.

Et dans la nuit lugubre qui suivit Waterloo, les dragons et les uhlands de Roeder jeter la panique dans les débris de la Grande Armée, depuis le champ de bataille de Waterloo jusqu'à Frasnes, sur une profondeur de vingt-cinq kilomètres. Ce fut là, non pas même une opération militaire, mais « une vraie chasse à l'homme, dit Gneisenau, une chasse au clair de lune », « une chasse à l'homme » (2) bien que, suivant l'expression de Wellington, les coalisés étaient « fatigués à en mourir ».

Il pourra se présenter encore des journées et des nuits comme celles-là.

(1) Voir HOUSSAYE, 1814.

(2) Général PELLIO, *Waterloo*.

## II

## INFANTERIE CONTRE CAVALERIE

Je ne voudrais pas terminer ces quelques appréciations sur le rôle de la cavalerie au combat sans dire un mot sur certains procédés d'instruction qui m'ont beaucoup frappé et qui continuent toujours à me frapper, car les errements sur lesquels ils ont été fondés semblent vouloir se perpétuer.

Il est entré dans nos mœurs militaires en France — (et en cela ceux qui préconisent cette mesure, cette manière de faire sont logiques vis-à-vis d'eux-mêmes, puisque, selon eux, on ne se servira plus de la baïonnette, et la cavalerie ne chargera plus), — il est entré cette idée que contre la cavalerie, on ne se servira plus jamais de la baïonnette; on repoussera *toujours* la cavalerie par le feu. Et l'on voit ceci dans le cours des exercices : c'est que, lorsqu'on prend une formation quelconque contre la cavalerie, on laisse tranquillement la baïonnette au fourreau, et cela pour deux raisons, toujours suivant les promoteurs de ces idées :

1° Ou la cavalerie se présente à grande distance, et alors : « Feu rapide ! » On l'empêchera ainsi d'arriver jusqu'à nous.

2° Ou elle est trop près, et alors on est surpris (1); donc on n'aura pas le temps de mettre la baïonnette au canon. Dans ce cas, on ne peut que déverser sur cette cavalerie

(1) Tiens, tiens! je croyais : 1° qu'on ne verrait plus jamais la cavalerie sur le champ de bataille, ou plutôt sur le terrain même du combat, de l'action brutale; et 2° qu'elle ne chargerait plus.

une nappe de balles. Comment donc, ô tireurs tant émérites, pourrez-vous envoyer cet ouragan de balles, si la cavalerie vous tombe dessus à petite distance? Mystère. Et, en admettant même que vous puissiez tirer tant que cela, combien donc, ô partisans du feu, combien de ces balles passeront-elles à quelques mètres au-dessus de la tête des cavaliers? Oui, je sais, vous aller me citer 1870, Morsbronn, Beaumont, Givonne : des feux, et la cavalerie n'existe plus. Mais, à part Beaumont, avez-vous remarqué dans quelles conditions ces cavaliers sont venus présenter leurs poitrines aux balles meurtrières? Ne vous souvient-il pas des houblonnières de Morsbronn, des barricades du village contre lesquelles les cuirassiers vinrent s'écraser? Et Margueritte, n'était-ce pas aussi la course à la mort qu'on lui avait ordonnée, qu'il exécutait de gaieté de cœur, sachant bien que cette charge ne donnerait rien, ne pourrait rien donner. Rien... qu'une auréole de gloire, saluée par ces belles paroles du vieux roi Guillaume : « Ah! les braves gens! » Ne serait-ce que cela que le sacrifice n'aura pas été inutile.

Et ainsi donc vous inculquez à vos hommes cette idée, à mon avis, *néfaste*, que leur baïonnette ne leur servira pas. C'est là plus qu'un sophisme, c'est une mauvaise action; c'est plus encore, c'est un véritable crime, car vous laisserez vos hommes désarmés, nez à nez avec l'ennemi. Or, ne croyez pas qu'à ce moment-là ils tireront à répétition; quand on est menacé d'un coup de sabre sur la tête ou d'un coup de lance dans la poitrine ou dans le flanc, qui donc pensera à manœuvrer la culasse? Qui, je vous le demande? Les hommes chercheront à parer, et, comme ils n'auront pas la lame au bout du canon, ils ne pourront riposter, ils deviendront une proie assurée pour l'adversaire. A ce moment-là les hommes n'auront plus entre les mains un fusil à répétition : ils ne disposeront plus que d'un bâton, d'un vulgaire manche à balai.

Que l'on ne m'accuse pas surtout de vouloir effrayer d'avance nos fantassins en leur représentant la cavalerie comme un croquemitaine; mais j'estime qu'il est juste, qu'il est sage de leur inspirer, non pas la *peur*, mais la *crainte* de cette arme toujours aussi redoutable que par le passé.

« Quand l'ennemi approche, et que le moment est venu de combattre à l'arme blanche (1), un instinct dérivé de milliers d'années de luttes corps à corps, vient avertir le plus *obtus* des soldats qu'il faut mettre baïonnette au canon... Somme toute, on peut aussi bien concevoir une femme élégante qui laisserait abîmer son plus beau chapeau pour avoir oublié d'ouvrir son parapluie, qu'un fantassin qui chargerait *ou qui se préparerait à recevoir une charge*, sans mettre baïonnette au canon (2). »

Ne soyons donc pas plus obtus que le plus obtus des soldats.

Je vois encore sourire les partisans de la lame au fourreau, et je les entends dire : « Eh bien ! ne voyez-vous pas que ce qui doit arriver arrive et que, si besoin est, l'atavisme des combattants fera jaillir les baïonnettes ! » Eh bien ! non, elles ne sortiront pas si, éducateurs et instructeurs militaires, vous avez dit à vos hommes qu'il valait mieux, sinon tout autant, qu'elles restent cachées. Si, en Mandchourie, elles sont sorties du fourreau, même sans commandement, c'est que Russes et Japonais n'ont pas été abreuvés de l'émolliente et écœurante boisson, du nénuphar que vous distribuez à vos soldats (3); c'est qu'on leur a inculqué et inspiré le respect de la baïonnette; c'est qu'on

(1) Et c'est bien le moment où jamais quand la cavalerie arrive sabre haut, ou la lance en arrêt.

(2) HAMILTON, *Journal de route*, t. II, p. 244.

(3) Et qui se manifeste par : « Prenez garde aux accidents surtout », à tel point que, dans les exercices de nuit, on n'ose pas mettre baïonnette au canon. Pourquoi ne pas charger avec des bidons en guise de massues ?

leur en a vanté la puissance et la vertu magique; c'est que, ainsi qu'agissaient les preux féodaux vis-à-vis de leur épée, ces braves soldats devaient être certainement tentés de l'embrasser avant qu'elle servit, et je ne jurerais pas que beaucoup n'aient fait ce geste.

Enfin, un dernier argument à faire valoir est celui-ci. La charge de cavalerie est un moment excessivement critique pour l'infanterie. Il n'y a pas à faire le fanfaron, mais on est impressionné lorsqu'aux manœuvres et alors qu'on ne craint rien, ni de cette cavalerie qui s'avance, ni parfois de l'infanterie qui tire sur vous, à laquelle on a fait face jusqu'ici, et dont à ce moment on néglige les feux pour ne plus penser qu'au danger le plus proche et y parer, on est impressionné, dis-je, et même fortement, à l'aspect des escadrons arrivant ventre à terre. C'est alors le moment ou jamais d'avoir ses troupes en main. Et quoi de mieux d'en imposer à ses hommes, de les maintenir l'arme au pied tant qu'il le faudra, au lieu de les laisser se livrer d'eux-mêmes à ce feu qui a bien des chances d'être un feu peu ordonné, et partant très peu dangereux. A ce moment critique, le calme est tout : le calme, manifestation de l'état moral; le calme, qui empêche la précipitation, ce premier indice de la mauvaise manœuvre qui n'est elle-même que le signe précurseur de la défaite.

### III

#### EXEMPLES HISTORIQUES

Comme je l'ai fait pour la baïonnette, je vais terminer cette partie de mon travail par des exemples tirés des campagnes modernes et qui, mieux que toutes les discussions, feront ressortir que le temps de la cavalerie n'est pas encore passé et que, quoi qu'en disent les détracteurs de cette arme, la CHARGE est et restera toujours la CHARGE.

##### A. — Guerre du Chili.

###### *Plancilla.*

En 1891, lors de la guerre qui mit aux prises les Congressistes et les Balmacédistes (partisans du président), les Congressistes étaient armés du fusil Gras 1874-1884; ils avaient aussi des Comblain 1872-1881 et des Mauser de 11 mm. Le tiers d'entre eux, soit l'infanterie et l'artillerie de la 2<sup>e</sup> brigade, un bataillon de la 3<sup>e</sup> brigade et les chasseurs, possédaient même le Mannlicher à répétition modèle 1888.

Le 28 août 1891, Canto, qui avait battu les Balmacédistes à Concon (ou Colmo), et qui s'était porté depuis lors sur Valparaiso, se heurtait de nouveau à ses adversaires à la Plancilla. Le combat commença à 7<sup>h</sup> 15. A 9<sup>h</sup> 10, la 3<sup>e</sup> brigade Congressiste (colonel del Canto : quatre régiments d'infanterie, Pisagua, Esmeralda, Tarapaca et Talsac; deux régiments de cavalerie : guides et lanciers; 3<sup>e</sup> batterie) commençait à déborder la gauche de Barbosa, malgré plusieurs charges de la cavalerie régulière.

Le centre de Canto se maintenait sur place; sa droite

avait subi un échec. Canto jugea que l'infanterie balmacédiste avait assez souffert du feu, et il se décida à la faire charger par sa cavalerie. S'élevant le long de pentes raides, celle-ci déboucha brusquement sur cette infanterie et la mit en déroute complète, ainsi que les escadrons du gouvernement qui étaient à l'aile gauche, et gagna au galop les lignes de retraite.

A 10<sup>h</sup> 30, la bataille était terminée; toute l'artillerie balmacédiste et 3.000 prisonniers tombaient entre les mains des Congressistes qui, ayant 1.400 hommes hors de combat (400 tués et 1.000 blessés), tuaient 1.000 hommes à leurs adversaires et leur en blessaient 1.500.

Voilà un exemple frappant, dans les guerres modernes, d'une bataille rangée dont le succès final est dû à la cavalerie; et qui plus est, d'une bataille qui, d'un seul coup, terminait la guerre (1).

##### B. — Guerre sino-japonaise. Sadaïko.

###### *Sadaïko (18 novembre 1894).*

Lorsque la deuxième armée (Oyama), concentrée à Kintcheou, à 65 kilomètres de Port-Arthur, se porta sur cette ville, elle s'avança en deux colonnes : Oyama à droite, Matsumitsu à gauche. Trois escadrons, sous les ordres du commandant Akiyama, précédaient d'assez loin la colonne Oyama.

Le 18 novembre, à 10 heures du matin, à peine ces escadrons avaient-ils franchi le défilé de Sadaïko qu'ils se heurtèrent à 3.000 Chinois, fantassins et cavaliers, disposant de trois pièces d'artillerie. Les escadrons japonais étaient complètement surpris et furent bientôt entourés. Ils allaient succomber lorsqu'une compagnie d'avant-

(1) Général LAMIRAUX, *La Guerre au Chili (Journal des Sciences militaires, t. II, p. 35 et suiv.)*; *La Dernière Campagne au Chili (Revue militaire des Armées étrangères, 1892, t. I, p. 304 et suiv.)*.

garde, qui se trouvait à deux kilomètres, accourut en toute hâte, et parvint à les dégager. Mais cette troupe d'infanterie fut bientôt elle-même accablée par un ennemi quinze fois supérieur en nombre; elle allait être détruite, quand, ralliant ses escadrons que la diversion de la compagnie avait dégagés, Akiyama se précipita à son tour au galop de charge à travers les rangs chinois, faisant ainsi une trouée par laquelle la compagnie put se retirer.

Il est difficile de trouver un plus bel exemple de solidarité, de liaison, de camaraderie enfin entre armes différentes.

« Il fallait une âme fortement trempée au chef de cette cavalerie, battue et à peine sauvée d'une destruction complète, pour revenir se jeter à nouveau tête baissée, dans le danger auquel il venait d'échapper miraculeusement. Il fit mieux que réparer sa faute, il fit plus que sauver l'honneur : il réussit à dénouer une situation presque désespérée, à dégager l'infanterie, à sortir enfin, sans trop de dommages, de cette lutte inégale, et surtout à donner l'exemple de cette camaraderie de combat dont les généraux élans trouvent habituellement leur récompense dans le succès (1). »

Dans ce furieux corps-à-corps, les Japonais n'eurent que 12 tués et 32 blessés (1).

### C. — Campagne des Anglais au Chitral.

#### *Combat de Malakand-Pass (2).*

Au combat de Malakand-Pass, le 3 avril 1895, les Swatis, au nombre d'un millier environ, barraient la route à la colonne du général Low. Pendant que la deuxième brigade,

(1) SAUVAGE, *La Guerre sino-japonaise*, p. 39 (*Revue militaire des Armées étrangères*, 1<sup>er</sup> sem., 1895, p. 297-298).

(2) *La Campagne des Anglais dans le Chitral* (*Revue Militaire étrangère*, 1895, t. II, p. 38 et suiv.).

soutenue par trois batteries (16 pièces), attaquait de front, un bataillon de guides faisait un mouvement tournant; un bataillon restait en réserve.

La résistance des Swatis fut acharnée; ils eurent pour auxiliaires 6.000 à 7.000 hommes sans armes qui faisaient rouler des blocs de rochers sur les assaillants. Ils furent cependant repoussés après avoir eu 500 hommes hors de combat, alors que les Anglais n'avaient que 11 tués et 47 blessés.

Après avoir évacué leurs retranchements, les Swatis soutinrent avec beaucoup de bravoure les charges de quelques escadrons du 11<sup>e</sup> lanciers du Bengale et du Guides-cavalry.

« Il est probable que lanciers et guides, avant de charger, ne songèrent pas à se demander si le champ offert à leur action était un terrain de cavalerie; ils virent une troupe en retraite forcée d'abandonner ses abris. Ils avaient des sabres et des lances, de solides montures et le cœur haut placé; ils coururent droit à leur objectif, et, bien que le Malakand-Pass ait une altitude de 3.500 pieds, bien que le sol fût peu favorable aux mouvements des chevaux, les lances et les sabres trouvèrent, malgré tout, l'occasion de s'employer et d'achever la défaite des Swatis.

« Si les escadrons n'avaient pas eu le sentiment exact et complet de leur rôle, ils auraient pu aller jusqu'en Sibérie avant de trouver l'occasion d'intervenir sur un *terrain de cavalerie*, tel que le définissaient jadis certaines formules, aujourd'hui sans doute oubliées (1). »

### D. — Guerre turco-grecque.

#### *Premier combat de Vélestinon (27 avril 1897).*

Le maréchal Edhem-pacha voulait s'emparer de Volo.

(1) *Revue Militaire étrangère*, 1895, t. II, p. 38 et suiv. ☞

Croyant, d'après les renseignements reçus, ne rencontrer dans cette ville qu'une faible résistance, il envoya le 27, de Larissa, Suleyman-pacha, avec onze escadrons (13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> régiments et trois escadrons du 6<sup>e</sup>), et une batterie à cheval, pour mettre la main sur cette ville, pendant qu'il dirigeait de Ghéréli le régiment de rédif de Brousse pour servir de soutien à cette cavalerie; soit pour le détachement 2.000 fusils, 500 sabres et 6 pièces.

A 5<sup>h</sup> 30, l'avant-garde du détachement franchissait le pont de Rizomylon, sur le ruisseau du même nom, tributaire du lac de Karla, qui, bien que presque toujours à sec, mais large de 3 à 4 mètres, constitue avec ses berges à pic dominant le ravin d'environ 3 mètres, un obstacle des plus sérieux, et infranchissable pour l'artillerie et la cavalerie, jusqu'à son embouchure dans le lac.

Comme la nuit approchait, Suleyman résolut de s'arrêter à Vélestinon. Au moment où l'avant-garde y arrivait, elle reçut, de la station, des feux d'une troupe évaluée à un bataillon. Bientôt d'autres troupes grecques entrèrent en action au pied du Pilaf-Tépé, pendant que l'artillerie, placée à l'est de la station de Vélestinon, tirait à shrapnels.

Toute la cavalerie turque se déploya en fourrageurs.

A 6<sup>h</sup> 30, l'infanterie grecque prononça un mouvement offensif dans la direction de Rizomylon, menaçant ainsi la ligne de retraite des Turcs.

Suleyman se décida à rompre le combat et à se retirer sur Ghéréli. L'artillerie, qui s'était placée à 1 kilomètre de Rizomylon, commença le mouvement, protégée par une charge des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> régiments de cavalerie sur l'infanterie grecque. Les deux régiments purent ensuite se retirer au pas et avec le plus grand calme (1).

(1) *La Guerre turco-grecque en 1897 (Revue militaire des Armées étrangères, 1<sup>er</sup> sem. 1898, p. 10 et suiv.)*.

*Deuxième combat de Vélestinon (29-30 avril 1897).*

Le 29, Naym-pacha, ayant amené des renforts à Suleyman, prit le commandement des forces turques. Il avait 4.500 hommes à opposer aux 9.000 Grecs du colonel Smolenitz. Ce jour-là, une reconnaissance offensive fut tentée par les Turcs. Le 30, le combat recommença. A leur gauche, les Turcs purent s'emparer des hauteurs du Pilaf-Tépé; mais au centre, ils étaient tenus en échec, et leur gauche ne pouvait progresser.

C'est alors que le colonel Ibrahim-bey, commandant de la brigade de cavalerie du détachement (300 cavaliers), reçut l'ordre de charger les retranchements de la rive sud du ruisseau de Rizomylon, pendant qu'un bataillon de Brousse ferait l'assaut de front. Mais il n'y eut pas entente entre les deux troupes assaillantes. Le bataillon attaqua trop tôt; ayant enlevé Képhalo, il dut se remettre en ordre avant de déboucher, de sorte que l'ennemi put concentrer ses feux sur la cavalerie. Quand celle-ci se montra dans la vallée, elle fut en prise sur ses deux flancs aux feux d'infanterie des Grecs, et prise d'écharpe par l'artillerie. Les chevaux partirent au galop, et les cavaliers poussèrent trop loin vers Vélestinon, au lieu de converser à droite, pour tomber sur les retranchements grecs. Voyant ce faux mouvement, Ibrahim-bey ordonna la retraite; les cinq escadrons de queue firent demi-tour et réussirent à percer le cercle de feu qui les entourait, et à reprendre leur place primitive derrière l'infanterie. Les deux escadrons de tête (60 chevaux), sous les ordres de Mahmoud-bey, continuèrent leur course vers le sud-est, tournèrent à droite, s'élançèrent sous une grêle de balles contre la deuxième ligne des retranchements grecs, gravirent la pente et vinrent s'arrêter à une dizaine de mètres des tranchées. Les cavaliers, dont les chevaux étaient éreintés et presque tous blessés, mirent pied à terre et échangèrent

des coups de carabine et de revolver avec leurs adversaires qui les fusillaient de toutes parts; puis ils remontrèrent à cheval et battirent en retraite au galop, en fourrageurs, ayant eu 36 tués et 70 blessés.

Ainsi, voilà des cavaliers qui chargent sur des tranchées, en plein combat, alors que l'infanterie adverse n'est même pas entamée! S'il n'y avait pas eu erreur de direction, et si les cinq escadrons de queue avaient suivi le mouvement, qui peut dire ce qui se serait passé?

Et que penser des fantassins grecs qui, voyant ces quelques cavaliers arriver devant leurs tranchées, mettre pied à terre, tirer, ne se précipitent même pas sur eux à la baïonnette! Il est probable que cette cavalerie produisait son habituel effet moral (1).

#### E. — Les Anglais en Égypte.

*Ondurman (2 septembre 1898).*

A Ondurman, le 21<sup>e</sup> lanciers couvrait le front de la 4<sup>e</sup> brigade égyptienne (lieutenant-colonel Collinson : 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> bataillons égyptiens). Cette brigade était en réserve et couvrait les derrières du convoi, qui marchait le long du Nil.

Les lanciers venaient de dépasser le Djebal-Sugham, quand ils furent assaillis par des feux venant des hauteurs situées à droite. Sans envoyer reconnaître ces hauteurs, le colonel Martin fit faire à droite en bataille et commanda la charge sur les tirailleurs derviches. En arrivant sur la crête où étaient ceux-ci, les lanciers se trouvèrent en présence d'une réserve forte de 2.000 hommes, massée sur l'autre revers, dans une dépression du terrain. Le colonel lança quand même son régiment, qui fut bientôt entouré

(1) *La Guerre turco-grecque de 1897 (Revue Militaire étrangère, 1<sup>er</sup> vol., 1898, p. 13 à 24).*

par la masse des ennemis. Un furieux corps-à-corps fut livré, et le régiment put arriver quand même à se dégager et à maintenir par ses feux les derviches jusqu'à l'arrivée de la 2<sup>e</sup> brigade anglaise.

Cette charge, imprudemment exécutée par 320 hommes, coûtait aux Anglais 21 tués et 50 blessés. Rien ne la justifiait; mais elle est toute à l'honneur des braves qui l'exécutèrent (1).

#### F. — Guerre du Transvaal.

*Combat de Karee-Siding.*

Si, parfois, la cavalerie n'obtient pas de résultats, la faute en est à ses chefs, ainsi que le montre l'exemple suivant.

Au combat de Karee-Siding, le 29 mars 1900, la division de cavalerie French avait été chargée de déborder la droite des Boers. Bien que le combat de front eût commencé à midi 30, à 4 heures du soir cette division n'avait pas encore donné signe de vie. C'est alors seulement qu'on entendit le canon de ses batteries à cheval. Elle s'était portée à 4 kilomètres à l'ouest de la 15<sup>e</sup> brigade (général Wavel), et elle resta inactive pendant toute la durée de l'engagement.

Les Boers durent se retirer; ils le firent lentement avec leurs convois et leurs canons, à travers une plaine absolument découverte, qui s'étend jusqu'à Brandfort. Craignant beaucoup vers l'ouest, ils envoyèrent de ce côté un détachement de flanqueurs qui ouvrit le feu sur la cavalerie et l'artillerie du général French (1<sup>re</sup> brigade, général Porter; 3<sup>e</sup> brigade, général Gordon; cinq batteries à cheval). Celui-ci, avec ses quinze escadrons et ses

(1) *Expédition égyptienne au Soudan en 1898 (Revue Militaire étrangère, 1<sup>er</sup> vol., 1899, p. 130).*

cinq batteries, ne se décida pas à tenter une attaque contre l'ennemi en retraite.

Doit-on dire après cela : « La cavalerie ne chargera plus » ? Si Murat, si Lasalle se fût trouvé là, quels trophées n'eût-elle pas remportés ce jour-là (1) !

#### *Surprise des Réservoirs.*

Les Boers eurent autrement d'allant à la surprise des Réservoirs. Alors que les troupes du général Broadwood (10<sup>e</sup> hussards : 160 sabres; régiment de Household cavalry [Garde] : 160 sabres; infanterie montée du colonel Alderson : 800 fusils; deux batteries à cheval) se retirent vers le sud, 300 à 400 Boers entament la poursuite, qu'ils changent bientôt en déroute. C'est une véritable chasse à l'homme qui se propage sur une distance de 3 à 4 milles.

Dans cette affaire, les Anglais avaient 19 tués, 138 blessés, 425 prisonniers; ils perdaient en outre 7 pièces de canon et 97 voitures. Ce beau succès ne coûtait aux Boers que 4 tués et 11 blessés (2).

#### G. — La Guerre russo-japonaise.

##### *Liao-Yang (30 août 1904).*

A la bataille de Liao-Yang, pendant la journée du 30 août, deux sotnias de Transbaïkalie chargèrent en lava (en fourrageurs), pour dégager une compagnie russe entourée par un bataillon ennemi, et qui allait être prise. La cavalerie put disperser les Japonais et dégager la compagnie. En outre, les réserves japonaises, se trouvant à proximité du terrain de l'action, firent aussi demi-tour en même temps que la première ligne.

(1) *Revue Militaire étrangère*, n° 911, octobre 1903, p. 223-224.

(2) *Ibid.*, p. 234-235.

##### *Combat d'Outsiagansa (26 janvier 1905).*

##### *Raid Mitchenko.*

Le combat avait été engagé vers 11 heures du matin. Il était 4 heures. Mitchenko reçut à ce moment-là l'ordre de l'armée lui enjoignant de lier étroitement son action à celle du 1<sup>er</sup> corps sibérien. Il lui fallait donc battre en retraite et rallier son corps de cavalerie pour reprendre la direction de l'est.

Une sotnia du 25<sup>e</sup> régiment du Don, qui avait fait le coup de feu et s'était terrée dans le village occupé par les Japonais, fut lancée à l'attaque. Les Cosaques mirent le sabre à la main et s'élancèrent crânement sur le village, dont les défenseurs s'enfuirent éperdument. Or, il n'y avait là que deux escadrons des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> dragons japonais, appuyés de leurs mitrailleuses, qui, effrayés de l'approche du corps Mitchenko, s'étaient réfugiés derrière les murs d'Outsiagansa, où ils tenaient tête aux Cosaques depuis plus de quatre heures.

Le colonel du 25<sup>e</sup> du Don laissa tranquillement sa sotnia opérer seule, pendant que les cinq autres sotnias restaient immobiles. Il faisait là... de l'économie des forces, probablement. Aussi, les Japonais, qui eussent dû être pris jusqu'au dernier, purent-ils se tirer de là sans aucun dommage, et sortir indemnes d'une situation presque désespérée (1).

##### *Sandepou.*

Le premier jour de la bataille de Sandepou, 26 janvier, la brigade du Caucase (11 sotnias et 4 mitrailleuses) enlève un ravin à deux compagnies japonaises, en fonçant dans leur flanc. « Sabrant les fuyards, les Cosaques enlèvent

(1) BOULLAIRE, *La Cavalerie russe en Mandchourie (Revue Militaire générale, janvier 1911, p. 41 et suiv.)*.

ainsi coup sur coup Santiopa, Pakoudiopa, Pakhouandi, Siouerpou, et enfin Tounkhépou à la chute du jour (1). »  
Bravo ! les Cosaques !

*Combat de Landougou.*

La cavalerie aura toujours dans le combat la noble mission de se sacrifier pour le salut des autres.

A Landougou, le 27 janvier 1905, l'artillerie russe se trouva en butte au feu des tirailleurs japonais; elle subit bientôt des pertes considérables et dut cesser de tirer, faute de munitions. Il fallut battre en retraite.

« Pour permettre à l'artillerie de se dégager et se donner un peu d'air, Mitchenko donna au régiment de Daghestan, qu'il avait conservé en réserve, l'ordre de charger les tirailleurs ennemis en les prenant à revers. La tâche était rude; le terrain, absolument nu, ne présentait aucun cheminement sur une profondeur de 800 mètres environ. Le régiment de Daghestan part en formation demi-ouverte pour diminuer sa vulnérabilité et cherche à gagner le flanc des Japonais. A 500 mètres de son objectif, il se déploie et charge, mais ne peut atteindre l'infanterie, perd 70 blessés et fait demi-tour. Cette tentative a cependant arrêté quelques instants le mouvement en avant de l'ennemi, et l'artillerie russe peut se dégager et venir occuper une petite hauteur à l'ouest du ravin de Sioutsiapoa. La cavalerie se replie à son tour et repasse ce ravin, couverte sur sa gauche par une sotnia du 4<sup>e</sup> du Don. Cette sotnia (capitaine Aliew) se trouve tout à coup en présence d'une compagnie japonaise poursuivante, qui apparaît derrière une crête à 100 mètres. Surprise ! surprise générale ! Les Cosaques se remettent les premiers et partent à la charge; quelques fractions seulement de la droite de cette compagnie peuvent

(1) BOULLAIRE, *La Cavalerie russe en Mandchourie* (Revue Militaire générale, janvier 1911, p. 48.)

s'échapper; les officiers seuls essaient de se défendre à coups de revolver et abattent huit Cosaques. Le reste de la compagnie est tué, blessé ou fait prisonnier (1). »

La voilà bien la surprise du champ de bataille, surprise qui, ainsi qu'on vient de le voir, pourra toujours se produire, même en pleine action, en pleine bataille, et dont une cavalerie ardente, manœuvrière et ayant des chefs dans toute l'acception du mot, pourra toujours profiter.

**H. — Les Espagnols au Maroc.**

*Combat du 20 septembre.*

Lors du combat du 20 septembre, l'escadron du régiment Alphonse XII, qui avait au début assuré le service de sûreté rapprochée de la brigade, dut démasquer le front par suite de l'attaque des Espagnols, et, appuyant à droite, il s'efforçait de se maintenir à hauteur de celle-ci.

Au moment du choc entre la ligne d'attaque (bataillons de chasseurs de Cataluna et de Tarifa) renforcée du bataillon de Chiclana, et les Marocains, la situation était critique. Le général Tovar envoya un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant-colonel Cavalcanti, porter l'ordre à l'escadron d'Alphonse XII de faire un effort pour essayer de déborder la ligne marocaine. Quand le lieutenant-colonel rejoignit l'escadron, il aperçut une troupe de fantassins marocains qui se hâtaient pour venir renforcer la défense, et prendre peut-être même en flanc la ligne d'attaque. Il ordonna alors l'attaque immédiate, dont il prit le commandement. L'escadron ne comptait que 78 sabres, 78 soldats, jeunes pour la plupart, mais 78 braves. Cavalcanti le forma en bataille, et, à trois reprises successives, chargea en ligne, dans le tas.

(1) Capitaine BOULLAIRE, *La Cavalerie russe en Mandchourie* (Revue Militaire générale, janvier 1911, p. 50-51).

« Après la troisième attaque, il n'avait plus avec lui que 28 officiers ou cavaliers valides; mais le succès avait couronné sa hardiesse, et l'élan de la contre-attaque marocaine avait été si bien rompu que l'escadron put recueillir et ramener ses hommes démontés, et 14, sur 18, de ses morts et de ses blessés (1). »

### I. — Les Français au Maroc.

#### *Combat de Souk el Tnin (29 février 1908).*

Le général d'Amade, avec 25 compagnies, 5 escadrons et 4 batteries, bivouaquait le 28 février sur les bords de l'oued Mellah.

Le lendemain, on attendait un convoi à quelques kilomètres en amont, au gué de Souk el Tnin, près du confluent de l'oued M'koun. Après l'étape, les troupes s'arrêtaient sur le plateau élevé qui domine au nord le cours de l'oued M'koun. Pour protéger les opérations du ravitaillement, trois escadrons furent détachés en surveillance vers le sud. Les cavaliers franchirent le ruisseau et trouvèrent au delà une pente ascendante se prolongeant pendant plusieurs kilomètres, de sorte qu'ils durent s'éloigner beaucoup du reste des troupes avant d'atteindre une crête qui leur permit de « voir ». A peine y étaient-ils que parurent des Marocains montés. Il y eut d'abord combat à pied, puis des fantassins marocains dépassèrent leurs cavaliers. Nos chasseurs d'Afrique n'avaient plus de cartouches. Que faire alors? Charger, parbleu! « La charge s'exécuta en échelons et en fourrageurs. Elle dégagait momentanément la crête, mais ce répit dura peu; il fallut charger de nouveau à plusieurs reprises (2). »

(1) Général DE TORCY, *Les Espagnols au Maroc (Revue Militaire générale, mars 1910, p. 242-243)*.

(2) R. KANN, *Impressions de campagne et de manœuvres, 1907-1908, p. 35-36.*

#### *Combat des Rfakas (29 février 1908).*

Nos forces étaient divisées en deux groupes, l'un sous les ordres du colonel Boutegourd, l'autre sous les ordres du général d'Amade.

A 4 heures du matin, elles quittaient leurs bivouacs de l'oued Mellah pour se porter à Aïn-Mkoun, afin d'y procéder à un ravitaillement par un convoi venant de Mediouna. Sur le plateau des Rfakas, l'opération était couverte par une troupe comprenant la cavalerie, le détachement de Ber-Réhid, le bataillon du 1<sup>er</sup> zouaves et la batterie de montagne. Vers 10 heures, l'ennemi prononça une attaque contre la cavalerie qui formait la droite. Serrés de près par des cavaliers et des fantassins de plus en plus nombreux, les chasseurs d'Afrique (du 5<sup>e</sup> régiment), sous les ordres du colonel de Luigné, exécutèrent des charges par pelotons successifs. Ils déblayèrent rapidement le terrain, mais, obligés de recueillir les blessés sous une violente fusillade, ils perdirent là 10 morts et 23 blessés (1).

### J. — Expéditions coloniales françaises.

Je terminerai ce travail par un exemple encore présent à toutes les mémoires, celui du combat qui coûta la vie au colonel Moll.

« Soudain, le 9 octobre, à 9<sup>h</sup> 30, une grande poussière s'élève; les pièces sont mises en batterie.

« Le colonel Moll, afin d'avoir une grande efficacité de tir, ordonne de ne tirer qu'à petite distance, désirant ainsi arrêter net la charge qui avance, plutôt que d'éparpiller

(1) Lieutenant SEGOND, *La Chaouia et sa pacification (Revue d'Infanterie, n° 281, du 15 mai 1910, p. 468)*.

Le récit de ce combat est à lire tout entier dans le rapport du général d'Amade, et surtout dans l'ouvrage du capitaine Paul AZAN, *Le Combat des Rfakas (Journal des Sciences militaires, du 15 décembre 1908)*.

à nouveau, sans lui infliger des pertes décisives, un ennemi auquel des salves trop lointaines et inefficaces feraient peut-être faire demi-tour.

« *Mais c'est une ruée qui dépasse les prévisions. 1.000 cavaliers fanatisés, 3.000 à 4.000 fantassins en croupe ou suspendus aux armures ou aux queues des chevaux et déversés sur la zériba, qui est enlevée en un clin d'œil.*

« *Tadjanine et ses aguids sont en tête avec les étendards; les chefs sont à l'arrière et coupent le cou aux trainards, et la masse, dans laquelle les projectiles ont fait trop tard des trouées formidables, vite refermées, a tout emporté dans son élan. Le carré est brisé sur deux faces. Les canons ont pu tirer à mitraille quatre coups par pièce (1). »*

C'est ici le cas de rappeler ce que disait Dragomiroff au sujet du combat de Tamanieh : « Des sauvages armés de matraques et de lances ont triomphé de carrés d'infanterie, et d'infanterie anglaise, s'il vous plaît ! Mais ne croyez pas que les inventeurs des hausses conjuguées comprennent la leçon. Ils continueront à enseigner que l'infanterie moderne est inabordable de front, si ce n'est peut-être par des sauvages; et il ne leur viendra pas à l'esprit ce qui vient à l'esprit des autres : *qu'il serait peut-être bon de se faire sauvages.* »

Cette phrase de Dragomiroff sera la conclusion de ce modeste travail.

(1) Rapport de M. Rognon, secrétaire général de l'Afrique équatoriale française, sur le combat de Drijelé.

## TABLE DES MATIÈRES

### PREMIÈRE PARTIE

#### A LA BAÏONNETTE !

	Pages.
I	
OÙ IL S'AGIT DE QUELQUES OPINIONS . . . . .	5
II	
LES PERTES A LA GUERRE . . . . .	9
A — Pertes générales . . . . .	9
B — Pertes par l'artillerie . . . . .	17
C — Pertes par la baïonnette . . . . .	21
III	
DEUXIÈME ET TROISIÈME OPINIONS . . . . .	24
IV	
L'ACTION DU FEU . . . . .	25
V	
LA REINE BAÏONNETTE . . . . .	30
A — Généralités . . . . .	30
B — La baïonnette, complément de l'arme à feu . . . . .	35
C — Effet moral . . . . .	37
D — Supériorité de la baïonnette . . . . .	43
E — La baïonnette dans les combats de nuit . . . . .	52
F — Ce que doit être la baïonnette . . . . .	55

	Pages.
VI	
L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE . . . . .	58
A — Opinions . . . . .	58
B — La baïonnette à l'étranger . . . . .	60
VII	
ÉVÈNEMENTS HISTORIQUES . . . . .	65
A — Expédition de Souakim . . . . .	65
B — Les Anglais en Asie . . . . .	66
C — Expédition de Madagascar . . . . .	66
D — Expédition anglo-boer . . . . .	67
La peur de la baïonnette . . . . .	67
Elandslaagte . . . . .	70
Wagon-Hill . . . . .	71
Slinger's Farm . . . . .	72
Vaal-Krantz . . . . .	72
Onderbreck Spruit . . . . .	73
Abraham's Kraal . . . . .	73
E — Guerre de Mandchourie . . . . .	74
Exemples d'assauts . . . . .	74
Simoutcheng . . . . .	83
Liao-Yang . . . . .	84
Cha-Ho. Endonioulou . . . . .	85
Assaut de Terayama . . . . .	86
Sankouaïchichan . . . . .	89
Pensihou . . . . .	90
La colline de Poutilov . . . . .	91
Moukden . . . . .	92
Le siège de Port-Arthur . . . . .	93

## DEUXIÈME PARTIE

## CHARGEZ !

	Pages.
I	
ACTION ET RÔLE DE LA CAVALERIE DANS LE COMBAT . . . . .	105
1° Pendant le jour . . . . .	105
2° Opérations de nuit . . . . .	124
II	
INFANTERIE CONTRE CAVALERIE . . . . .	126
III	
EXEMPLES HISTORIQUES . . . . .	130
A — Guerre du Chili . . . . .	130
B — Guerre sino-japonaise. Sadaïko . . . . .	131
C — Les Anglais au Chitral. Malakand-Pass. . . . .	132
D — Guerre turco-grecque . . . . .	133
Premier combat de Vélestinon . . . . .	133
Deuxième combat de Vélestinon . . . . .	135
E — Les Anglais en Égypte. Ondurman . . . . .	136
F — Guerre du Transvaal . . . . .	137
Karee-Siding . . . . .	137
Surprise des Réservoirs . . . . .	138
G — Guerre russo-japonaise . . . . .	138
Liao-Yang . . . . .	138
Outsiagansa . . . . .	139
Sandepou . . . . .	139
Landougou . . . . .	140
H — Les Espagnols au Maroc . . . . .	141
I — Les Français au Maroc . . . . .	142
Souk el Tnin . . . . .	142
Les Rfakas . . . . .	143
J — Expéditions coloniales françaises . . . . .	143
Drijelé . . . . .	143